

L'ARCHE *Editeur*

Christine BRÜCKNER

Pourquoi n'as-tu rien dit, Desdémone?

Traduit par
Dominique PETIT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Tu as dit : *Tiens-toi tranquille et tais-toi ! Non, Othello, non ! Je ne me tairai pas. C'est ici, dans notre chambre, que j'ai mon mot à dire. Veux-tu faire de notre couche un champ de bataille ? Faut-il que tout finisse dans le sang ? Tu es général. Veux-tu maintenant devenir meurtrier ? Jette ton poignard, Othello ! Ne me touche pas ! Sera-ce là ton dernier exploit : assassiner la femme qui t'aime et qui te fut fidèle du premier au dernier soupir ?*

ISBN 2.85181.071.5

65 F

Christine
Brückner

**Pourquoi n'as-tu rien dit,
Desdémone ?**



Propos inédits
de femmes inédites

L'Arche

Pourquoi n'as-tu rien dit,
Desdémone ?

Christine Brückner
Pourquoi n'as-tu rien dit, Desdémone ?

Propos inédits de femmes inédites
avec des dessins de Horst Janssen
traduit de l'allemand par
Dominique Petit

ISBN : 2-85181-071-5

Titre original

Wenn du geredet hättest, Desdemona

© 1983 Hoffmann und Campe Verlag, Hambourg

Tous droits réservés.

© 1987, L'Arche, 86, rue Bonaparte, 75006 Paris

pour la version française

Conception graphique de la couverture
de Susanne Gerhards

Illustration de couverture de Horst Janssen

L'Arche

Il paraît que je suis la plus grosse moitié de Goethe <i>Christiane de Goethe dans l'antichambre de la Maréchale Charlotte de Stein</i>	9
Pourquoi n'as-tu rien dit, Desdémone ? <i>Le dernier quart d'heure dans la chambre du Général Othello</i>	21
Tu es sûr, Martin ? <i>Les propos tenus à table par Catherine Luther, née von Bora</i>	29
N'oubliez pas le nom de l'alcyon ! <i>Sappho aux jeunes filles qui prennent congé d'elle à Lesbos</i>	47
Tu te trompes, Lysistrata ! <i>Le discours de Megara, l'hétaïre, à Lysistrata et aux fem- mes d'Athènes</i>	53
Si tu trouves la formule magique. <i>Effi Briest à Rollo, le chien sourd</i>	65
Une octave plus bas, Mademoiselle de Meysenbug ! <i>Propos sans retenue de Christine Brückner à sa collègue Meysenbug</i>	81
Pas de monument pour Gudrun Ensslin <i>Discours aux murs de la cellule de Stammheim</i>	95
L'amour a un nouveau nom <i>Le discours de Laure, atteinte de la peste, à Pétrarque enfui</i>	107
Où as-tu perdu ta langue, Marie ? <i>La prière de Marie dans le désert de Judée</i>	119
	7

Es-tu plus heureux mort, Agamemnon ?
Clytemnestre auprès du catafalque du roi de Mycènes
— *un discours perdu pour la postérité.* 133

Quelques précisions sur les ci-devant inconnues qui inspirèrent l'auteur. 146

Il paraît que je suis la plus grosse moitié
de Goethe

*Christiane de Goethe dans l'antichambre de la Maréchale
Charlotte de Stein.*

Madame veuve la Maréchale ne reçoit pas ? Elle ne se sent pas bien ? Bon. Je peux attendre. Peut-être se sentira-t-elle mieux tout à l'heure ? Je peux même m'installer. A un moment ou à un autre, il faudra peut-être bien, Madame, que vous quittiez votre salon et que vous passiez par l'antichambre, et alors l'ex-Vulpius s'y trouvera. Impossible de la contourner désormais, même pour vous Madame de Stein. Faut-il que je parle plus fort pour que vous me compreniez ? Ou bien vous bouchez-vous les oreilles à cause de mon parler vulgaire ? Le patois de Thuringe ! Vous aussi, vous le parlez, de façon plus guindée, c'est tout.

Je ne suis pas de la bonne taille pour vos fauteuils, je suis trop large. Ici, on n'a sûrement pas le droit de se mettre à l'aise. Ici, il faut serrer les genoux et ne pas s'adosser. Mais moi, j'aime tellement m'adosser quelque part ! Et voilà, je finis par me vautrer vraiment dans vos fauteuils uniquement parce que vous vous y attendez.

C'est pour moi, le porto ? Ou bien faut-il en laisser pour d'autres visiteurs ? Qui viendrait encore ? Les gens de Weimar redoutent votre langue de vipère. Avez-vous fait remplir la carafe lorsque vous avez vu passer la calèche de la Vulpius ? Voulez-vous savoir si je viderais la carafe ? Cela dépend, Madame, du temps que vous me ferez attendre. De celle qui aura le plus de patience.

Vous êtes maintenant curieuse de savoir si mon mari sait que je vous rends visite. Actuellement il est en voyage, tout le monde le sait à Weimar, vous aussi, vous le savez. Et quand il rentrera, il racontera comment c'était là-bas, et je lui raconterai comment c'était à Weimar, et peut-être lui raconterai-je aussi que Madame de Stein ne se sentait pas assez bien pour recevoir Madame de Goethe souffrante. Je pensais que nous aurions des choses à nous dire. Lorsque la fin approche, il faut que les querelles aussi touchent à leur fin. Nous devrions tirer nos histoires au clair. Peut-être souhaiteriez-vous retirer une chose ou l'autre ? Les mots pèsent lourds. Vous avez donné des ordres pour que les porteurs de votre cercueil ne passent pas par le Frauenplan lorsqu'ils porteront votre corps le temps venu. C'est moi qui y passerai la première, Madame. Donc, si c'est à cause de moi, vous pouvez vous épargner le détour, quant à mon mari, il ne sera pas à la fenêtre, il évite la mort.

Je me ressers à boire, si vous permettez. Et maintenant, je vais vous raconter comment tout est arrivé.

Ce n'est pas moi qui ai voulu quoi que ce soit de ce Monsieur de Goethe. A l'époque, je lui ai remis une requête de mon frère. Il n'a fait que me regarder, moi j'ai fait une révérence et j'ai rougi et j'ai ri, parce qu'une fille pauvre n'a pas le droit d'être fière. Il m'a invitée dans sa maison de campagne. Les gens ont d'abord pensé, la demoiselle Vulpius fait le ménage et la cuisine pour lui et rien de plus. Mais ce rien de plus, c'était le principal. Pour lui, je n'étais pas une ouvrière qui fabrique des fleurs artificielles à l'atelier Bertuch, pour lui j'étais une jeune fille en fleurs. J'étais sa jeune fille. Il aimait les jeunes filles. Il en avait assez des dames ! Je me faufilais en cachette par-derrière à travers les jar-

dins. L'eau du barrage de l'Ilm mugissait, alors personne ne m'entendait. Il ne fallait pas faire parler de lui, et il ne fallait pas non plus faire parler de moi. Mais les gens de Weimar ! Ici tout le monde a trois yeux et trois oreilles ! Lorsqu'ils ont réussi à savoir que j'étais chez lui, jour et nuit, ils ont raconté que j'étais une créature sortie du ruisseau. Que j'étais une putain. Que je venais d'une famille de la plèbe. Que mon père buvait.

Mais mon mari m'a donné une clef et il a dit « notre p'tite maison ». J'ai bêché et sarclé dans le jardin, je suis allée chercher de l'eau dans l'Ilm pour arroser les fleurs, et elles ont poussé et embaumé. C'est ce que je préférais, être dehors parmi les fleurs qui avaient des épines et qui se flétrissaient, c'était autre chose que les fleurs de soie que je devais faire, chez Bertuch, pour les dames comme vous. Nous autres jeunes filles, nous étions fières quand nous entendions dire que Madame la Maréchale de Stein portait nos fleurs sur sa poitrine, et nous ajoutions : sur son imposante poitrine.

Lorsque mon mari partait à Iéna pour quelques jours, et que je me retrouvais seule dans la p'tite maison, je me rendais utile, et lorsqu'il rentrait, je n'étais pas de mauvaise humeur, je ne demandais pas et comment et d'où. Et puis nous avions nos petites heures de câlins, il en était aussi friand que moi. Madame Rath de Francfort l'appelait son câlinou, les câlins il aimait bien cela, et moi aussi. Et il a fait mon éloge sans me nommer. Il a dit qu'il avait maintenant une maison et de bonnes choses à manger et à boire, et ainsi de suite, et les gens savaient ce qu'il voulait dire par ainsi de suite, ils se parlaient à voix basse et ils clabaudaient, et moi je n'osais plus m'aventurer dans la rue. Mais lui, il considérait la chose comme une union libre, sans cérémonie. Il faut

dire qu'il n'avait pas eu encore l'occasion de voir beaucoup de bons mariages, ni à Weimar ni à Iéna. Aucun qui lui aurait fait envie. Tout y était conforme au rang et à la bonne réputation, mais de plaisirs et de rires, fallait pas en chercher. Je n'avais pas appris beaucoup de choses, j'étais juste capable de lire et d'écrire, mais j'ai ouvert tout grand mes yeux et mes oreilles, et mes pensées ont couru derrière les siennes, elles ont fait la culbute et souvent ne sont pas arrivées au but. Il m'a lu ce qu'il écrivait, pas seulement à vous madame, et aujourd'hui encore il le fait parfois. J'écoutais et hochais la tête et riais et éclatais en sanglots quand c'était triste. Et, quand c'était ennuyeux, je m'endormais : j'étais comme son public. Vous, vous étiez la critique. A la maison, on ne veut pas être critiqué, on veut être aimé et admiré. Cela finissait la plupart du temps par notre petite partie de jambes en l'air. Vous ne savez pas ce que c'est ? Vous n'avez pas fait cela avec Monsieur le Maréchal ? Eh bien, je ne vous le dis pas ! De toute façon, ce n'est plus maintenant qu'il faut l'apprendre.

Qu'avez-vous dit à votre servante lorsque vous avez découvert la Vulpius dans le judas ? Pour la dame Vulpia, je ne suis pas à la maison ? Je ne me sens pas bien ? Je suis souffrante ? Est-ce que vous vous sentez mal à ma vue ? Cela sent l'aigre ici, Madame, dès l'escalier. Cela manque d'air ! Je suis de basse condition, je sors du ruisseau, comment dites-vous encore ? Mais j'ai fait mon chemin maintenant, sans le chercher, cela s'est fait, c'est tout. Et je dis au cocher : conduisez-moi chez Madame la Maréchale de Stein ! Inutile de m'attendre, nous avons à parler toutes les deux, pour un bon moment.

Je le vois maintenant de mes propres yeux : vous vivez

chichement. Le parquet craque. Plus de tapis, pas de lustre. Mais un plateau d'argent pour les cartes de visite ! La chaise n'est pas rembourrée. Et vous êtes assise à la fenêtre à regarder dans la rue les travers des gens pour vous moquer. Vous êtes mortifiée, parce que les maraudeurs ont tout détruit chez vous et tout emporté. Ce sont des choses qui arrivent en temps de guerre. Moi, j'ai jeté ces coquins dehors. Je leur ai crié : *Raus, hier !* et ça ils l'ont compris, même si ce n'était pas du français. Mais vous, vous étiez capable de vous exprimer ! Ou bien n'avez-vous pas voulu engager la conversation avec de vulgaires soldats ? J'ai froid chez vous, Madame ! Une froideur distinguée et une pâleur distinguée. Moi, je vais au soleil, parce que j'aime la chaleur et je suis bronzée comme les femmes de Sicile. Quand il pleut, mes cheveux frisent sans fer à friser, et je ne porte pas de corset non plus, tout est naturel, comme l'aime mon mari. Je dis les choses comme elles me viennent : tout droit de la tête au bec. Cela lui convient, dit-il, mais lui ne parle pas de « bec », il dit « ta p'tite gueule ». Je n'ai pas de bec pointu ni de langue de vipère, chez moi tout est rond. Mieux vaut être potelée que ridée. Et mes fossettes ! Il les a comptées. Il en a compté douze. Je ne vous dis pas tous les endroits où elles se trouvent. Je dis « mon mari », lui m'a toujours appelée sa femme, même lorsque j'étais encore Madame Vulpius et fils. Je dis « mon » — cela vous dérange ? Mon mari avait besoin de moi et moi de lui. Qu'y-a-t-il de plus beau que d'avoir besoin l'un de l'autre ? Vous, vous étiez son âme-sœur. Bon ! Je vous aurais accordé l'âme si seulement cela avait été une bonne âme ! Vous avez d'abord été sa préceptrice, puis ce fut mon tour, seulement auprès de moi il a appris tout autre chose. Vous aviez

sept ans de plus que lui, j'avais dix-sept ans de moins. Je pourrais être votre fille, mais je ne l'aurais pas voulu. Car vous m'auriez éduquée et dressée et je serais devenue, au mieux, une demoiselle de cour. A la longue, il a pu se passer plus facilement d'une âme noble que d'un lit tiède. On s'y habitue. J'étais sa bouillote.

Ainsi va la vie : un an ensemble et j'ai accouché. « C'est l'amour qui t'a créé : que l'amour soit ton partage », c'est ainsi qu'il a salué son fils. Notre Auguste ! Notre p'tit garçon ! Vous auriez quand même pu vous réjouir avec nous. Le propre fils de Johann Wolfgang von Goethe ! Tout le monde le savait et il ne l'a jamais nié non plus. Lui il a été comme un père pour votre fils Fritz, il l'a instruit et éduqué. Mais vous, vous dites maintenant du mal de notre Auguste, vous dites qu'il boit comme sa mère.

Mon mari avait beaucoup d'obligations et de charges à la cour, il devait souvent s'absenter, mais son p'tit garçon et moi, nous lui manquions toujours. Il nous écrivait des lettres et me rapportait des cadeaux pour que je puisse me parer comme les dames de Weimar. Des capelines et des étoffes de soie. Lorsque je m'ennuyais, je sortais. Il ne voulait pas que je sois morose, aussi, quand je remarquais que j'étais en train de le devenir, j'allais danser et boire du vin et patiner et jouer aux cartes. A son retour, j'étais telle qu'il me voulait, gaie et pleine d'entrain. Je suis comme je suis et il est comme il est. Il me voulait comme cela et je le voulais comme cela. Souvent j'étais vraiment lascive comme les jeunes filles en Italie. C'est cela, avoir envie d'un homme, Madame. Mais pas de n'importe lequel. De celui-là ! On devient alors facilement semblable au crabe avec toutes ses pinces. Mais mon côté crabe, cha-

que fois, l'a stimulé. Il a écrit une nouvelle œuvre, et moi aussi j'ai fait quelque chose de nouveau. Ensuite, je n'y suis plus parvenue. Cela m'est égal de savoir si vous voyez ce que je veux dire. J'en pleure encore aujourd'hui. C'est possible que cela vous arrange bien que Madame la Conseillère de Goethe verse des larmes dans la maison de Madame de Stein ; il y a de quoi rire ! Avant de me mettre à pleurer, je préfère rire. Voilà la punition divine, avez-vous dit à la cour, lorsque mon enfant ne vécut que quelques jours et qu'un autre ne respira que quelques heures. Mais quand vos enfants sont venus au monde morts-nés, c'était l'insondable volonté de Dieu. Vous trouvez toujours l'interprétation qui vous arrange.

La carafe est encore à moitié pleine. Il me reste deux ou trois choses à dire, Madame ! Sa mère, Madame Rath de Francfort, m'a appelée sa « chère amie » et aussi sa « chère fille ». J'étais la « compagne » de son fils, a-t-elle dit, et le mot était tout à fait juste, puisqu'il évoque pour moi l'idée de voyage. Etre conduite ! Mon équipage ! Ce fut un triomphe le jour où il m'a offert la calèche et que j'ai fait atteler pour me promener à travers les rues. Ah, les rideaux se sont agités ce jour-là ! Entretiens, nous habitons la Jägerhaus. « Eroticum », c'est comme cela qu'il l'appelait, mais personne ne devait le savoir. Eros à Weimar ! Vous rougissez, madame ? Puisque notre union libre lui suffisait et qu'elle suffisait également au duc, elle pouvait bien me suffire à moi aussi. Quel autre choix avais-je ? Qui donc m'aurait acceptée ? Un secrétaire de Chancellerie peut-être. Mieux vaut être l'amie d'un grand homme que la femme d'un petit. Il a pris soin de nous comme le meilleur père de famille. Il a recueilli la tante qui m'avait

élevée et ma sœur aussi, et il s'est occupé de mon frère comme un beau-frère, il a obtenu pour lui une nomination à la cour, et il a fait un testament pour moi et Auguste afin que tout nous revienne si jamais il lui arrivait quelque chose.

Pourquoi donc nous détestez-vous ? Je ne vous ai pourtant rien pris. Ce que je lui ai donné, de toute façon vous ne vouliez pas le donner, et d'ailleurs, vous n'en étiez pas capable. A la façon dont quelqu'un se comporte après les adieux on reconnaît ce que ça valait, avant. J'ai appris cela de mon jardin : rien ne pousse qui n'ait été auparavant semé.

Vous souvenez-vous encore du quatorze octobre dix huit cent six ? Les enfants apprennent maintenant cette date à l'école. La bataille d'Iéna ! Alors que les soldats français saccageaient tout sur le Frauenplan et qu'ils se précipitaient dans la maison, le sabre levé vers mon mari, je me suis jetée entre eux et lui. Les hommes étaient ivres. Je leur ai mis quelques chandeliers d'argent dans les bras et ils sont partis. Mon mari a dit alors qu'il me devait la vie, qu'à partir de ce jour, nous appartenions réellement l'un à l'autre, et qu'il se sentait désormais responsable de moi. Trois jours plus tard nous nous sommes mariés. En secret, ont-ils dit, et dans la sacristie seulement parce que Goethe se sentait gêné au bras de la Vulpius. Mais ce n'est pas vrai. Dans la grande nef, il y avait des blessés. Voilà pourquoi. Le Conseiller Supérieur de l'Église nous a donné lui-même la bénédiction, à la suite de quoi je suis devenue une Excellence et notre Auguste a pu s'appeler « de Goethe ». J'ai eu droit aux honneurs ! Et j'ai pu entendre les grincements de dents des gens de Weimar lorsqu'ils ont été obligés de recevoir Madame la Conseillère de Goethe.

J'ai malgré tout continué à jouer aux cartes et à aller seule au théâtre mais, cette fois, dans la loge ! Mon mari ne m'a pas enfermée, et moi, je ne l'ai pas enfermé non plus. Maintenant, je vais vous demander une chose : est-ce que feu Monsieur le Maréchal vous aurait encore épousée après vous avoir déjà eue pendant vingt ans ?

J'aime faire la fête et j'aime les gens qui bougent, les comédiens, par exemple. Que les gens de Weimar jasant donc ! Chez vous, il n'aurait pas eu le droit de porter son manteau de prophète ni ses savates confortables. Vous vouliez faire de lui un poète de cour, en jabot et perruque, avec de petites vestes brodées. Quand il a un rhume et de la fièvre, je lui fais un enveloppement, et quand la fièvre lui donne des frissons, je retire la chemise. Pas la sienne ! La mienne, Madame, et je le réchauffe. Je maîtrise aussi bien que vous la mesure de l'hexamètre, mais, en ce qui me concerne, il l'a compté sur mon dos nu et sur mes fesses. Une longue — une brève — une brève, une longue — une brève — une brève... On appelle cela scander. Et mon postérieur, il l'appelle callipyge. A Naples, il a vu la statue de la Vénus Callipyge, la Vénus aux belles fesses. C'était après votre temps, Madame ! De quelle manière aurait-il dû vous quitter ? Il a bien été obligé de prendre la fuite ! Au-delà des Alpes ! Personne ne vous a fait passer ses élégies romaines ? En cachette ? L'âme-sœur en aurait été salie peut-être ? Pourquoi ne pas lui avoir accordé les jeunes filles romaines ? Moi je lui accorde bien ses p'tites minettes. Je les appelle toutes p'tites minettes, qu'elles se prénomment Lilly ou Faustina ou Charlotte. Il me laisse danser, et moi je lui laisse ses p'tites minettes. Du moment qu'il a quelqu'un sur qui il peut faire

ses vers. Pour les jeunes filles, c'est un gentil vieux monsieur.

Il a besoin de calme pour son travail. Je fais des gargouillis et du tapage, dit-il. Avant, il aimait bien que nous soyons seuls ensemble dans la maison de campagne, mais à présent la maison est pleine de gens : des serviteurs et des servantes et des cochers et un secrétaire et tous ces visiteurs qui veulent le saluer. Tout cela grouille et se bouscule, et c'est la raison pour laquelle il part souvent en voyage. Il m'a écrit un jour que lorsqu'il rentre, « la nuit devient pour lui la plus belle moitié de la vie ».

Vous avez dit que je suis « la plus grosse moitié » de Goethe. Sont-ce là les paroles d'une âme noble ? Enfant, j'ai souvent eu faim, mais plus tard j'ai dû avaler beaucoup de choses et puis, j'en ai fait descendre certaines sinon j'aurais peut-être été écœurée à en éructer et dire en pleine rue ou à l'auberge ce que je ne dis aujourd'hui qu'à vous. Vous avez la taille fine, Madame. Combien faut-il de temps à votre servante pour serrer votre corset de façon si raide ? Vous n'avez sûrement pas eu non plus de plaisir à table ? Moi, j'aime manger, et boire de bonnes choses, pas cette espèce de bibine sucrée à bon marché. Mais je vais quand même finir la carafe ! Pour que vous ne soyez pas obligée de changer d'opinion et pour que vous ne mentiez pas lorsque vous raconterez partout que dame Vulpius a vidé la carafe et qu'elle n'a pu s'empêcher de venir s'épancher auprès de vous. Je souffre dans mon corps, cela vient des reins, à moins que ce ne soit de la bile peut-être. Cela me fait du bien de dire une bonne fois tout ce que j'ai sur le cœur. Vous avez prétendu que Goethe est devenu sensuel à cause de moi, comme si c'était quelque chose de

mal, comme s'il n'était plus le grand prince des poètes. J'ai des douleurs, Madame, des coliques et des crampes. La douleur fait maigrir l'une tandis qu'elle fait grossir l'autre.

J'ai cinquante ans. Vous avez sept ans de plus que mon mari, donc vous avez — bah, quelle importance, nous sommes toutes les deux de vieilles femmes. Je n'étais pas belle, il faut prendre garde aux belles femmes, elles n'existent que dans les livres et sur la scène. Je n'étais que jolie. Pour lui, j'étais une jolie fille aux yeux noirs avec des boucles et des fossettes. J'ai toujours porté des jupes larges, pas de corsets, je ne suis pas avare de moi-même. Je me suis donnée. Mais personne d'autre que mon mari ne m'a approchée. Sur l'honneur ! Moi aussi j'ai un honneur, seulement ce n'est pas le même. Quand j'ai entendu parler de cela, de cette expression « boudin enragé », j'en ai eu des crampes à l'estomac. Les gens ont dit que j'avais mordu cette Madame de Arnim, cette Bettina. Alors que je me suis contentée de l'attraper et de la jeter dehors parce qu'elle l'avait importuné. Est-ce que l'expression « boudin enragé » vient aussi de vous ? Notre bon boudin de Thuringe !

Bon, Madame ! La carafe est vide, et en ce qui me concerne, c'est le contraire. Je bois à cause des douleurs, durant un instant cela va mieux et je fais bonne figure. La source sulfureuse de Berka n'y fait rien, mais un p'tit verre de punch, voilà mon médicament.

Vous auriez pu me recevoir, Madame la Maréchale ! Je suis, somme toute, admise à la cour. J'ai été autorisée à faire ma révérence à la duchesse. Le duc m'a invitée à danser, et je l'ai fait tourner comme mes autres cavaliers. Puisque Madame Schopenhauer a été capa-

ble d'offrir une tasse de thé à la toute fraîche émoulue Christiane de Goethe, il ne faut pas trop regretter votre porto. Je vous ferai envoyer une petite caisse de notre Samos.

Bon, je m'en vais. Je ne suis plus très solide sur mes jambes. Je ne laisse pas de carte de visite sur le plateau d'argent. Je vous laisse un vers de mon mari, un vers qu'il a écrit pour moi. Dois-je vous le lire ? Ou bien en avez-vous assez du vulgaire patois de Thuringe de la Vulpus ?

Pourquoi n'as-tu rien dit, Desdémone ?

*Le dernier quart d'heure dans la chambre
du Général Othello.*

Tu as dit : Tiens-toi tranquille et tais-toi ! Non, Othello, non ! Je ne me tairai pas. C'est ici, dans notre chambre, que j'ai mon mot à dire. Veux-tu faire de notre couche un champ de bataille ? Faut-il que tout finisse dans le sang ? Tu es général. Veux-tu maintenant devenir meurtrier ? Jette ton poignard, Othello ! Ne me touche pas ! Sera-ce là ton dernier exploit : assassiner la femme qui t'aime et qui te fut fidèle du premier au dernier soupir ? Une femme qui ne se défend pas ? Me tuer, tu pourras toujours le faire dans un quart d'heure. C'est ce petit quart d'une heure que je te prie de m'accorder. Je t'ai confié ma vie entière, Othello, ne sois pas avare à présent, offre-moi un quart d'heure.

La joue que si souvent tu couvris de baisers, tu l'as frappée. Tu as frappé une vénitienne au visage. Qui es-tu donc pour te permettre cela ? N'as-tu que des mains ? Ne penses-tu et ne sens-tu qu'avec tes mains ? Voilà que tu serres les poings. Est-ce que ce sont les mêmes mains qui entouraient ma nuque tendrement ? Je t'en conjure, Othello, reflue ta force vers ton cœur et vers ta tête. Avec les poings, on n'atteint rien, même quand on est général. Y-a-t-il si peu de raison dans cette belle grande tête ? Et un si petit cœur dans ce beau grand corps ?

Tu accordes foi à un bout de chiffon dont on se sert pour se moucher le nez, pour s'essuyer le front ou pour effacer ses larmes. Ai-je pour époux un marchand de tissus, un tisserand ? Ton père fit don à ta mère de ce

petit mouchoir. Et tu me l'offris comme cadeau de fiançailles, ce n'était pas vraiment beaucoup ce que tu avais à donner. J'étais une jeune fille gâtée, Othello. Mais j'ai conservé ce petit mouchoir et l'ai emporté à Chypre. Aurais-je dû le conserver en un lieu plus sûr ? Aurais-je pu supposer qu'on me le déroberait ? Que je suis, dans ta maison, entourée de voleurs ? Aurais-je pu savoir que tu utiliserais contre moi ce gage d'amour ? J'étais de bonne foi, Othello, j'avais l'âme confiante ! Je ne pressentais pas qu'un bout d'étoffe suffirait à m'accuser d'infidélité. Moi, Desdémone ! Si j'étais coupable, ma mort ne serait aucun baume à ta jalousie, mais si je suis innocente, toute la culpabilité retombera sur toi, tu ne pourras pas continuer à vivre, tu ne le voudras pas non plus. Ah, si mon père m'avait fait enchaîner, s'il m'avait enfermée derrière des barreaux ! Mais j'aurais fait sauter les chaînes et, de mes mains, écarté les barreaux pour suivre celui que j'aimais. J'étais aveuglée par le blanc de tes yeux. Ta peau était brune comme le muscat, aucun de ceux que j'avais pu voir auparavant n'était semblable à toi. Auprès de toi, tous les vénitiens prirent un aspect pâle et maladif.

Lorsque — pour la première fois ! — tu me parlas de tes exploits, je soupirai et je pleurai aussi. Je t'ai admiré et plaint et envié. Mon cœur était rempli de compassion, mais également d'envie. Autrefois, j'aurais voulu être un homme pour me battre avec tous les ennemis de Venise. Mais je n'étais qu'une jeune fille de bonne famille dotée d'une bonne éducation, d'un caractère doux et de beauté. Tu étais un étranger, tu semblais être un héros. Ne t'ai-je pas donné assez de preuves de mon amour ? Lorsque tu affirmes que Desdémone a été infidèle, tu offenses celui qu'elle aime. Crois-tu qu'on

puisse te remplacer par un homme comme Cas io ? Ne connais-tu pas ta valeur, Othello ? Et l'aveu de mon amour pour toi ne l'a-t-elle pas augmentée encore ? Ne t'était-il pas loisible de dire chaque matin : Desdémone m'aime ! Desdémone m'estime ! La fille de Brabantio, d'un sénateur vénitien ! N'est-ce pas en toute franchise que j'ai reconnu mon amour pour toi ? Et cela devant le doge de Venise ! Ne suis-je pas partie avec toi dans cette contrée lointaine, quittant Venise, quittant mes amies d'enfance, quittant mon père, dont j'ai attiré ainsi contre moi le courroux. Ou bien veux-tu donner confirmation au méchant serment de mon père selon lequel je l'aurais trompé et qu'il t'advierait la même chose ?

Ne dis rien encore ! Laisse-moi finir de parler. Aurais-je dû t'enlacer plus fermement ? Te répéter chaque soir : tu es celui que Desdémone aime ? Elle aime ta peau sombre et brune comme le sable humide des plages de Chypre. Aurais-je dû murmurer comme murmurent les courtisanes ? On ne m'a point enseigné à parler de mes sentiments. Il faut qu'une femme soit secrète et réservée. Comme c'est bête ! A quelle fin mortelle cela peut mener ! Aurais-je dû chaque jour faire le nouvel éloge de tes exploits ? Enumérer pour toi les noms de tes batailles ? J'avais choisi un homme fort, et tu es à présent si faible, Othello. Mon cœur est plein de compassion. Je ne t'envie plus.

Tu écarter les doigts ? Ne veux-tu pas de ma pitié ? Reste où tu es ! Plus un pas ! Veux-tu m'étrangler ? Je n'appellerai pas à l'aide. Mais je vais parler plus fort, car tu sembles sourd. Tout le monde peut bien entendre ce que j'ai à te dire. Ou bien n'écoutes-tu ce que d'autres te soufflent à l'oreille ? Pourquoi ne poses-tu pas franchement de questions ? On ne parle pas de

quelqu'un, on parle avec quelqu'un ! Au lieu de parler avec ton ennemie — et je suis maintenant ton ennemie — tu empoignes les armes. Tu accordes foi à quiconque se contente de murmurer, dans les escaliers, dans les ruelles. Demande donc à ma camériste si elle a glissé peut-être le mouchoir à Cassio, c'est la femme de Iago après tout. Ce Cassio, a-t-il seulement prononcé mon nom, ne serait-ce qu'une seule fois ? Dans un contexte inconvenant ? Réfléchis, Othello, il ne reste que dix minutes, creuse-toi la tête. Et sonde ton cœur. Peut-être tout cela n'est-il que l'œuvre de Iago qui est jaloux de ta puissance et de ton bonheur. Depuis le début, il ourdit le mal. N'as-tu aucune connaissance des hommes ? Es-tu insensé à force de pureté ? Iago a fait de ce brave Cassio — mais si ! Il est brave et t'était fidèlement dévoué, et le trésor de son cœur est une certaine Bianca, tout le monde ici le sait, sauf toi. Pourquoi ne pas l'avoir interrogé d'homme à homme ? Iago en a fait un buveur. Iago est plus vif que toi et il est plus intelligent, si être roué veut dire être intelligent. Il te hait, et il haïssait Cassio à qui tu donnais la préférence. Qu'il me déteste aussi, je l'ignorais. Il discerne chez les autres leurs faiblesses et les exploite. La faiblesse de Cassio, c'était le vin, ta faiblesse, c'est la jalousie. Si, Othello, la jalousie est une faiblesse. Et ma faiblesse à moi a été de trop compter sur notre amour. Othello et Desdémone, les grands amants ! C'était mon ambition, ma vanité. La blanche Desdémone et son noir Othello. J'étais présomptueuse, et ne comptais pas pour peu de chose le fait d'avoir offert mon amour à cet étranger, par-delà toutes les barrières, par-delà toutes les mers. Le glorieux général Othello est envoyé à Chypre par le doge de Venise pour protéger l'île et l'État de Venise

contre les Turcs, et la vaillante Desdémone obtient du doge par ses prières l'autorisation de l'accompagner, comme une courtisane. Il s'y mêla un brin de vanité, je l'avoue, il n'y avait pas que l'amour. Et c'est là où est ma faiblesse, ma faute. Il faut maintenant que notre amour sans bornes fasse ses preuves. Je te demande : veux-tu entrer dans l'Histoire en meurtrier ? Sais-tu ce qui t'attend ? Le doge va te rappeler à Venise et te faire passer en jugement, à moins que les sbires de mon père ne me vengent avant.

Si tu es sourd, Othello, si tu ne comprends pas mes paroles ni le langage de mes yeux, comprends-tu encore le langage de mes mains ? Laisse mes doigts parler avec tes doigts, mes lèvres avec tes lèvres. Si tu n'accordes plus foi aux paroles, accorde foi à la vérité de mes regards, de mes mains, de mes épaules.

On dit que celui qui aime le plus souffre également le plus. Ne t'aimais-je pas assez encore ? Cela mérite-t-il donc la peine de mort ? Qui juge ? Qui es-tu pour avoir le droit de juger ? Tu m'as demandé si j'avais déjà dit ma prière du soir. Oui, Othello, j'ai récité comme chaque soir le Notre-Père. Combien de fois n'ai-je fait qu'en répéter les mots machinalement, sans y penser et sans pressentir qu'un jour j'aurais tellement besoin d'aide. Dans tous les dangers, Othello me protégera, c'était mon réconfort. Mon père terrestre m'a rejetée à cause de toi. Tu ne connais pas nos prières chrétiennes. J'ai vécu dans mon monde et toi dans le tien. Aucun de nous n'en a offert l'accès à l'autre, aucun de nous n'a frappé à la porte de l'autre. Mais chaque soir, j'ai prié : protège Othello ! On aurait dit un ordre donné à mon Dieu. J'aurais dû prier avec toi : protège-nous tous les deux ! J'aurais dû t'apprendre nos prières. Nous

prions : Seigneur, que ta volonté soit faite ! Se peut-il que ce soit la volonté de Dieu que celui qui me tue soit celui qui m'aime par-dessus tout ? Tu étais immensément grand pour moi, plus grand que tous les autres êtres. Je t'avais mis sur un piédestal, faisant de toi un héros, un dieu.

Le rouge de la colère a quitté ton visage, Othello, tu es devenu pâle sous ta peau sombre. Tu es aussi un homme comme les autres. Tu es vulnérable, et je pleure parce que c'est ma faute si tu te tiens là, devant moi, comme un homme blessé. Mais ne te fais pas plus petit encore ! Je vois briller tes yeux aussi. Mon temps est révolu, Othello. Pose tes lourdes mains pour la dernière fois autour de mon cou.

Voilà que je n'ai pas de mouchoir pour mes larmes, prête-moi le tien comme tu l'as souvent fait. N'as-tu pas un mouchoir dans ta veste ? Comment cela, Othello ? Ne t'ai-je pas ourlé et joliment brodé tant de mouchoirs ? Je choisissais de la soie, parfois de la batiste, j'avais tellement de temps pour penser à toi quand tu étais au loin. Où sont passés tous ces petits mouchoirs ? C'étaient des gages de mon amour. Dis ! où les as-tu perdus ? A qui les as-tu offerts ? Reste calme, ne t'énerve pas, il reste assez de temps pour que tu fouilles toutes tes poches. Les poches de pantalon, Othello, cherche, cherche ! Il se pourrait — peut-être — que tu aies fait signe à quelqu'un ? Que tu aies dû sécher des larmes sur de tendres joues, et que le mouchoir soit resté en souffrance. C'est fou comme on a vite fait de perdre de si petits mouchoirs. Dois-je t'aider à chercher ? Ne bouge pas ! Laisse-moi regarder dans la poche intérieure de ta veste. Tu es toujours chatouilleux, Othello ? Comme ton cœur bat avec force et avec chaleur ! Des

gouttelettes ruissellent sur ta poitrine. Tout ton corps pleure. Te souviens-tu de notre premier soir à Venise ? Lorsque j'ai ouvert ton pourpoint et que tu ne portais pas de chemise au-dessous et que moi, face à ce grand corps noir — comme j'ai pris peur, moi qui jusque-là n'avais jamais vu la poitrine nue d'un homme, et je n'ai pu alors m'empêcher de rire de joie parce que tout cela allait m'appartenir, et ensuite, nous — Othello, t'en souviens-tu ? Je rougis à la seule pensée que tu, que je, que nous, Othello, tu es encore nu sous ton pourpoint !

Et voilà que nous ne pouvons nous empêcher de rire.
Othello !

Tu es sûr, Martin ?

*Les propos tenus à table par Catherine Luther,
née von Bora.*

Aujourd'hui à table, Martin, tu as dit que si tu étais une nouvelle fois sur le point de te marier, tu te taillerais une femme dans la pierre pour ne pas être obligé de désespérer de l'obéissance de toutes les femmes. Les vœux solennels n'ont-ils pas pris fin pour moi en quittant le couvent ? Pauvreté. Obéissance. Chasteté. Point par point.

Pour ce qui est de la pauvreté, on n'en manque pas. Fais le compte des têtes à ta table ! Chaque fois que nous nous asseyons, je compte les bouches à nourrir. Onze enfants orphelins issus de notre parenté, ajoutés à nos cinq enfants, cela fait seize enfants, trois veuves, les escoliers qui mangent chez nous jusqu'à plus faim et avec cela les domestiques, dans ces conditions on a de quoi renouveler chaque jour la pauvreté. Tu m'appelles domina ! Comme si je dirigeais cette maison à la façon d'une abbesse ! Vingt braves petites nonnes qui mangent peu et prient beaucoup, ce serait une bagatelle ! Au lieu de cela, je m'occupe de quarante à cinquante personnes comme si nous tenions une « auberge du doux agneau » dans le vieux cloître des Augustins de Wittenberg. Ici, il fait bon vivre, à bon marché, et de plus c'est un honneur.

Voyons maintenant ce qui concerne l'obéissance ! Es-tu mon abbé ? Es-tu mon confesseur ? Ou bien es-tu mon mari ? Pourquoi dis-tu toujours : « Que la femme soit soumise à l'homme ! » Une bonne colère te reconforte ? Moi aussi ! Il est écrit dans Ephésiens, 4 : « Si

vous vous mettez en colère, prenez garde de ne pas tomber dans le péché ! Ne laissez pas le soleil se coucher sur votre colère ! » Le soleil va se coucher dans quelques minutes, Martin. Il me faut une prière supplémentaire dans le Notre-Père. Je prie chaque matin : donne-moi aujourd'hui ma bonne volonté quotidienne ! Mais elle ne suffit pas toujours pour tenir jusqu'au soir. Pourquoi l'homme ne doit-il pas lui aussi être soumis à la femme ? N'est-il pas également écrit dans la lettre aux Ephésiens que les uns doivent se mettre au service des autres ? Dans ta traduction, ce n'est pas ce qui est dit, je sais. Ne sommes-nous pas aussi soumis aux enfants dans la mesure où nous exauçons leurs désirs ? Les enfants n'ont-ils pas fait mon éducation ? Ne les ai-je pas pris contre mon sein lorsqu'ils le demandaient ? Ne les ai-je pas bercés dans mes bras lorsqu'ils pleuraient ? Je leur ai obéi. C'est ainsi que tous se mettent au service les uns des autres. Au départ, c'est moi qui cours après le petit poussin, mais à la fin c'est le poulet qui nous rend service en nous rassasiant lorsqu'il arrive grillé sur la table. S'il te faut de la patience pour vivre avec moi, il me faut à moi aussi de la patience pour vivre avec toi. Je partage la vie du prédicateur Luther. Et je voudrais qu'il n'y ait pas seulement les enseignements du sage prédicateur Salomon, mais également les directives de sa femme auxquelles je pourrais me conformer.

J'en arrive maintenant au vœu de chasteté. Tu es resté un moine et je suis restée une nonne. Nous sommes de même origine, Martin. Tu as dit, chaque fois que nous couchons ensemble : « Qu'ils soient une seule chair ! » Mais tu ne l'as pas cru, et je ne l'ai pas cru non plus. Nous n'avons pas pris de plaisir l'un à l'autre, et

lorsque le désir a grandi en nous, nous avons eu honte comme Adam et Eve après avoir été chassés du paradis. Je sais aussi bien que toi ce qui est écrit encore dans la lettre aux Ephésiens : « Il faut que chaque mari aime sa femme comme lui-même, et que la femme, elle, craigne son mari ». Mais je ne veux pas craindre mon propre mari, et je ne le ferai pas non plus, même s'il est le célèbre Martin Luther. C'est suffisamment difficile de t'aimer toujours, comme il t'est suffisamment difficile de m'aimer et de me supporter, alors n'exige pas en plus la soumission ! Je fais ce que j'ai à faire du mieux que je peux et tu fais ce que tu as à faire, et nous avons en plus une cause commune, et c'est la cause de Dieu. C'est à lui que je suis soumise et c'est lui que je crains. Si Dieu doit un jour me venir en aide, tu peux bien le faire toi aussi aujourd'hui !

Voilà, j'ai parlé. Je me sens mieux maintenant. Je vais nous chercher un pichet de bière, et nous le boirons dans notre chambre, et personne ne consignera ce que nous allons nous dire encore avant de nous endormir. Et demain matin, si Dieu le veut, tu m'appelleras à nouveau ta chère étoile du matin, tu ne t'étonneras pas et tu n'auras pas honte de voir deux tresses noires auprès de toi sur l'oreiller.

Tu es sûr, Martin ? Pourquoi faudrait-il que nous ne trouvions pas la paix de notre vivant déjà, mais seulement dans la tombe ? Est-il donc possible de trouver la paix comme on trouve des champignons dans la forêt, et des baies sauvages ou un soulier perdu ? La paix, il faut la faire, comme nous le faisons tous les deux chaque soir. La faire et la maintenir. Il faut lutter et combattre pour la paix ! Il faut faire régner la paix ! Quand

la paix est dans chaque maison, la paix est dans tout le pays. Mais ce qui est terrible, c'est que rien n'est jamais acquis. Chaque matin nous sommes derechef pleins de bonnes intentions, et puis elles ne suffisent pas, encore une fois, pour tenir jusqu'au soir.

Bon, puisque vous avez récité les grâces, Martin, je prends la parole. Avant le repas, tu as prié : « Viens, Seigneur Jésus, sois notre hôte et bénis ce que tu nous a accordé » ! Mais nous avons aujourd'hui au bout de la table un incroyant qui va répandre dans tout le pays ce qui se passe dans la maison du docteur Luther, à Wittenberg. Il a noté avec zèle ce que vous avez dit. Tu aurais dû modifier la prière et dire, cette fois-ci : « Et bénis celui que tu nous as accordé » ! Si c'était moi qui avais récité les grâces, je n'aurais pas seulement remercié Dieu, mais j'aurais aussi remercié Hannes qui a coupé le bois pour que nous puissions faire du feu, et la petite Marie qui m'a aidée à préparer les herbes, et Pflock, le paysan qui a abattu une bête et nous a apporté à la maison un seau de soupe à la saucisse, et peut-être que tu aurais pu remercier aussi ta Catherine parce qu'elle a veillé, aujourd'hui comme chaque jour, à ce que tout le monde ait assez à manger !

Qu'as-tu affirmé devant quatre-vingts oreilles attentives, Doctorus ? Que j'ai un mari pieux, que je suis une impératrice et que je dois en remercier Dieu ? Eh bien, moi je dis : tu as une femme pieuse, Martin, tu es un empereur, remercies-en Dieu ! Et voilà tes étudiants qui rient en se contentant de noter que j'ai pour mari un empereur. C'est ainsi que vont les choses dans la maison Luther.

Je n'ai pas eu le choix, Martin. Tu étais le premier et c'est seulement ensuite que tu es devenu le meilleur. Une nonne en fuite, âgée de vingt-quatre ans déjà, qui n'était pas une beauté et pauvre en plus. C'est le couvent qui avait reçu ma seule petite dot, et à l'époque je n'étais pas encore une bonne maîtresse de maison non plus. Tu m'as fait beaucoup de bien. Je le sais. Mais est-ce qu'au fil des années je ne t'ai pas fait aussi beaucoup de bien ? Tu dormais sur une paillasse qui n'était aérée qu'une fois l'an, et tu disais que la convoitise te sautait dessus comme les puces et les poux. Cela fait déjà plusieurs années maintenant que tu vis dans l'ordre domestique. J'essaie de mener une vie qui soit agréable à Dieu et cela me semble parfois plus facile que de mener une vie qui te soit agréable. Je suis une saxonne à l'esprit vif, tu le savais, et je n'ai pas ma langue dans ma poche. Mais est-ce que je ne prends pas toujours ton parti ? Le monde ne sait rien de ce qui se passe dans notre chambre. Au cours de toutes ces années de mariage, j'ai appris quelque chose : quand tu deviens timoré, je suis capable de reconnaître ta vraie grandeur, mais quand tu deviens surhumain, je suis capable aussi de te ramener à de plus humbles proportions. Je n'ai pas en moi la mesure de toutes choses, mais j'ai en moi la juste mesure de Martin Luther.

Regarde donc la façon dont Cranach nous a peints ! Toi, il t'a peint plus grand et plus puissant que tu n'es, et moi il m'a peinte plus chétive que je ne suis. On reconnaît bien là, diront les gens plus tard, que dans une union il n'y en a qu'un des deux qui prospère et chez les Luther de Wittenberg, c'est lui qui est devenu gros et fort tandis qu'elle était une femme usée jusqu'à la corde. Mes yeux ne sont pas aussi obliques, mes pom-

mettes pas aussi hautes et mes cheveux plus aussi noirs qu'il les a peints. Au lieu de se faire leur propre image de nous, les gens nous voient maintenant comme ce Cranach nous a vus.

Vous êtes morose, Martinus ! Il y a à peine une semaine, vous nous avez expliqué à table que, d'après la loi de Moïse, les gens tristes ne sont admis ni à l'autel ni au sacrifice. Je vous ai préparé une tisane qui agit contre la morosité. Achillea Millefolium, la vulgaire millefeuille qui pousse dans le vieux fossé derrière le mur, je l'ai fait bouillir dans du vin rouge, maintenant bois tant que la boisson est chaude, afin que ta morosité ne nous contamine tous. La morosité est la plus grave des maladies et je ne la supporte pas sous notre toit. Te voilà en train d'écrire tes cantiques : « Maintenant, réjouissez-vous, chers fidèles, et bondissons de joie »... Bois ! Réjouis-toi ! Bondis de joie ! Tu grossis, tu ingurgites trop de choses. Tous tes tourments, tu les attribues au diable, alors que ce midi tu as tout simplement mangé trop de chou. Faut-il que je te rappelle ton propre sermon ? Ne nous as-tu pas raconté à table, tout récemment encore, une de tes plus belles paraboles, celle où un vieil homme sage dit à un jeune homme : « Tu ne peux pas empêcher que les oiseaux volent de-ci de-là dans les airs, mais qu'ils fassent leur nid dans tes cheveux, tu peux les en empêcher ». Je ne supporte pas que mon époux vive autre chose que ce qu'il écrit. L'adversaire du diable, c'est la joie et c'est l'assurance. D'un rire, on chasse le diable hors de la maison. Bois, Martin ! Et ne t'en prends pas plus longtemps à ton Dieu. Il est habitué à ce qu'on s'en prenne à lui, l'essentiel c'est que lui ne s'en prenne pas à toi !

Remarques-tu seulement ce dont tu es en train de te servir, Martin ? Je pose devant toi un plat d'abattis d'oie et tandis que tu y plonges ta cuiller, tu dis que l'âne à qui l'on a jeté du romarin croit qu'il mange du foin ! Que crois-tu donc manger ? De la bouillie ? Tu as affirmé de surcroît que les méchants sont le mieux à même de jouir des bienfaits de notre Seigneur, car les tyrans ont le pouvoir, les paysans eux ont le fromage, les œufs, le beurre, le blé, l'orge et bien d'autres choses encore, il n'y a que les chrétiens qui doivent vivre dans une tour où ni la lune ni le soleil ne les éclairent. Regarde par la fenêtre ! Le soleil ne nous éclaire-t-il pas ? N'avons-nous pas de l'orge sur la table ? N'as-tu pas plus que tu ne désires ? N'as-tu pas ce qui manque à d'autres ? Et avec cela, ta foi et ta consolation ? Ne te plains pas, Martin ! Ne rends pas les gens plus insatisfaits qu'ils ne le sont. Envies-tu le pouvoir des autorités ? N'as-tu pas davantage de pouvoir que tu n'en as jamais voulu ? Les gens n'agissent-ils pas comme s'ils devaient accomplir les commandements du Docteur Martin Luther de Wittenberg ? Les écoliers ne geignent-ils pas de devoir apprendre par cœur ton catéchisme ? Tu es toi-même un morceau d'autorité, et lorsqu'on prie dans les églises pour les autorités parce qu'elles sont soumises, de par leur état, à de plus hauts devoirs que leurs inférieurs qui ne sont tenus que d'obéir, peut-être alors l'un ou l'autre t'inclut-il aussi dans sa prière, et il n'existe rien de mieux que cela : qu'un autre prie pour vous !

Ah, doctorus, quel homme sage tu es ! Tu dis que, de par sa nature, l'être humain est un être qui réfléchit après coup et non au préalable. Nous ne deviendrons

intelligents qu'à force d'avatars, contraints et forcés que nous sommes d'apprendre à nos dépens.

Tu as dit « l'être humain », mais tu as pensé « l'homme ». Les femmes sont faites autrement. Elles regardent davantage devant elles que derrière. Dieu nous a mis des yeux à l'avant de la tête pour que nous regardions devant nous et non derrière nous. Toi, tu deviens intelligent à force d'avatars et moi à force de prévoyance. Quels êtres intelligents nous sommes tous les deux !

Voilà ce que tu as jamais dit de mieux et de plus aimable sur notre mariage, Martin : qu'il est chaste et supérieur à tous les célibats. Nous connaissons les deux choses : coucher dans une cellule, seul avec ses désirs, et coucher ensemble, avec des désirs qui se transforment en amour. Mais ce que tu as dit au moment de la soupe, ce n'était pas aussi juste. Tu as dit qu'une femme adultère introduisait dans la maison un héritier étranger. Tu ne vois que le côté juridique de la chose. Même le bâtard est un enfant de Dieu et il ne doit pas être puni pour la faute commise par sa mère. Les gens se conforment à ce que tu dis et ils se conforment au modèle que nous leur proposons. S'ils entendent demain de ta bouche ce que je t'ai dit aujourd'hui, il n'y a pas lieu que je m'en offusque. Si nous sommes une seule chair, soyons également un seul esprit.

Je vous prends au mot, Martin ! Vous venez de citer un passage de Jésus de Sirach : « A celui qui en dédaigne la tête, le poulet n'échoira pas en partage ». Eh bien, voilà la tête, ne la dédaignez pas ! Aujourd'hui ce sont ces messieurs les étudiants qui auront le blanc parce qu'ils ont noté avec tant de zèle tout ce que le célèbre Docteur Luther a dit une fois de plus à table. Par exem-

ple : Dieu a créé l'être humain pour vivre en compagnie et non pas pour vivre seul. C'est pourquoi il y a de petits hommes et de petites femmes. Mais si c'était vrai, Martin et Catherine Luther seraient assis seuls à votre table. Et combien sommes-nous aujourd'hui ? Trente-sept. Vous avez dit « ma » table, mais en vérité n'est-ce pas « notre » table à laquelle nous nous asseyons pour manger ? Vous avez dit aussi « mon fils », mais n'est-ce pas également mon fils ? Ne devriez-vous pas dire « notre fils » ? Auparavant, vous avez dit une fois de plus « mon » Dieu, vous avez un Dieu personnel, soit, mais ici, à cette table, c'est notre Dieu à tous, et c'est notre Jésus-Christ à tous que nous invitons à prendre place à notre table. Il ne faudrait pas croire toutefois qu'il ne vous arrive jamais de dire « nous ». Cathy, il faut que nous brassions de la bière ! Cathy, il faut que nous réparions le toit ! « Il faut que nous », cela veut dire : Fais-le, Catherine ; occupe-t-en, Catherine, brasse la bière, fais réparer le toit ! Voilà que tu ris, Martin, et que tu poses ta main sur la mienne, et nos deux mains reposent sur notre table !

Vous avez noté tout cela, vous autres escoliers ? Ou bien ne connaissez-vous que la sténographie latine ? Si bien que vous ne pouvez pas écrire le saxon aussi vite que je peux le parler ? Personne n'apprendra-t-il donc comme il en allait des pronoms possessifs dans la maison du Docteur Martin Luther ? Vous êtes là, en train de vous écorcher les doigts à écrire mot pour mot ce que dit à table le grand Réformateur. Bientôt, vous allez même vous glisser dans notre chambre, et, dans sa bonté, il me dira : « Rapprochons-nous un peu plus, Catherine, pour qu'ils aient tous de la place dans notre lit » !

Car il me parle, en effet, avant de s'endormir, et quand il rêve, il parle même avec le diable. C'est dans la journée qu'il parle avec Dieu. Et quand il fait des rêves pénibles et qu'il pousse des gémissements à faire trembler la charpente, je le saisis par les épaules en le secouant et je l'assiste dans son combat. Et quand nous nous éveillons, nous parlons également ensemble.

Comment ! Vous ne notez pas ce que dit Catherine von Bora ? Elle qui fut durant quelques années fiancée du Christ, qui eut le sentiment d'être l'une de ces vierges intelligentes attendant leur fiancé, et qui serait certainement aujourd'hui abbesse chez les Cisterciennes.

Allons bon, vous me regardez fixement à présent ! Si vous n'écrivez pas, mangez une fois encore à votre faim. Aujourd'hui, c'est le dernier poulet. Les tonneaux de viande fumée sont vides. Une chance que le carême tombe en début d'année, quand rien ne pousse dans le jardin ! Quand il n'y a plus de saucisses. En été et en automne, lorsque tout mûrit avant que d'être récolté, aucun d'entre vous ne respecterait le jeûne. Il fait bon jeûner devant une table vide. A Pâques, les poules pondront à nouveau des œufs, le chou sortira à nouveau de terre, les chevreaux naîtront. Jusque-là — pas de bière ! A partir de demain, nous boirons des tisanes, il y en aura assez jusqu'à Pâques pour vous nettoyer le corps et l'âme et vous faire garder la tête froide.

De la main gauche, vous mangez ce que j'ai cuisiné avec les servantes et de la droite vous notez les sages paroles énoncées par le Docteur Luther, puis vous courez chez les éditeurs et les imprimeurs vous faire de l'argent avec ce qui émane pourtant de Luther, tandis que lui-même ne prend pas un sou d'honoraires pour ses livres et ses écrits. N'est-il donc pas juste et raison-

nable que vous payiez une petite pension alors que vous vous nourrissez doublement à notre table ? De l'art théologique de Luther et de mon art culinaire ?

Pourquoi ne mangez-vous pas, Martin ? Pourquoi parler sans relâche ? Ces messieurs les étudiants et escoliers voient ce que j'apporte sur la table mais ils ne le dégustent pas. Ils sont suspendus à vos lèvres !

Regardez-le, le grand Réformateur ! La main devant le visage, il écarte les doigts. Il me fait ainsi savoir : gouverner, cela veut dire regarder à travers ses doigts, celui que ne sait pas le faire ne sait pas gouverner. Ce qui veut dire : Sois indulgente avec eux, Catherine ! Mais moi, voilà ce que j'ai à dire : les gens de Wittenberg veulent avoir la gloire et l'honneur de s'appeler la ville de Luther, mais ils n'y mettent pas les sous. Et un jour, nous serons obligés de mettre en gage jusqu'à notre dernier gobelet en argent. On ne rassie personne avec de la gloire. Pensez-vous, vous autres, que ce que vous écrivez-là ne me tombe jamais sous les yeux ? Catherine Luther serait la « régente au ciel et sur la terre », voilà ce que vous avez fait savoir aux gens. Un jour que Doctorus Luther et sa femme n'étaient pas d'accord, tout le monde l'a su. Mais dans notre lit, là, nous sommes d'accord. Que Dieu nous protège !

A présent, récite les grâces, Martin, afin que nous puissions quitter la table.

Regarde-moi ces visages incrédules, Martin ! C'est la cinquième fois que tu leur dis que l'argent est une chose stérile. Pourquoi ne pas prendre une poignée de pièces et aller les enterrer toutes dans le jardin ? Ils verront bien alors ce qui pousse et ce qui ne pousse pas. Ils sont

comme les enfants ! A peine leur as-tu traduit le psautier qu'ils veulent avoir traduit Jésus de Sirach. Toutes les quatre semaines un nouveau sermon.

Martin ! Ils s'en vont maintenant vendre ce que tu as dit sous le coup de la mauvaise humeur : que nous sommes en vérité de pauvres gens et que le mieux serait que nous mourions bientôt et que nous soyons enterrés. Tu as oublié de parler de la résurrection ! Si aujourd'hui tu ne crois pas à la résurrection, tu aurais quand même dû croire au Jugement dernier et le craindre ! Mais peut-être est-il bon qu'ils apprennent ainsi que même le Réformateur a ses peines et ses doutes, dont il ne craint pas de parler. La foi est un dur labeur, c'est ce que tu veux dire et c'est ce que tu leur montres, et moi je suis cette timorée qui pense que, lorsque Luther doute, la cause de Dieu en est compromise. De quoi te plains-tu, Martin ? Toi aussi, tu vis des erreurs que font les gens. De leurs péchés. Au fond tout le monde vit des erreurs de ses semblables. Le cordonnier de ce que nous usons nos semelles en marchant, le tailleur de ce que nous déchirons nos vêtements, les juristes du tort des gens, les médecins de nos maladies et les fossoyeurs de notre mort. Il en est de même pour le pasteur, lui il vit des péchés des gens. Crois-tu vraiment que quelque chose changera à cela, même s'ils apprennent tous désormais ton petit catéchisme par cœur ?

Les gens de Wittenberg m'appellent Madame le Docteur, non parce que je suis ta femme, mais parce que je les soigne. Bois cela, Martin ! Le crotin de cheval bouilli dans du vin, c'est bon contre la toux. J'en ai fait l'expérience avec la jument et avec le chien. Et si tu ne veux pas le boire, ne tousse pas non plus ! Les

excréments de porc arrêtent le sang, j'en mets sur les genoux écorchés des enfants. Alors, pourquoi pas du crotin de cheval ? Je ne sais pas si le vin rouge est bon pour la goutte, mais il est bon pour ton humeur, donc bon pour nous tous.

Et si tous les gens de Wittenberg fuient la peste, nous resterons ici, si tu le veux. C'est la peur qui rend malade, en cela je te donne raison, fuir ne sert à rien.

Tu as dit aujourd'hui à table que notre Seigneur lui-même serait le tout premier à l'origine du péché. Pourquoi a-t-il créé les choses ainsi ? Tu as parlé de vol, d'adultère et de brigandage. Au couvent, quand nous laissions dans nos assiettes un petit morceau d'agneau, la mère supérieure nous citait un passage des écrits de Sainte Catherine : « Quand c'est l'heure de la perdrix, mangeons de la perdrix, quand c'est l'heure de la pénitence, faisons pénitence » ! Ainsi je pense qu'il faudrait de joyeux pécheurs pour faire ensuite de solides pénitents. Si du moins ils voulaient bien jouir de leurs péchés ! Peut-être était-ce la pensée de Dieu lorsqu'il a ainsi créé le monde avec toutes ses tentations. Je vois bien que tu suis des yeux notre servante quand elle monte les escaliers devant toi. Mais tu ne t'en réjouis pas, tu en as honte. Et la honte, Martin, c'est un sentiment médiocre, cela ne te convient pas. Notre Seigneur a fait les brochets gros et gras, il a fait pousser le bon vin du Rhin pour ton plaisir, il a sûrement créé aussi les jambes et les bras ronds de la servante et tout ce qu'elle a de rond encore, pour que tu t'en réjouisses !

Laisse-moi pleurer, Martin ! Pleurer vaut mieux que disputer. Dieu nous a donné ce petit enfant et il nous

l'a repris. Tu pries plusieurs fois par jour : « Seigneur, que ta volonté soit faite ». Eh bien maintenant laisse-la être faite ! C'était davantage mon enfant que le tien. Toutes les plantes ne prospèrent pas, tous les petits animaux ne grandissent pas. Un enfant est une création de la nature. Une nuit, tu déposeras à nouveau en moi ta semence, et Dieu me rendra fertile et bénira mon corps. Il nous a donné des larmes pour que l'amertume s'y dissolve. Je m'incline, mais je me relève aussi. Du moment que la peine enterrée à l'automne ne s'épanouit pas en moi au printemps !

En fait, tu aurais voulu avoir une des sœurs Schönfeld, mais tu as hésité trop longtemps et c'est un autre qui l'a eue. C'est moi maintenant qui veille à te contenter et à contenter Dieu. Ce qui se passe sous ce toit compte pour les gens. Ils vont dire : Le grand Réformateur s'en prend à son Dieu parce que celui-ci lui a repris son enfant. Mais en vérité c'est à la nature que tu t'en prends. Tout ce qu'elle engendre n'est pas capable de vivre. Toi, tu veux toujours tout comprendre, mais il nous faut aussi savoir accepter. C'est ce qu'on apprend dans la nature. Mais toi, tu ne vas pas vers les arbres, tu restes assis dans ton cabinet de travail à chercher dans les livres ce qu'on peut lire au-dehors sur les feuilles des arbres. Tu poses trop de questions, Martin ! Dieu a depuis longtemps répondu à la plupart d'entre elles dans sa création. Je cours après chaque petit caneton trempé de pluie, je le réchauffe dans mon tablier et je l'élève, je bêche les petits plants de choux pour, à la fin, mettre le poulet dans la casserole et le chou dans la casserole, détruisant ainsi ce que j'ai fait pousser. Et si je donne à nouveau naissance à un enfant, je me ferais du souci, et je l'élèverais tout en sachant

qu'il est appelé à disparaître tôt ou tard, Martin ! Nous confions cette petite créature à la terre et au ciel et à celui qui a créé toutes choses.

Ne vous mettez pas en souci du lendemain ! Voilà bien les mots courageux des hommes. Quand on meurt, il ne faut pas se faire de souci pour femme et enfants.

Mais les femmes et les enfants ne sont pas des oiseaux du ciel ! Et tu pourrais bien te faire un peu de souci. Selon la loi, il revient à la veuve une chaise et une quenouille. Qu'elle file la laine ! Que la vieille femme file à en avoir les doigts en sang ! Notre maison est un chantier permanent, et je ne sais comment payer les artisans, ni comment donner assez à manger aux domestiques. Les gens de Wittenberg veulent s'épanouir à la lumière de Luther, mais ils ne veulent rien payer pour cela. Allons bon, tu me regardes une fois de plus avec l'air de dire : Il faut prier, Catherine !

Martin, tu as dit que je me démène en tous sens au lieu de lire la Bible. Que tu donnerais cinquante florins si je la lisais jusqu'au bout d'ici Pâques. La Bible, je l'ai lue assez longtemps au couvent, à présent il faut que je fasse enfin ce que j'ai lu. Prie, toi ! Prie pour moi, moi je travaillerai pour toi. « Ora et Labora », comme nous l'avons appris, toi dans ton couvent, moi dans le mien. Une plume d'oie comme la tienne ne pèse pas lourd. C'est la pelle et la pioche que moi je prends en main. Mais je veille également à ce que tu aies toujours une provision de plumes d'oie. Lorsqu'en mai, je plante un pois dans la terre fraîchement bêchée et ratisée, c'est une prière : je confie le pois à la terre, et à la pluie que Dieu nous envoie, et au soleil qu'il fera luire afin que

ce seul pois devienne un repas entier pour nous tous. Ce que je fais est semblable à la prière. Lorsque je bêche, lorsque je sème, lorsque je récolte. Et quand je tue un chevreau, c'est aussi une prière. Et quand je dépose des œufs sous une poule couveuse, c'est une façon d'adresser une prière. Et quand je casse un œuf pour le mettre dans la pâte à gâteau, c'est une façon de remercier pour le don. Que nous parles-tu toujours en paraboles ? Des bons arbres qui portent de bons fruits ! C'est moi qui veille à ce qu'il y ait de bons fruits. Il faut que je pose des bandes de glu sur les arbres contre les insectes, il faut que j'aère leurs racines, il faut que je les taille. Tu fais comme si j'étais une vivante Marthe et qu'il manquait à cette maison une Marie assise à tes pieds. Mais je suis à la fois Marthe et Marie ! Lorsque je me tiens devant l'âtre et que je remue la sauce, c'est là que me viennent mes meilleures pensées. Si l'on veut entendre la parole du Seigneur, on n'a pas besoin d'être assis sur les bancs de l'église ; il me parle, à moi, dans la cuisine aussi. Et je protège Marie contre Marthe, et Marthe contre Marie. Tout à l'heure, tu as prié pour Pflock, notre voisin malade. Bon, fais-le ! Mais le vieil homme a besoin d'une solide soupe et de quelqu'un qui fasse entrer de l'air frais dans sa chambre.

Ne t'en mêle pas, si dans mes prières je demande à Dieu de la pluie. Je peux m'occuper de la soupe, mais pas de la pluie. Je prie pour ce que je ne peux pas faire moi-même. Peut-être le monde va-t-il disparaître demain, ton humeur est à cela. Qu'en serait-il si tu allais au jardin planter de tes propres mains ce petit pommier dont il est tellement question ? Moi je plante des petits pommiers et des petits pruniers et des petits poiriers, que le monde doive ou non disparaître. Et tu y

comptes bien. Ta Cathy va faire ses plantations et Dieu ne va pas laisser le monde disparaître, tout cela pour que tu puisses rester assis à ta table luthérienne et écrire tes paraboles.

N'est-ce pas là une comparaison pour toi, Martin ? La parole est d'argent, le silence est d'or ? Tu nous admonestes toujours en disant : Que la femme se taise dans la communauté ! Notre silence serait donc de l'or ? La plupart du temps, je porte sur moi mon silence comme un lingot d'or en essayant de le transformer dans la petite monnaie de l'action quotidienne. Tu dis qu'il faut nourrir l'esprit par la lecture et la prière, parce qu'il est sans cesse oublieux. Ainsi en va-t-il des nourritures terrestres, on se nourrit et on élimine, on utilise certaines choses et le reste devient du lard. La parole seule est trop peu de chose, et l'action seule est trop peu de chose, c'est pourquoi l'homme et la femme vivent ensemble, afin que chacun complète l'autre ! Et si, le matin, je ne tirais pas le rideau en disant : Martin, le printemps arrive ! tu ne le remarquerais même pas. Tu m'écoutes, Martin ?

Que Dieu bénisse ton sommeil !

N'oubliez pas le nom de l'alcyon !

*Sappho aux jeunes filles qui prennent congé d'elle
à Lesbos.*

Jeunes filles, mes jeunes filles comme vous êtes belles ! C'est moi qui vous ai appris à tresser les couronnes qui ornent aujourd'hui vos cheveux. Le pied léger, vous dansez en l'honneur de la déesse. Et le son de vos voix a la clarté du chant de l'alouette au matin. Ne tournez pas vos regards en arrière ! Je vous ai appris à être heureuses et à rendre les autres heureux. Je me tiens dans l'ombre, toute la lumière est sur vous. Vous qui êtes mon œuvre, je vous sacrifie à la déesse Aphrodite, je fais don de vous. Je vous ai mal préparées à votre rôle de femmes. Pardonnez-moi. Ce soir déjà, une main d'homme s'emparera des cheveux de Dika. Ce soir, vos époux dénoueront les bandeaux que je vous ai appris à nouer avec art, et vous assouvirez leurs désirs effrénés, vous obéirez à leurs voix autoritaires.

Heureux celui qui va vous nommer sienne, malheureuse celle que vous quittez !

Toutes, je vous ai aimées. En une seule d'entre vous, j'ai aimé toutes les autres et en vous j'ai aimé et adoré Aphrodite, la déesse de l'amour, de la jeunesse, de la beauté. Rassemblez-vous encore une fois autour de moi, prenez-moi dans votre cercle, dissimulez aux yeux de la déesse mon corps vieillissant. Ne pleurez pas, jeunes filles ! Je vois bien que vos bras se tendent à la rencontre de l'homme à qui vous allez désormais appartenir. Mais n'oubliez pas les jardins de Mytilène, n'oubliez pas Sappho ! Vous étiez habituées à la liberté, vos jours

n'étaient que jeux et danses. On vous a dit que le plus beau jour de votre vie, le plus grand, c'était aujourd'hui, vous l'avez cru parce que toutes le croient. Je vous ai tu ce qui vous attendait. Je ne vous ai pas enseigné l'art de supporter et de subir. Des peines vous attendent. Des devoirs ! La nuit, vous ne percevrez plus l'appel du coucou, parce qu'un homme sera étendu sur la couche auprès de vous et qu'il ronflera après avoir bu trop de vin. Au matin, ce ne sera plus le chant du pinson qui vous éveillera, mais votre enfant en pleurs qui fait sa première dent. J'ai oublié de vous parler des enfants qui font leurs dents. Vous serez obligées d'être économes, vous n'aurez plus le droit de gaspiller, il sera question d'huile rance et non plus de l'ombre des oliviers. Veillez à ce que les cruches soient toujours remplies d'eau. Envoyez les servantes à la fontaine, mais n'oubliez pas que vous vous êtes mirées dans la source et que vous vous y êtes baignées. N'oubliez pas le nom de l'alcyon ! Vous avez répété en chœur les paroles et ces paroles sont devenues des chants. Aphrodite s'est mêlée à vous, souriante elle s'est appuyée au tronc du grenadier en fleurs. Tout était floraison et printemps et désir. Je ne vous ai point dit que tout est éphémère. Vous viviez un éternel présent. Nous dépensions les jours sans compter. Nues, vous marchiez dans l'herbe, le pied nu, le pas léger, à peine posé sur les tiges. Vous avez appris à ne rien détruire de ce que les dieux firent pousser. Avec précaution, vous ôtiez du chemin les escargots pour les poser sur le côté. Aucune de vous ne fit du mal au lézard. Maintenant vous allez prendre entre vos mains le corps chaud de la caille, vous allez être obligées de lui tordre le cou et de lui arracher les plumes et les entrailles. Je vous ai tu cela. La mère de

vos époux n'attend que de vous apprendre à tuer d'une main paisible. Aux premières heures du jour, lorsque la nuit reposait encore dans les vallées et que seules les montagnes étaient déjà éclairées par les rayons du soleil levant, je me levais, cueillais une rose et la posais sur Dika, qui était ma préférée. Sur son visage plein de rêves, la rosée perlait de la fleur, prometteuse de larmes. Eten due, sans sommeil, je laissais s'écouler la nuit, attendant le matin. Tandis que vous dormiez à la rencontre de la vie, je m'éveillais à la rencontre de la mort. Je ne vous ai rien dévoilé, rien de la solitude, rien. J'étais un arbre, vous étiez les feuilles. Je vous enseignais les parfums, nommais pour vous les noms des plantes et des constellations. Vous jouiez de la flûte et de la lyre, chantiez des chansons. Les airs vous apportaient tons et paroles. Je disais : Chante ce que tu vois ! Joue ce que tu entends ! J'écrivais sur des feuilles et déchirais les feuilles que je dispersais au vent. Un poème est comme un arbre qui se couvre de verdure et qui se dépouille de ses feuilles lorsque vient l'automne. Vous oubliez et vous serez oubliées. Comme les vagues de la mer, mes chants ont murmuré dans les roses coquillages de vos oreilles et les vagues de la mer vous rapporteront mes chants lorsque vous serez vieilles, lorsque vous vous souviendrez du charmant bosquet de pommiers sous lequel nous nous reposions ensemble en respirant l'odeur du miel. Aphrodite était votre maîtresse ; désormais c'est Hera, déesse de la fécondité, qui sera votre maîtresse, c'est à elle que je dois vous remettre, à mon grand dam.

Plus que la beauté de l'adolescent, j'aimais la beauté des jeunes filles qui portent leur sexe caché en elles. Mais comment osais-je comparer la beauté avec la beauté ! Quand on aime, on ne compare pas, l'amour est incom-

parable. Tendres jours. Légère, ma main courait sur le corps brûlant d'Abanthis. Être belles et gracieuses pour Aphrodite, c'était votre but. Ah, lorsque vous vous pariez, lorsque vous tressiez des couronnes d'anis à la forte senteur embaumée et que vous vous couronniez l'une l'autre ! Dorées comme les boucles d'Apollon reposaient, sur ses épaules, les boucles d'Abanthis.

Vous étiez habituées à la liberté. Vous étiez comme les oiseaux qui gazouillent et qui chantent, se rafraîchissent à la source et dorment la nuit venue dans le feuillage des branches. Demain, on vous enfermera dans des cages. Vous serez des animaux domestiques, vous cesserez de chanter. Ne croyez pas ce qu'ils vous promettent. Aujourd'hui, ils vous couvrent de cadeaux. N'êtes-vous pas assez belles ? Pourquoi posent-ils des chaînes à vos poignets, glissent-ils des bagues à vos doigts ? Vous cacherez vos têtes de jeunes filles sous des coiffes.

Dika ! Gongyla ! Abanthis ! lorsque vous revêtiez l'habit de fête et élevez vos tendres voix, lorsque vous sautiez sur les rochers, chacune d'entre vous était semblable à une demi-déesse. Je crierai vos noms, et les vagues engloutiront les accents de ma voix qui se lamente. Et puis je me plierai à l'ordre des dieux. Aimais-je hier encore Atthis, demain déjà j'aimerai Anaktoria. Ressentais-je hier encore le désir, aujourd'hui déjà je souffre les douleurs de la séparation. Toujours les mêmes sentiments indomptés. Un réservoir d'amour qui déborde et qui, lorsqu'il est vide, doit se remplir à nouveau comme une citerne sous la pluie d'hiver.

Je vous ai appris la tendresse. Vous avez découvert votre corps avant qu'un homme ne le découvre. Tu m'as fait sentir, Dika, que ma tendresse ne te suffisait plus, que tu désirais d'autres plaisirs. C'est à toi

qu'étaient destinés mon sourire, mes chants, tu le savais et tu laissais jouer tes doigts de pieds, c'était une façon de t'exprimer qui m'était destinée et qui faisait ma joie. L'amour féminin est plus réservé que l'amour masculin. Des hommes vieillissants se promènent librement dans les rues et sur les places avec le garçon de leur choix, l'un le maître, l'autre l'élève. Tous deux aspirent à l'excellence, à faire l'honneur et la joie de l'autre. Jeunesse et vieillesse vont ensemble, doivent se quitter et se retrouver, changent de rôles. Plus tard, vous serez vous-mêmes une Sappho et enseignerez à des jeunes filles, et tout continuera dans le fleuve du temps.

J'écoute volontiers les vieux hommes intelligents, j'observe leurs visages sur lesquels la sueur et les larmes ont laissé des traces. J'y vois d'anciens tourments et de futures peines. La ronde des années entoure leurs poignets, les taches brunes de la vieillesse donnent à leur peau un piètre aspect. Dans mes chants, on ne trouvera pas le nom de Kerkylas qui fut mon époux et qui voulut me dominer. Ne rien dire, c'est pire que de dire du mal. J'ai oublié les joies et les peines que nous procurent les hommes. Un homme a fait de moi la mère de ma fille Cléis que j'ai été obligée de livrer à un homme de même qu'aujourd'hui il faut que je vous livre.

Mes paroles sombrent dans les chants que je vous ai appris à chanter. Vous me quittez. Mais Eros me reste. L'intelligence est la beauté de l'âge mûr. Lorsque vous serez vieilles, pensez à Sappho qui était vieille quand vous étiez jeunes.

Il vous restera le plaisir de la chaleur du soleil, le plaisir des jardins, du miroir éclatant des vagues. Les femmes aiment ce qui est stable, ce qui demeure. Les hommes

aiment ce qui les emporte, ils aiment les chevaux et ils aiment les vaisseaux.

Chaque année apporte ses jeunes filles, prenez plaisir à elles et faites-leur plaisir ! Bientôt je me parerai pour le dernier voyage sur l'Achéron. Les dieux ne seraient pas immortels si mourir était une belle chose. Ils vivraient dans l'Hadès, ils y resteraient et ne reviendraient pas sur terre. Alors que je me trouvais sur le rocher de Leucade, mes pieds ont voulu sauter, mais mes mains se sont cramponnées aux pierres. Les tiges légères du fenouil ont suffi à me retenir. Faut-il donc que j'attende que Charon vienne me chercher ? Pourquoi ne pas accomplir volontairement ce qui doit, de toute façon, être fait ?

L'âge va-t-il me courber ? Ma raison va-t-elle s'égarer ? Ma voix va-t-elle bredouiller — ô dieux ! Que va devenir Sappho ? Qui me prendra par la main pour le grand saut dans la mort ? Le bonheur des jours passés ne me réchauffera-t-il plus ? Cesserai-je d'être Sappho, la poétesse de Lesbos, celle dont tous chantent la louange ? Devrai-je rentrer dans le chœur des femmes geignardes ?

Ah !

J'aime le jeune Phaon ! Pour l'obtenir, je vous aurais toutes sacrifiées, vous mes jeunes filles !

Tu te trompes, Lysistrata !

*Le discours de Megara, l'hétaïre, à Lysistrata
et aux femmes d'Athènes.*

Ecoute-moi bien, Lysistrata ! Et vous autres aussi ! Mon expérience des hommes est plus grande que la vôtre. Tu ne connais que le tien, Lysistrata, et tu penses qu'ils sont tous comme lui. Moi, j'en connais beaucoup. Tu exiges des femmes d'Athènes qu'elles renoncent au lit conjugal jusqu'à ce que les hommes aient conclu la paix. Tu me fais bien rire ! C'est l'abstinence qui provoque le désir d'agression ! Et puis, la guerre dure depuis deux décennies déjà et la plupart des Athéniennes sont veuves, à qui faudrait-il donc qu'elles se refusent ? C'est se donner qu'elles veulent !

Ecoutez ce qu'une hétéraïre pleine d'expérience a à vous dire ! Pourquoi ne croyez-vous que ce que disent les hommes ? C'est bien de vouloir entreprendre quelque chose, Lysistrata, seulement ce que tu exiges va à l'encontre du but recherché : « Rendez-les fous, mettez-les hors d'eux ! » jusque-là, d'accord. Cependant, vous ne connaissez pas assez les instincts virils. Un non de trop et les voilà qui troquent l'envie de la femme contre l'envie du combat, le lit conjugal contre le champ de bataille ; tout ce qu'ils veulent dans l'un comme dans l'autre, c'est vaincre. Avec votre non, vous renforcez leur envie de combattre au lieu de l'affaiblir. Quand ils sont contents et satisfaits, ils ne souhaitent plus rien que se reposer. Ai-je raison, Myrhène ? Tu aimes ton époux et il t'aime ; à ce qu'on dit, vous êtes encore comme deux pigeons. Si vous vous refusez, ils iront chez les prostituées et dépenseront de l'argent pour ce qui

ne coûte rien à la maison et dont vous avez vous-mêmes besoin.

Les prostituées ne peuvent pas se permettre l'abstinence. Et les hétaires sont plus intelligentes.

Tu veux te refuser à ton mari, Lysistrata ? Mais cela fait longtemps qu'il n'attend plus rien de toi ! Cela ne te sert à rien de te boucher les oreilles.

Vous êtes responsables de la guerre tout autant qu'eux ! Vous la laissez advenir ! Ne rien faire, c'est encore faire quelque chose ! Nous ne sommes que des femmes, dis-tu ? Tu n'as pas assez réfléchi, Lysistrata ! Les hommes font toutes les promesses possibles si seulement nous sommes bien disposées. Mais dès qu'ils sont satisfaits, leur envie de combattre les reprend de plus belle. Toute envie renaît. Comment as-tu pu affirmer, Lysistrata, qu'une femme n'est rien toute seule ? Tu parles comme les hommes ! Ce sont eux qui disent que l'individu est un zéro. Beaucoup de zéros font beaucoup de zéros, mais pas un grand ensemble. Sur le champ de bataille, être nombreux est important, mais les femmes, elles, ne sont efficaces que seules avec un homme. Est-ce vrai ? Je discute souvent avec des philosophes ! Ils recherchent ma conversation parce qu'ils ont une Xanthippe à la maison. Vous vous plaignez de ce que vos maris vous importunent de leurs assiduités, selon leurs dires. Eux ne se contentent pas des plaisirs trop classiques. Des détails, vous pouvez en apprendre auprès de moi, chacune individuellement car je ne souhaite pas parler de cela en public. Cependant, si vous voulez savoir de quoi je parle avec les hommes : ils me demandent d'où viennent les nuages et ce que sont les atomes. Nous parlons de choses que nous ne connaissons pas et échangeons nos ignorances. Moi, je vous

dis une chose : jamais un homme qui dort auprès d'une hétaire n'a rêvé de tyrannie ou de soulèvement contre l'ordre de l'Etat. Après de nous, on n'a pas le droit de prononcer impunément les mots guerre et combat. On plaisante et on festoie plutôt jusqu'au chant du coq, ils dorment ensuite paisiblement, les reins las, jusqu'au milieu du jour.

Où que je regarde, je ne vois que veuves et futures veuves. Pourquoi n'apprenez-vous rien des hétaires ? Vous voulez avoir pour époux des héros ! Vous exigez des décorations ! Vous voulez vous vanter de leurs exploits ! Comprenez donc enfin qu'un homme vivant et sans décoration vaut mieux qu'un vainqueur mort sur le pavois ! Pourquoi faites-vous reluire leurs lances ? Cachez donc les armes de vos héros, substituez-leur les vôtres ! Mettez votre plus jeune enfant sur votre sein et faites jaillir la source de lait pour eux aussi, ils sont pareils aux enfants qu'il faut bercer un peu. Kylla vous enseignera comment on se fait belle lorsqu'on ne l'est plus, lorsqu'on ne l'a jamais été. La camomille a un parfum propre, Euratée, mais pas très enivrant. Etoffe vous un peu si vous êtes trop maigres ! Votre belle âme ne vous est plus de grand secours. C'est seulement quand la beauté s'accompagne d'intelligence qu'elle est efficace. Pourquoi mépriser les artifices des hétaires ? Prenez leçon sur nous ! Des fourmis se sont-elles égarées dans votre vêtement ? Où cela ? C'est vous qui vous connaissez le mieux vous-mêmes, vous connaissez l'endroit que les fourmis recherchent le plus volontiers. Ce n'est pas le moment de rougir, Ampelis, rougis plutôt la nuit. Tu as le ventre plat, je le vois de loin, fais-lui le voir ce soir de près ! Et toi, Phrynée, tu sembles avoir de belles fesses, montre-les ! Qu'est-ce que vous

avez contre le maquillage ? Vous vous promenez avec des visages rouges comme le vermillon. Je parle surtout pour toi, Myrtion ! Poudrez-vous ! Et que celles qui sont pâles se peignent les joues couleur de pommes mûres. Vous laissez vos fards se couvrir de poussière sous prétexte que c'est la guerre. On laisse derrière soi d'un cœur léger une femme ravagée. Demain matin, au premier chant du coq, les hommes vont se hâter vers leurs vaisseaux. La guerre continue. Retenez-les ! L'homme qui quittera sa maison demain matin a une femme mauvaise ou sotte, incapable de briser son ardeur au combat et d'endormir ses membres. Demain matin, que tout soit calme dans les ruelles d'Athènes, qu'il n'y ait pas de cliquetis d'armes après le chant du coq. Celle qui n'aime pas son propre mari, aime — c'est possible ! — son beau-frère ou encore son voisin. Je vous en conjure, ce n'est pas le moment d'être mesquines. Faites un sacrifice, s'il vous plaît de l'appeler ainsi, vous aimez tant vous sacrifier. Unissez-vous ! Là où il n'y a rien d'autre à faire, combattez pour les hommes, rendez-les lascifs. Cette nuit, Athènes doit être une maison de joie. Mettez de bonne heure dans le feu une baguette d'encens, laissez filtrer par les portes de bonnes odeurs de cuisine, et s'ils demandent : Pourquoi ce bon gâteau ? Dites alors, c'est pour demain lorsque nous serons rassemblées en deuil de nos maris, nous, les femmes d'Athènes. Tuez votre meilleure poule et dites que vous avez l'intention de l'offrir le lendemain à la déesse, et seulement quand ils en sont à mendier, soyez prêtes à la cuire aujourd'hui encore pour eux. Procurez-vous de l'huile de myrrhe, oignez-en vos cheveux, soyez enfin pour une fois unies, donnez-en à votre amie ! Aidez-vous à vous parer ! Observez-vous l'une l'autre avec

soin, mais avec sympathie ! Priez Aphrodite, mais faites vous-mêmes ce dont vous êtes capables ! Offrez à vos époux des œufs de caille. Si vous ne parvenez pas à vous en procurer, trouvez au moins du céleri, coupez-en les tiges vertes en morceaux ; la meilleure longueur, vous la connaissez certainement vous-mêmes. Râpez finement le blanc des bulbes. Dites que vous avez chaud auprès du feu, dénudez vos épaules, retroussiez vos jupons, laissez glisser vos vêtements, faites voir vos seins. Ah, ne venez pas me parler maintenant de décence et de vertu ! Il y va d'Athènes. La guerre exige des sacrifices, la paix aussi. Viens mon coq, mon lion ou mon taureau, voilà ce que vous lui susurrez et qui lui monte à la tête faisant aussi monter en lui un émoi qui grossit, grossit. Cependant faites preuve d'hésitation, retenez-le un instant. Souvenez-vous du discours de Lysistrata. Mettez dans vos cheveux les fleurs du citronnier. Préparez-lui un repas de fête et soupirez en pensant que c'est peut-être le dernier pour lui, à jamais. Porte les cheveux dénoués, Ampelis, tu as de jolies boucles, dérobe-toi à ton époux, et lorsqu'il t'attirera à lui par tes boucles en soupirant, toi tu soupireras qu'à l'avenir il ne te restera que l'âne. Thula ! On dit que tu connais un breuvage magique. Ensorcelle-les tous ! Il faut qu'ils aillent par les rues, enivrés, ivres de volupté et lubriques, tel Pan. Rendez-les jaloux ! Ecrivez sur le mur de votre maison, d'une écriture contrefaite : Melitta aime Chaireas ! les voisins le liront et Chaireas aussi, et tous croiront ce qui est écrit. La jalousie chauffe l'amour. Melitta ! Pourquoi détournes-tu les yeux ? Ai-je vu juste ? Eh bien tant mieux ! Jetez le trouble et le désordre dans la ville. Aucun homme ne pourra quitter Athènes si tout est sens dessus dessous !

S'il prend la cruche d'eau pour couper son vin, remplissez les deux cruches de vin. Si rien n'y fait et qu'il réclame son bouclier et sa lance, mettez de la valériane dans son dernier verre, il dormira alors comme un ange. Promettez-lui de le réveiller au premier chant du coq. Quand il s'éveillera, tard dans la matinée, étirez-vous toute endormie et dites que les autres guerriers sont depuis longtemps sur leurs vaisseaux, demandez-lui s'il veut vraiment courir tout seul par les ruelles voir les bateaux dans le lointain.

La vieille mère de votre mari habite encore chez vous ? Ou bien son vieillard de père ? Alors quittez vos maisons et allez à Lycabette, là où la source jaillit sous les trois eucalyptus. Vous connaissez l'endroit, c'est idyllique. Le sol est meubleux, tout de trèfles et de lotus, les dernières hyacinthes embaument encore. Les fauvettes chantent tard dans la soirée et à peine se sont-elles tues que résonne déjà l'appel du coucou. Parez-vous ! Mais dénudez ce qui, sans parure, est le plus beau à voir. Dites à vos servantes de remplir les paniers des mets les meilleurs, n'oubliez pas de les orner de fleurs d'hibiscus et faites rafraîchir à temps les cruches de lourd vin de Samos si vous avez encore du vin à la cave. Puis invitez vos époux qui ont observé pleins de méfiance vos allées et venues : Tu es le bienvenu, Lachès ! Viens avec nous, Pamphilos ! Fêtons nos adieux à cette courte paix ! La clarté du soir rendra vos corps dorés comme les colonnes de l'Acropole dans la lumière de six heures. Les coupes brilleront tellement qu'on pourra se mirer en elles. Préparez des couches avec des branches de myrte, mais avant faites bonne chère ! Buvez ! Les plus belles et les plus jeunes, dès que viendra la nuit et que poindra la lune, se baigneront dans la source.

Il souffle un vent léger comme le zéphyr, il tombera tout à l'heure et la nuit sera douce. Prenez quand même quelques couvertures, sinon la fraîcheur matinale pourrait dégriser vos dormeurs. Et toi, Lysis, tu chanteras ! Chante ces chansons que tu ne chantes d'habitude qu'à la fontaine.

Sentez-vous le désir s'éveiller dans vos cuisses ? C'est bien. C'est ce que je voulais. Le désir est une fièvre contagieuse. Une épidémie va se répandre dans Athènes. Il faut affaiblir les hommes ! Pas les stimuler ! Ne laissez pas la déesse Athénée s'occuper toute seule de la paix. Aidez-là ! Ne vous contentez pas de vous en remettre aux dieux !

Voilà mon plan pour aujourd'hui. Mais que se passera-t-il demain ? Avec tous nos artifices, nous ne pouvons empêcher que l'ardeur au combat ne s'accumule à nouveau dans les hommes. Ils iront à l'agora et ils parleront tant et tant qu'à la fin ils devront passer des paroles aux actes et prendre les armes.

Et maintenant, Lysistrata, écoute-moi ! J'ai d'autres plans pour la suite.

S'ils veulent faire leurs guerres, il faut faire la grève. Seulement pas au lit, comme je viens de le dire. Qu'avez-vous donc fait jusqu'à présent ? Faire reluire leurs casques, gratter la rouille de leurs boucliers. Et quand le guerrier s'en va, vous lui faites signe de la main tout en pleurant, puis vous vous mettez au travail, vous tenez la maison en ordre, élevez les enfants, cultivez les champs, pressez le raisin, et quand la bataille est finie, vous tressez des guirlandes pour les vivants et des couronnes pour les morts. Vous admirez les héros et leur rendez la guerre aussi agréable que possible. Désormais cela va changer. Laissez vos champs en friche. Que les

oiseaux viennent chercher les raisins mûrs ! Faites seulement le nécessaire pour que vous et vos enfants ne soyez pas obligés de mourir de faim, mais ne suez pas sang et eau ! A la fin, l'honneur ne revient qu'à lui, pas à vous. Il n'en est pas autrement pour les femmes de Sparte. Nous devons nous allier avec les femmes de nos ennemis. En temps de guerre nous sommes obligées de jouer le rôle des hommes et en temps de paix celui des femmes. Comment cela ? Avez-vous jamais vu un homme dans le rôle d'une femme, allaitant les enfants, filant la quenouille et cuisant le pain ? Vous, vous faites le travail des hommes en plus. Vous rentrez les récoltes avant que ne commence la pluie d'automne, vous conduisez le cheval éclopé chez le maréchal-ferrant et c'est la femme du maréchal-ferrant qui ferre ses sabots. Vous réparez la toiture et vous n'avez pas le temps de jouer avec votre enfant, ni le temps de vous faire belles et de vous parer. Pour qui ? En revenant de la bataille — s'ils en reviennent ! — ils vous trouvent à leur arrivée complètement éreintées. Vous leur montrez, pleines de fierté, les amphores remplies de semences et ne recevez que blâmes parce qu'elles ne sont pas assez pleines. Ils vous repoussent dès le lendemain matin, et vous leur faites place.

A l'avenir, lorsqu'ils voudront célébrer leurs victoires : dites-leur : les amphores sont vides. Vous n'avez que quelques oignons à la maison, une poignée de haricots secs datant du dernier été, vous les mettriez volontiers à ramollir dans de l'eau pour les lui cuisiner si la dernière amphore ne s'était cassée la veille et s'il y avait encore des amphores neuves chez le potier. Vous n'êtes pas douées pour la pêche, vous ne pouvez donc pas — hélas ! — lui préparer un poisson à l'étuvée avec de la

sauge verte. Dites que la cruche d'huile est vide depuis longtemps, que le pressoir ne fonctionne plus, qu'il est rouillé, que les deux ânes vous ont échappé parce que la corde était pourrie — vous pouvez bien cacher les ânes quelque part. Et, je vous en prie, à l'avenir ne soyez pas mesquines si votre voisin qui est trop vieux pour la guerre jette un œil sur vous ! Si ses bras ne sont plus bons à tenir l'épée, sa force s'en va dans un autre membre. Ne dédaignez pas les jeunes garçons ! Introduisez-les dans la vie d'une main douce, je n'en dis pas plus. Prenez du plaisir les unes avec les autres ! Pourquoi faut-il que nous vivions dans l'abstinence ? Seulement parce que les hommes sont partis ? La fidélité ne compte que si l'on est ensemble. Nous allons leur gâcher le plaisir qu'ils prennent à leurs guerres, nous les femmes d'Athènes et d'Arcadie, de Boétie et de Sparte. Regardez l'Erechtéion ! Rien ne vous frappe ? Ce ne sont pas, comme dans les autres temples, des colonnes qui supportent le lourd poids du toit, mais des femmes ! Vous ne remarquez donc rien ? Ils prennent notre force pour fondement !

Ecoutez-moi ! Korinna, reste assise ! Je n'ai pas encore fini ! Il n'y a pas que les hommes pour penser à Athènes, nous y pensons aussi, c'est notre ville aussi, celle dans laquelle nous voulons vivre — avec les hommes ! Celui qui aime sa vie ne la risque pas de bon cœur, il préfère tailler un petit cheval pour son jeune fils, installer une balançoire dans le figuier. Je connais vos maris, en tout cas la plupart. Ils sont comme les enfants, ils n'ont pas assez à faire, il faut les occuper. Celui qui cultive lui-même ses champs ne veut pas en faire un champ de bataille, il n'en va pas autrement en Attique qu'à Sparte. Celui qui est oisif cherche la querelle. Vous

n'avez pas manqué de l'observer chez vos enfants. Faites l'éloge de la maison du voisin, dites qu'elle est plus spacieuse et plus fraîche que la vôtre, que c'est sûrement un homme plus intelligent ou plus travailleur. Et il ne tardera pas à empoigner la pelle. Dites que l'eau est meilleure chez son frère, que cela vient sûrement du fait qu'il a fait creuser sa fontaine plus profond. Dites qu'en été, vous êtes obligée d'aller au loin avec les amphores chez votre beau-frère parce que votre fontaine est tarie, mais que vous ne détestez pas cela, tout en ponctuant vos paroles d'un regard entendu. Aiguillonnez ses forces, évoquez Athènes, ayez toujours en vue aussi le bien de la ville ; rappelez-lui la grandeur de ses actions, il a besoin de consécration, et faites que les soirées — pour lui comme pour vous ! — aient réellement du charme, allumez des torches, laissez votre petit garçon jouer nu dans la cour, comparez-le en toute innocence à son père.

Ampelis ! Musarion ! Restez-là ! Voulez-vous rentrer chez vous reprendre votre coiffe de veuve ? C'est sûr, vous en aurez besoin bientôt. Composez-vous dès aujourd'hui un visage de martyr et entraînez-vous aux chants de lamentation !

Les hommes ne doivent pas dépenser l'or à acheter des cuirasses et des armes. Nous protestons ! Nous voulons avoir notre mot à dire au sujet de l'utilisation des impôts. Pourquoi donc des armes ? Pourquoi pas des amphores, des pincettes à cheveux et des sandales ? Nous voulons défendre chaque pavé d'Athènes et chaque pouce de la terre d'Attique. Ils vont continuer la guerre jusqu'à ce que nous mourions de faim et que nous mangions notre chat préféré nous-mêmes avant que le voisin ne l'attrape. Et puis réfléchissez aussi à une chose :

ce sont les mères qui ont élevé ainsi ces hommes ! Les hommes seraient peureux, tout comme nous, si on ne leur avait pas dit : tu es un homme, sois courageux ! Ne pleure pas ! Vous, il faut que vous laissiez vos fils jouer avec le fuseau et que vous les consoliez : va, pleure ! Les hommes aussi ont le droit de pleurer ! Celui qui sait pleurer, sait rire ! Les dispositions des hommes pour le courage m'indisposent. Pourquoi n'allons-nous pas avec eux à l'agora ? Lorsqu'ils voteront pour la poursuite de la guerre, nous voterons contre. Nos voix sont plus claires et portent mieux. A leur cri de guerre, nous opposerons notre cri de paix. Apprenez-leur à jouir de la vie ! Le combat n'est pas ce qu'il y a de plus grand. La mort sur le champ de bataille n'est pas la plus belle. L'or que coûtent leurs campagnes doit profiter à notre ville. Nous savons bien comme il est maigre, la plupart du temps, le butin de guerre. Ils pensent que nous ne sommes pas capables de compter, que nous ne savons pas ce que rapporte un jour de paix et ce que coûte un jour de guerre. Pourquoi vous faire passer pour bêtes ? Pourquoi ne pas leur faire des contre-propositions ? Hausse-toi sur le mur, Lysis, et entonne une chanson moqueuse, mais ne tend pas trop l'arc, ils sont si faciles à blesser. C'est pour aimer que nous sommes là, pas pour haïr ! Les dieux ont calculé bien juste notre temps de vie. Comme elle est courte notre jeunesse ! Comme elle est vite enfuie notre beauté ! Il faut mettre à profit nos années.

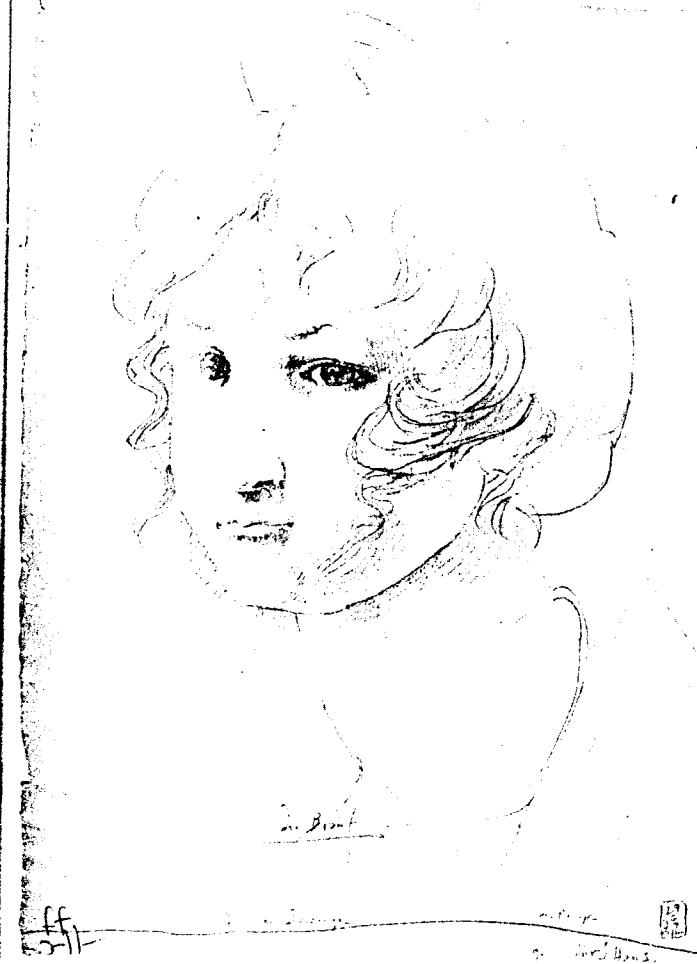
Pourquoi partez-vous toutes ? Thula, Myrhène, restez donc jusqu'à ce que j'aie fini ! Nous nous jetterons sur leurs boucliers lorsqu'ils voudront s'en saisir ! Et si même cela ne sert à rien, dites-leur : je viens avec toi ! Je ne te quitterai pas et je t'assisterai dans tous les dan-

gers. Plutôt être morte que vivre sans toi ! Que ce soient les vieillards, le vieux père, la mère aveugle, les enfants, personne ne reste ! Faites-leur bien comprendre que vous ne voulez pas survivre. Vous voulez vivre en paix ou pas du tout.

Dites-leur : donne-moi le second javelot, je suis capable de le lancer comme Athéna elle-même ! Je m'y suis entraînée dans les champs en friche. Toi Lysistrata, tu le lances mieux que ton époux. Le combat ne t'attire pas ? La guerre est une aventure ! Amusez-vous ! Dénudez-vous la poitrine si votre vêtement devient trop étroit, oignez-vous les membres d'huile comme les hommes, criez que vous allez vous jeter sur les Spartes !

Et voici maintenant la dernière partie de mon plan, Lysistrata ! Qu'ont donc de différent les hommes de Sparte ? On dit qu'ils ont les oreilles décollées, en forme d'anses. Eh bien, attrapez-les par les anses ! Ils doivent être forts, cela ne vous convient-il pas ? La beauté des femmes de l'Attique charmera les Spartes. Au bon moment, au dernier moment, nous échangerons les armes viriles contre les armes féminines. Nous affaiblirons la force des Spartes. Tout cela doit avoir lieu de nuit, nous nous glisserons dans leur camp, pieds nus, sans armes. Et puis, quand nos propres hommes remarqueront où nous sommes, ils feront le reste !

Myrhène, ma petite colombe ! Toi aussi, tu t'en vas ! Nous voilà entre nous, Lysistrata. Elles ne suivront pas ton plan. Le mien non plus. Et tout continuera comme par le passé.



Si tu trouves la formule magique.

Effi Briest à Rollo, le chien sourd.

C'est ainsi que mère m'a élevée : chaque homme est le bon. De l'allure, de la noblesse une bonne situation. En voyant pour la première fois Instetten, j'ai été prise d'un tremblement nerveux. Comme si mon corps avait voulu se défendre. Mais je ne connaissais pas les modes d'expression de mon corps. J'avais toujours un peu peur, et c'est ce qu'il devait chercher. Sans même parler du revenant sur le plancher, dans la maison de Kessin. Ce n'était pas bien de sa part, voilà pourquoi c'est sa faute aussi. Et si Crampas ne m'avait pas ouvert les yeux, je n'aurais jamais pu me débarrasser de cette peur en moi. Instetten voulait me lier par la peur à la maison hantée et faire ainsi mon éducation. Mais c'était un maître d'école, pas un éducateur. On n'a pas le droit de maintenir dans la peur une jeune fille, presque une enfant, comme je l'étais encore.

Pousse-toi, Rollo ! Nous allons rester assis un moment sur le banc du jardin.

Tes regards étaient toujours dirigés vers le haut de l'échelle, Instetten ! Lorsque Bismarck sifflait, Instetten arrivait. Je n'avais pas connu cela à Hohen-Cremmen. Mon père gardait quand même en tout quelque chose de libre, il n'avait pas ce côté fonctionnaire. Il ne voulait pas s'élever plus haut et c'est aussi pourquoi il n'était pas obligé d'avoir peur de tomber.

Je suis une nature nostalgique. J'ai eu tant de temps pour rêver et me languir, toi, tu avais tes activités et tu n'étais nostalgique de rien, tu voulais tout atteindre. A vrai dire, je n'étais encore qu'en bouton, mais tu ne comprenais rien aux fleurs et aux femmes pas grand'chose non plus. Tu ne m'as jamais fait fleurir. A moitié épanouie, je suis déjà flétrie. J'étais ton gentil jouet, c'est toi-même qui l'as dit, un jouet qu'on sort, qu'on montre, avec lequel on joue et qu'on remet ensuite dans un tiroir. Chez moi je n'avais pas appris à être seule. Ici, à Hohen-Cremmen, j'avais, en plus de mes parents, mes amies et le jardin et la balançoire, et les chemins bordés de haies. Chez toi, à Kessin, il n'y avait que quelques distractions et ce que toi, tu appelais « les jours tranquilles ». Et ces soirées où tu prenais la lampe en disant : j'ai encore à faire. Lorsque tu remarquais que cela m'attristait, tu faisais demi-tour, tu posais la lampe sur le piano en disant : joue quelque chose. Effi ! Moi je me levais docilement pour jouer quelque chose, un air de « Lohengrin » ou même de la « Walkyrie ». Wagner n'était pourtant pas du tout à sa place en Poméranie ! Quelqu'un avait dû te dire : Mon Cher Baron von Instetten, Chopin c'est du passé, au tour de Wagner ! Tu avais ta carrière en tête et voulais faire de moi ton auxiliaire dans ta campagne électorale. Moi aussi je voulais aller très haut, mais un peu comme en balançoire, pas de cette manière-là : en courbant l'échine et en étant soumis. Au début, je te disais parfois ce que je pensais ou ressentais, une Briest, c'est quelque chose aussi ! Mais ce genre de conversations conduisait facilement à des désaccords. Lorsqu'une fois j'ai dit que j'ai dit que je t'avais épousé par ambition, tu l'as pris à la plaisanterie, et c'en était une aussi tout en

étant juste en définitive. Mais j'avais de l'ambition pour toi et pas pour moi. Comme toutes les femmes.

Et puis — ce que tu appelais, toi, des tendresses ! Je revois maintenant ta façon de lever la main dans un geste de défense en disant : voyons, Effi ! Il fallait qu'il fasse sombre que je ne puisse pas voir ton visage à ce moment-là, comme si nous avions fait quelque chose de défendu. C'est toi qui décidais de l'heure des tendresses, et s'il m'arrivait d'étendre le bras vers toi, tu me baisais la main avant de la reposer sur le drap, et je savais alors à quoi m'en tenir : c'est tout pour aujourd'hui, ma Chère Effi ! À dire vrai, j'ai toujours craint tes tendresses, il y avait en elles de la violence et du devoir. Tu voulais être un époux et un père exemplaires, pas seulement le géniteur de notre petite Annie. C'est la raison pour laquelle il fallait que je fréquente les stations thermales, que je prenne les eaux. Mais cela n'avait rien à y voir. C'était seulement conforme au programme. Moi j'étais davantage pour les endroits tranquilles, pour les dunes. Il faut bien pourtant qu'il y ait aussi de la passion, et qu'on ait le vertige, et que la terre tourne, et il faut que ce soit comme sur la balançoire : on vole, et la corde se rompt. Ah, Instetten ! Nous aurions dû parler ensemble. Au lieu de cela, je parle maintenant avec Rollo. Lorsqu'il m'arrivait de te dire quelque chose, tu m'écoutais attentivement et tu étais d'accord avec moi, pourtant tu finissais toujours par dire : Le mieux, c'est que tout reste comme par le passé. Cette phrase me vient chaque fois à l'esprit quand je parle avec toi en pensée. Ces derniers temps, je parle beaucoup avec toi, assise ici près de l'horloge solaire à Hohen-Cremmen, avec le chien allongé auprès de moi qui gronde en rêvant.

Lorsqu'Annie a été autorisée, pour la première fois depuis la séparation, à me rendre visite dans la rue Königgrätzer à Berlin, j'aurais dû, telle que j'étais alors, courir vers toi. Pas dans ton appartement ! Dans ton ministère ! Je n'aurais pas dû tomber à tes genoux dans ma chambre pour prier. Dieu n'y était pour rien, mais toi oui ! Tu avais dressé l'enfant comme un perroquet. Si cela est permis ? Si cela m'est permis ? Tu n'aurais pas pu me faire renvoyer, cela aurait fait un scandale. Tu te serais approché de la fenêtre et tu m'aurais tourné le dos. Mais tu m'aurais écoutée en levant de temps en temps la main droite, ce qui aurait signifié : Voyons, Effi !

Ma peur a été plus grande que ma colère. La colère rend fort, la peur rend faible. Je me suis effondrée. Depuis ce jour, je deviens de plus en plus faible. Berlin n'était pas assez grand pour nous trois. Je ne voulais pas te rencontrer par hasard, ni être sur le trottoir tandis que tu passais en calèche et que les gens disaient, c'est le Ministre von Instetten, car tu seras certainement bientôt ministre. Et je ne voulais pas non plus guetter Annie sur le chemin de l'école pour pouvoir la voir. Ce fut mon salut lorsque mes parents comprirent la situation et vinrent me chercher pour m'emmener à Hohen-Cremmen. Lorsque tu m'as épousée, tu avais le double de mon âge, et maintenant tu es encore un homme dans ses meilleures années. Mais moi je suis une vieille jeune femme. Plus tard, l'enfant héritera du Hohen-Cremmen des Briest, ou bien refuseras-tu qu'Annie hérite d'une mère qui a été répudiée ? D'ailleurs que ferait-elle de chemins bordés de haies, d'une balançoire et d'une horloge solaire ? Beaucoup de temps a passé.

Je ne t'accuse pas, Instetten, tu es comme tu es. Mais j'ai quand même le droit de me plaindre. Vous m'avez tous aimée parce que j'étais comme j'étais, comme je ne suis plus désormais. Et toi, on t'a estimé parce que tu es comme tu es. Qu'est-ce qu'il vaut mieux : être estimé pendant de longues années ou être aimé pendant un court moment ? Père dirait une fois de plus « C'est un trop vaste champ ». Le vaste champ ! Je ne savais pas qu'il existe des murs et des clôtures qu'on ne peut pas franchir. Je n'ai pas appris le saut d'obstacles.

Voilà qu'il pose à nouveau sa grosse patte sur mon genou. Penses-tu, Rollo, que nous devrions faire notre promenade, afin que tout continue toujours ainsi et soit en ordre ? Les chemins toujours plus courts, les temps de repos toujours plus longs ?

Oui, Instetten ! Quelqu'un qui a des principes a l'avantage, je ne veux pas en dire plus. Il n'y a pas d'amour en toi et tu n'y peux rien, voilà pourquoi tu n'es peut-être pas coupable. Tu as dit que la constance n'était pas ma spécialité. Tu as passé ton temps à dire ce que je n'étais pas et ce que je n'avais pas. C'est comme avec les Dix Commandements. « Tu ne dois pas ! » Mais ce qu'il faut me dire à moi, c'est ce que je dois ! Tu étais tombé amoureux de moi alors que j'étais encore presque une enfant, parce que tu avais aimé ma mère dans ton jeune âge. En réalité, c'est bien ma mère que tu avais en tête, et d'ailleurs elle t'aurait mieux convenu, c'est aussi l'avis de père. Tout le monde le savait, sauf moi. Et ce qu'il restait d'enfant en moi, tu voulais l'éduquer à ton goût.

A présent, Instetten, il faut que nous parlions enfin de Crampas aussi ! Crampas me laissait telle que j'étais, il ne voulait rien, et je ne voulais rien non plus. On

vole et le sol disparaît sous les pieds, on pense que la corde va bientôt se rompre, mais elle ne rompt pas, et on se retrouve sur ses pieds, cependant après on n'est plus la même. Du Major Crampas, on disait à Kessin que c'était un homme à femmes. Il prenait les femmes au sérieux, ou tout au moins avec autant de sérieux que ses fonctions et que le monde en général. Mais rien n'était pour lui tout à fait sérieux. Pourtant j'ai dit « non » ! Je me suis défendue et il m'a poursuivie, c'était un va-et-vient entre nous. Mais ses prières et ses assiduités, je les aimais bien. Nos chevaux marchaient d'abord au pas, côte à côte, puis ils volaient l'un près de l'autre. Un jour, tout en galopant, il m'a crié : « C'est l'occasion qui fait l'amour ». D'abord nous faisons trotter les chevaux, puis nous leur laissons la bride lâche, c'est sûrement comme cela que tu dirais les choses ! Crampas n'était pas toujours fin dans ce qu'il disait. Et je crois qu'en moi, il y avait aussi quelque chose de semblable, quelque chose que je n'appellerais pas vulgaire, mais sensuel. C'est l'infidélité qui a fait de moi une femme, pas le mariage, ni la naissance de l'enfant. Ça s'est emballé en nous tout simplement. Il y a en moi un « ça » dont je ne pouvais parler à personne. A vrai dire, pour l'adultère, c'était quand même trop peu. Jésus et la femme adultère ! Père a une bible avec des gravures, on y voit la femme adultère aux pieds du Seigneur, et il étend la main vers elle pour la relever de la poussière. J'ai regardé encore une fois cette image, mais elle ne me concerne pas. Peut-être parce que tout semble être autrement que dans les dunes, oriental en quelque sorte. Oui, les dunes et la mer, j'en ai parfois la nostalgie, c'est là que je me suis sentie le mieux. On ne nous voyait pas et on ne voyait pas grand'chose non plus,

mais on avait quand même l'horizon et le bruit des vagues. C'était comme un jeu de cache-cache avec le vent. Il vous saisissait puis vous relâchait. Chacun de nous a comme cela un paysage auquel il appartient. Pour moi, c'étaient les dunes, ce qu'on n'embrasse pas du regard, ce qui est caché, et c'est cela qui n'est pas bien. A père appartiennent les chemins de campagne où il peut disparaître derrière la première éminence. Et toi, ta place est à Berlin, dans les rues droites et sur les larges marches qui conduisent aux ministères. Et mère, où la situer ? Elle non plus n'est pas parvenue là où aurait été sa place. Il est difficile de deviner ce qui vous convient, et ensuite il est encore plus difficile d'y parvenir et de s'y maintenir.

Je rêve à nouveau mes rêves éveillés. Je me souviens d'autrefois, de cette course en traîneau au nouvel an, nous glissions sur la glace et il y avait du danger, j'étais assise dans le même traîneau que Crampas, et toi dans un autre, tu as dit ensuite que tu avais eu l'impression que j'avais été engloutie avec Crampas. Tu as eu peur. Ah, si seulement je l'avais été ! Crampas aimait vivre, mais il aurait aussi pu s'arrêter, il ne tenait pas à la vie. Il ne tenait à rien, il ne voulait rien posséder. Il m'attirait à lui pour me laisser échapper à nouveau. J'aurais dû me jeter à l'eau, les femmes infidèles doivent se jeter à l'eau, et de l'eau, il y en avait assez. Mais il y avait l'enfant. Et si une dame, la femme du Gouverneur von Instetten, se jette à l'eau, tout est découvert, et en définitive je n'aurais fait que ruiner ta carrière. Avancer tout simplement ainsi, d'abord à travers l'eau peu profonde, puis à travers les vagues, jusqu'à ce qu'on perde pied, cela ne doit pas être si terrible, et Crampas m'aurait bien accompagnée, c'était son genre, avec lui

on aurait pu être englouti. Pour la vie, il ne valait pas grand'chose. Maintenant, je n'ai plus personne, personne pour vivre et personne pour mourir. En fait, je n'ai plus que Rollo. Sois sage, Rollo ! C'est bien. Reste couché, le soleil nous tiendra chaud un instant encore.

Mais finalement, le remous de l'eau n'a pas été assez puissant, sinon je ne serais pas assise ici à Hohen-Cremmen, chez mes vieux parents, à leur donner du souci. « Fille des airs » disait de moi maman ; cela remonte à loin. J'aurais quelque chose d'une écuyère. Elle a parlé de trapèze aussi. Vous m'avez toujours regardée comme si vous étiez sur le point de me dire « Voyons, Effi ! » En même temps, vous aimiez bien quand même l'inconvenance.

Instetten a son âge et moi j'ai ma jeunesse, c'est ce que j'ai pensé, et c'est aussi l'atout que j'ai joué contre toi, il fallait bien que j'aie quand même un atout en mains. Tout ce qui était raisonnable, c'était ton affaire. Tu ne pouvais rien pour ton âge et moi rien pour ma jeunesse, mais tout le monde faisait comme si mon mérite consistait à être si jeune et déjà femme de gouverneur et mère d'un enfant. Toute faute se paie sur cette terre ! Voilà bien tes expressions, Instetten. Plus je vieilliss, moins je crois aux expressions toutes faites. La vérité finira par se faire jour ! Oui mais pas toute seule ; il a fallu pour cela que beaucoup d'événements se conjuguent, plein de hasards, enfin ce qu'on appelle des hasards. Mais il n'y a pas de hasard. J'aurais dû parler avec toi avant que nous quittions Kessin pour Berlin, mais lorsque je t'ai dit à quel point j'avais eu peur dans la maison hantée et que je t'ai fait le récit de mes craintes, tu as pris ton visage de maître d'école. Et l'affaire Crampas était déjà bien loin pour moi. Il n'est possi-

ble de se confesser qu'après de celui dont on peut espérer le pardon. Personne n'était obligé de comprendre. Pourquoi n'ai-je pas brûlé ses lettres ! Je les voyais parfois au fond de ma boîte à ouvrage, je les prenais en main mais ne les lisais pas. Je voulais seulement me souvenir : Effi, voilà la femme que tu es ! Pas comme on se souvient de quelque chose, de beau, mais de quelque chose de laid, au contraire. Cela non plus, il ne faut pas l'oublier, et je pensais toujours : cela n'a pas été seulement laid, c'était beau aussi. Au premier mensonge, j'ai pensé, le toit va me tomber sur la tête, mais il n'est pas tombé. Le second mensonge m'a déjà paru plus facile. Tout le monde a la volonté de croire ce que dit l'autre, et en fait personne ne veut savoir la vérité. Tu t'es douté de quelque chose, Instetten ! Sais-tu ce que je pense parfois maintenant, lorsque je passe ma vie en revue tandis que les ombres, sur l'horloge solaire, marquent la mesure de tout ce qui passe ? Sans Crampas et les dunes, cela n'aurait pas été mieux. J'ai fini par apprendre aussi cette chose : la légèreté. En fait, j'aurais voulu que tout soit léger. Une vie durant baronne Instetten et un jour peut-être femme de ministre et des bals et des invitations et quatre semaines de cure par an. A ce train-là les divertissements eux-mêmes deviennent ennuyeux. Tu avais ta carrière, moi j'avais l'ennui, et lorsque tu revenais d'avoir fait l'important, j'aurais dû voler à ta rencontre et t'admirer. Pour cela, Rollo suffisait bien.

Couché, Rollo ! Brave chien. Continue à dormir. Ensuite, nous ferons notre promenade. Bientôt le jour va tomber et un nouveau jour aura passé.

J'ai beaucoup réfléchi, Instetten ! Sur l'amour pèse la peine de mort, tandis que pour l'assassinat — et c'était bien un assassinat, même si tu l'as appelé un duel et

une affaire d'honneur —, pour l'assassinat on a une peine de six semaines et on est gracié et, après quelque temps, la carrière continue. Pourtant c'est moi qui étais coupable. On aurait dû faire comparaître la coupable et l'entendre. Comme si l'affaire ne me concernait en rien ! On s'est contenté de me renvoyer. Exilée à vie, voilà la condamnation que tu as prononcée contre moi. Renvoyée comme une domestique qui a volé des cuillères en argent.

Si seulement tu t'étais rangé à mon côté ! Nous serions partis ensemble en Amérique, il y a beaucoup de gens qui recommencent une vie nouvelle là-bas. Ou bien, ensemble aussi, à Hohen-Cremmen ! Gérer un domaine, cela s'apprend, et père se fait vieux. Tu n'es sûrement pas irremplaçable dans ta fonction, Instetten ! Et à présent ? Seul avec le devoir et l'honneur, cela ne va pas très bien non plus. Certaines rumeurs parviennent jusqu'ici et jusqu'à mes oreilles, bien qu'on souhaite me tenir éloignée de tout. Dans les premiers temps, je me suis dit : Bientôt Instetten se sera refait un honneur, on dira encore quelque temps « le pauvre Instetten », et peut-être même se trouvera-t-il quelqu'un pour dire « sa pauvre femme » et « elle était encore bien jeune ». J'ai pensé qu'à un moment donné, tu te chercherai une nouvelle femme, peut-être même quelqu'un qui ressemblerait un peu à ton Effi, avec plus de constance seulement, quelqu'un qu'on aurait plus besoin d'éduquer et qui serait une meilleure mère pour l'enfant. Mais si rien ne se termine bien nulle part, Instetten, je veux dire : Crampas mort, toi avec ton devoir, l'enfant bien sage à l'école et moi ici avec le vieux Rollo... Tandis que je parle, il dort et ne relève la tête qu'en m'entendant prononcer son nom.

Oui, Rollo, bon vieux chien, continue à dormir.

Ah, l'époque où tu m'as congédiée sans préavis et où je n'étais pas autorisée à revenir à Hohen-Cremmen, et où je suis devenue en plus une Briest divorcée d'un Instetten divorcé et où la journée se passait dans la rue Königgrätzer à tricoter, faire des patiences et jouer Chopin ! Et personne pour dire : « joue-moi quelque chose, Effi ! » J'aurais même joué alors un air de la Walkyrie ! Et seulement Roswitha avec qui prendre le thé, Roswitha et ses histoires sinistres. Si j'avais pu travailler, si j'avais appris quelque chose, mais une baronne, même divorcée, n'a pas le droit de gagner sa vie elle-même, d'ailleurs mes parents s'occupaient de moi dans la mesure de leurs moyens.

Ce n'était même pas un vrai destin ! Une Anna Karénine, on en parlait à Bad Ems, aucune des dames n'avait vraiment lu le roman, on papotait seulement. Moi je n'avais fait que grignoter un bout de destin ! Lorsque je m'examine, je ressens en moi moins de culpabilité que de honte, comme un enfant a honte parce qu'on l'a surpris en train de faire quelque chose de défendu. Et tu m'as punie aussi comme on punit un enfant. Va au coin, tais-toi ! Roswitha, elle, a eu son destin ! Lorsque son enfant illégitime est mort et que son père s'est précipité sur elle avec une barre de fer et qu'elle ne savait plus à quel saint se vouer, elle a voulu se jeter à l'eau. C'est ainsi que je l'ai trouvée. Elle a toujours été obligée de subvenir à ses propres besoins, pourtant, avec moi, elle s'est plutôt trouvée bien. Comparé au sien, mon destin était plutôt trop médiocre. La vraie misère, avec elle, j'aurais peut-être mûri en me hissant à sa hauteur, mais voilà, il m'était seulement dévolu d'être abandonnée, trop de temps et personne qui ait besoin de

moi, et mes parents mèneraient en fin de compte une vie plus tranquille si je n'étais pas là. Ce n'est pas facile d'être les parents d'une Effi Briest.

Tu as porté sur moi un jugement. Mais tu n'es pas Dieu le père, tu es seulement le baron Instetten. J'ai toujours eu moins peur de Dieu que de toi. Et puis je pense aussi : tout se répète. Le printemps au Tiergarten. Que ce soit cinquante fois Unter den Linden, ou cinq cents fois. Et tous les ans ou tous les deux ans, un nouveau manchon pour que je garde ma bonne humeur.

J'en ai pourtant eu, de l'éclat, lorsque je traversais la salle à ton bras, que ma robe froufroulait à chaque pas et que les gens murmuraient : quel beau couple ! Je passe du coq à l'âne, c'est à cause de la confusion qui règne en moi et des zones d'ombres. Oui, il y avait des zones d'ombres en moi, mais vous n'en avez rien su. Peut-être Gieshübler à Kessin ou bien le Conseiller Rummschüttel à Berlin, mais tout ce qu'ils avaient à m'offrir, c'était une potion pour me calmer.

Tout va et s'en va si vite. Hier encore j'étais assise ici sur la balançoire, puis déjà auprès du berceau à Kessin et aujourd'hui à nouveau ici à regarder la balançoire. La nature a mal fait les choses, elle qui m'a faite déjà mère à dix-sept ans. Mais on n'a pas le droit de se révolter contre la nature. Certes mon corps était déjà capable de concevoir et porter un enfant, mais mon âme pas encore. Je pense parfois, lorsqu'un nouvel été a passé, que je suis cette feuille que le vent a arrachée dès le mois d'août et qui est tombée dans un ruisseau et j'ai été emportée successivement dans une rivière puis dans un fleuve et maintenant c'est vers la grande mer que je suis poussée. Mais ce ne sont pas des sujets de

réflexion pour toi, Instetten ; les feuilles dans le vent, se laisser porter dans le fleuve. Pourtant je suis restée à la surface. Je n'ai pas été engloutie et j'en tire maintenant quelque fierté. Et la mer et le ciel, ces lieux auxquels nous parvenons, ou bien dans lesquels nous disparaissions, au bout du compte, c'est du pareil au même, c'est le Bon Dieu qui s'en charge.

Maintenant, je suis tout à fait calme, Instetten. Pour toi, ce sera mieux lorsque tu auras cessé d'être un homme divorcé, et que tu pourras dire plutôt : ma femme est morte. Alors peut-être pourras-tu à nouveau prononcer mon nom et même penser, un jour, plus tard : Ma chère Effi !

Mère ne va pas tarder à venir avec le plaid en disant : « Voyons, Effi, tu vas prendre froid » et elle posera l'étoffe sur mes épaules, mais elle n'aura pas de geste caressant pour moi, et je n'aurai pas de geste caressant pour elle, je dirai seulement merci en souriant, et je retiendrai sa main un instant.

Que les hommes soient virils et les femmes féminines — voilà bien aussi une parole de Briest. Mais il reste les filles ! Et moi je suis restée l'Effi Briest de Hohen-Cremmen. Vous m'avez toujours admirée pour quelque chose dont je n'avais pourtant pas le mérite. Être jeune et jolie et gracieuse, ce n'est encore rien, et je n'avais rien accompli non plus. Avoir un enfant, toute femme en est capable, mais c'est Johanna d'abord et Roswitha ensuite qui l'ont élevé. Tout ce que j'ai joué, ce sont des rôles secondaires et le rôle principal, je ne l'ai jamais eu. Une baronne Instetten divorcée et une Briest divorcée.

Maintenant, je caresse les poils de Rollo, ils deviennent gris et déjà pleins de croûtes, parfois aussi je caresse

la soie qui recouvre mes cuisses. En fait, je suis d'un naturel tendre. Mère, elle, est d'un naturel plutôt froid et père garde toujours ses distances, même envers moi. Il fait glisser les épis de blé entre ses doigts, tapote la croupe du cheval. Lorsque j'étais encore petite, il m'attrapait parfois par les cheveux en les ébouriffant comme il le faisait à ses chiens d'arrêt quand ils déposaient une perdrix à ses pieds, et moi je déposais alors ma poupée à ses pieds. Lorsque mère rectifiait le nœud de mes cheveux en m'exhortant à être moins fouguese, c'était sa façon à elle d'être tendre. Pourquoi n'ai-je pas lavé et emmaillotté mon enfant moi-même ? Les servantes savaient tout faire mieux que moi et j'ai toujours pensé aussi qu'il pourrait arriver quelque chose à l'enfant si je la tenais serrée contre moi pour l'embrasser comme je le faisais avec mes poupées. Et, plus tard, moi aussi j'ai rectifié le nœud de ses cheveux.

Nous vivons tous tellement éloignés les uns des autres. Les distances qui nous séparent sont si grandes. Gieshübler essayait de les franchir, avec un bouquet ou un billet envoyés au bon moment. Si je m'étais rendue chez lui, dans sa pharmacie, personne n'y aurait eu quoi que ce soit à redire, je ne courais aucun danger auprès d'un homme à moitié infirme. Il m'aimait bien et moi aussi. Si seulement j'avais dit : j'ai besoin de parler avec quelqu'un, non pas de papoter, et s'il avait vu que j'étais désespérée. Mais il aurait alors été embarrassé et il se serait contenté d'aller me chercher une nouvelle potion. Il a pressenti beaucoup de choses. Un jour, il m'a envoyé un petit livre. Il avait écrit au bas d'une page : « Pour la romantique Effi von Instetten. Un admirateur de plus ». Des poésies de Eichendorff. Crampas, lui, citait des vers de Heine, et on ne savait jamais s'il fallait en

rire ou baisser les yeux. J'étais souvent assise, le livre sur les genoux, j'en lisais quelques lignes, mais un mot m'atteignait alors comme un coup et j'oubliais le livre pour me remettre à rêver. A l'époque, j'avais mis les poésies de côté, mais je les ai ressorties récemment et j'ai trouvé un trait de plume dans la marge d'une page, à présent je lis et relis ces lignes en les fredonnant pour moi-même :

Un chant sommeille en toutes choses,
Qui sans cesse vont rêvant,
Et le monde se met à chanter
Si tu trouves la formule magique.

Je n'ai pas trouvé ma formule magique, Instetten. Ce n'est pas avec des formules magiques que l'on peut t'approcher, car tu lèves aussitôt la main dans un geste de défense. Voyons, Effi ! Si j'écoute les voix qui résonnent en moi, tout ce que j'entends, c'est : Voyons, Effi ! Parfois sur un ton amusé, puis à nouveau sur un ton de réprimande. Mais ce n'était pas une formule magique, c'était une formule qui détruit la magie. Je m'imagine que, lorsque je serai morte, on écrira sur ma tombe : Voyons, Effi !

Car si je meurs si jeune, ce ne sera pas convenable, une fois de plus, et ce sera comme un reproche.

Une octave plus bas, Mademoiselle de Meysenbug !

Propos sans retenue de Christine Brückner à sa collègue Meysenbug.

Ma chère Mademoiselle de Meysenbug ! Non sans superbe, vous avez appelé les souvenirs de votre vie « les mémoires d'une idéaliste » et vous les avez dédiés « à ces sœurs qui ont le bonheur de pouvoir se développer à l'air libre de leurs droits reconnus ». Je me permettrai, pour l'occasion, de vous donner également le nom de sœur. Je suis l'une de ces sœurs relativement heureuses, et je veux vous remercier — non pas pour tout ! — mais pour une partie de ce que vous avez fait pour l'émancipation des femmes.

Vous vous considérez comme une idéaliste, mais vous étiez une fantaisiste. Une rêveuse. Vous écrivez que vous avez parcouru l'étroit sentier des solitaires, le regard tourné vers les étoiles et non vers les lustres des salles de bal. Mais ce sentier solitaire grouillait d'artistes, de philosophes, de théologiens. La grande encyclopédie Brockhaus recense sous votre nom quelques célébrités : Richard Wagner, Friedrich Nietzsche, Romain Rolland et — comme elle dit — encore d'autres maîtres à penser de l'Europe. Donc, le plus grand compositeur de votre siècle, le plus grand philosophe de votre siècle, un grand écrivain de votre siècle ; sans parler des princesses et des cardinaux.

Où que vous alliez, Chère Malvida, la noblesse de votre nom, votre éducation soignée, vos penchants pour l'art vous aplanissaient le chemin. Vous n'y pouviez

rien ? Je ne vous fais pas reproche de votre origine. Mais je ne la tiens pas non plus pour négligeable.

Vous avez passé votre enfance dans une maison élégante, votre père était ministre à la cour du prince-électeur de Cassel, vous avez appris à connaître les inconvénients mais aussi les avantages de la vie de cour. Ce n'est qu'avec peine que vous vous êtes libérée des liens familiaux et si vous avez gagné vous-même votre vie, c'est parce que vous ne vouliez pas dépendre matériellement de gens dont votre esprit s'était détaché et qui ne partageaient pas vos vues progressistes. De vos théories, vous avez tiré les conséquences pratiques, vous, aristocrate de par votre naissance et votre éducation, vous êtes devenue démocrate par conviction. C'était très noble. Vous êtes d'avis qu'il ne faut accepter des sacrifices matériels que de ceux avec lesquels on se trouve en complète communion d'esprit et que l'on ne peut exiger aucun soutien de ceux à qui on a infligé d'amers chagrins à cause de ses propres convictions. Quelles exigences imposez-vous là à l'humanité ! D'ailleurs, à l'humanité — cela irait encore, mais à chaque individu ! Aujourd'hui, ma Chère Sœur, plutôt que d'avoir des exigences en premier lieu envers soi-même, on a coutume d'en avoir d'abord envers les autres, envers la société et l'État. Surtout envers l'État !

Cela ne signifie pas, bien entendu, que l'on ne puisse pas critiquer l'État. Vous êtes sceptique ? Un exemple : vous connaissiez Georg Büchner ? Son « messager de Hesse » ? Ou bien sa pièce « La mort de Danton » ? Accusé de crime de haute trahison, Büchner fut contraint de quitter le land de Hesse. Il défendait des convictions politiques radicales, exactement comme vous. Il est parti pour l'Alsace, vous vous êtes enfuie de Ber-

lin pour l'Angleterre. Il a lui aussi échappé à l'emprisonnement par la fuite. Aujourd'hui, on a donné le nom de cet écrivain révolté à un prix littéraire très couru. Il est attribué de préférence à des écrivains rebelles, et ceux-ci acceptent le prix, parfois avec des scrupules, tout en disant sans ambages leur opinion au donateur, le land de Hesse, au cours de la cérémonie de remise du prix. L'État récompense ses rebelles ! Vous rendez-vous compte du progrès ? Aujourd'hui, il est permis à chacun de dénigrer l'État tout en étant quand même à son service. On a coutume de distinguer le fait de penser, dire et écrire de celui d'agir. Vous avez noté à quel point les gouvernements sont mêlés à un grand nombre d'affaires sans que cela soit indispensable. Vous avez même utilisé à ce propos le mot superflu. Folle Sœur ! Plus que jamais aujourd'hui on en appelle à l'État. L'appel à l'État — voilà une expression devenue courante. C'est l'État qui a des devoirs envers ses citoyens, eux, de leur côté, sont tenus de lui payer des impôts. Le citoyen a des prétentions justifiées : en échange de son argent, il a le droit d'exiger quelque chose. Si un gouvernement ne satisfait pas à ses prétentions, il ne le réélit pas. Entretiens nous avons eu le droit de vote universel c'est-à-dire le droit, pas le devoir, de voter. Que nous parlez-vous toujours de devoirs ?

Vous étiez d'avis que le monde n'était pas encore parvenu au bout du savoir et que le progrès était en marche, que le développement de la vie — et c'était votre consolation — était sans fin et la mort seulement le passage à une nouvelle forme de l'existence, que les atomes qui avaient un jour formé un front d'écrivain, un cœur enthousiaste, réapparaîtraient peut-être dans une floraison embaumée et, de là, se perpétueraient dans

de nouvelles formes humaines et que les magnifiques pensées conçues sous ce front, l'amour qui portait ce cœur aux gestes consolants de la compassion étaient étroitement liés à l'immortalité de la source de vie qui, d'être en être et de sexe en sexe, éveille et procrée sans cesse ce qui est bon, grand et beau.

Ma Chère Sœur et Collègue, cessez donc de jouer toujours de la pédale ! Une octave plus bas, si vous voulez bien. Avez-vous vraiment cru tout cela ? N'étiez-vous pas sujette au doute ? Étiez-vous donc totalement dépourvue d'humour ? Qu'avez-vous fait du rire, de l'ironie envers vous-même ? C'est avec admiration que vous renouvez l'exigence de Goethe : que l'homme soit noble, bon et secourable. Vous avez fait profession d'être une idéaliste. Moi je passe pour une moraliste, mais je ne suis pas sûre du tout de mon affaire. Souvent, je me moque de moi-même. Les mots que vous ne cessez de répéter sont : justice, indépendance, progrès, oui, avant tout progrès. Nous avons aujourd'hui une seule expression qui rassemble tous ces concepts : l'égalité des chances. Je ne doute pas — croyez-le bien ! — de la sincérité de vos idéaux ! Vous-même êtes parvenue bien près de votre but. Vous avez eu du succès en tant qu'écrivain, vous avez été plus célèbre autrefois que Friedrich Nietzsche. Vous qui, dans vos jeunes années, aviez admiré les autres, vous avez été vous-même admirée plus tard. Vous avez eu la possibilité de vivre en Italie, le pays de vos rêves. Vous êtes enterrée dans l'un des plus beaux cimetières du monde, à Rome, près de la pyramide de Cestius. Je suis allée sur votre tombe. Des pins et des cyprès laissaient filtrer la lumière du soleil. J'ai été impressionnée par vos illustres voisins : le fils de Goethe, les poètes Shelley et

Keats ! Vous, l'athée, qui vous vantiez de n'appartenir à aucune communauté orthodoxe, mais bien plutôt à la grande communauté de ceux qui aiment ce qui est beau, auguste et bon et qui s'efforcent de le réaliser en eux-mêmes et autour d'eux, vous êtes maintenant couchée dans un cimetière où l'on peut lire au-dessus de la porte d'entrée : « Resurrecturis » — « A ceux qui ressusciteront ». Cela n'entraîne sûrement pas dans vos vues.

Seriez-vous d'accord avec moi lorsque j'affirme : seule l'injustice est la condition du bonheur ? Vous êtes née en privilégiée, vous êtes morte en privilégiée. Aux frais des autres. Vous avez fait quelques pas sur la voie de l'émancipation. L'idée de faire progresser la femme vers la totale liberté de son épanouissement intellectuel, vers l'indépendance économique et la possession de tous les droits civiques s'est amplement réalisée. La femme a le même droit que l'homme de développer ses capacités par l'enseignement secondaire et universitaire, elle est libérée du « joug de l'ignorance, de la superstition, de la frivolité et de la mode ». Ou, à la vérité, n'en serait-il rien ? Entretemps, les femmes se sont engagées dans une autre voie que la vôtre. Ce qui nous importe aujourd'hui davantage, ce sont les questions d'intérêt général et social, nos ambitions sont devenues plus modestes, elles concernent les résultats des examens, la prise en charge matérielle de la vieillesse, l'égalité des salaires, l'interruption de la grossesse. Les buts ambitieux concernant le moi, le nous et le perfectionnement du monde, nous les avons perdus de vue en chemin.

Le monde a changé mais non comme vous l'entendiez. Vous et vos amis vous efforciez d'atteindre la perfection intellectuelle et spirituelle. Aujourd'hui, on s'efforce d'atteindre un parfait confort de logement, de

parfaites automobiles, salles de bain, chambres d'enfants ainsi qu'un maquillage impeccable. Ce que vous craigniez à la fin de votre longue vie est bel et bien arrivé : les intérêts matériels ont pris un ascendant irrésistible sur les hommes. Lorsque nous parlons aujourd'hui de progrès, ce que nous faisons à peu près aussi souvent que vous autrefois, nous pensons avant tout au progrès technique, dans ce domaine, de même que dans le domaine social, nous avons réalisé des choses étonnantes. Il vous fallait recourir à des domestiques dont vous déploriez profondément l'ignorance et la dépendance matérielle. Nous autres femmes modernes, nous ne nous faisons plus servir. Nous utilisons nous-mêmes toutes sortes d'appareils ménagers, quant aux domestiques d'autrefois, elles travaillent dans des usines, à la chaîne, comme on dit. Si nous continuons à utiliser le mot dépendance, c'est par opposition à d'autres travailleurs que l'on appelle indépendants. Ces femmes qui exercent une activité professionnelle sont syndiquées. Temps de travail, temps libre, protection de la maternité, prime d'allaitement, prime de fin d'année, allocation au chômage, tout est fixé par les conventions collectives et continuera à se perfectionner.

Pardonnez-moi, Chère Mademoiselle de Meysenbug, si je parle encore de choses matérielles. Mais cela aussi représente un progrès ! Chacun et chacune peut aujourd'hui partir en voyage là où autrefois seuls les privilégiés pouvaient aller. Par exemple sur les côtes de la Méditerranée, sur l'île d'Ischia. Vous ne vous y sentiriez plus à l'aise ; cela grouille de touristes en vacances pour deux semaines, en ces lieux où vous aviez le loisir de passer des mois dans une solitude recherchée au sein d'une compagnie toute trouvée. Quelle chance

que tous vos amis aient possédé de belles résidences d'été dans de belles contrées, sur la côte d'Angleterre comme au bord des lacs de l'Italie du nord ! Vous pouviez y séjourner en invitée des semaines entières.

« Oui, c'était quelqu'un ! » — comme vous disiez. Avec le commun des mortels, vous semblez n'avoir eu que peu de contact, et tout au plus en tant que bienfaitrice. Cent ans plus tard, je présume que vous auriez été assise avec Sartre au café des Deux Magots, que vous auriez eu vos entrées chez les Karajan, mais pour cela, Ma Chère, il aurait fallu que vous soyez et que vous restiez très belle et très jeune. A qui auriez-vous accordé votre admiration et votre amitié aujourd'hui ? Seriez-vous intervenue dans un talk-show avec le théologue Hans Küng pour débattre de questions religieuses ? J'observe votre portrait et je me demande si vous auriez plu à Picasso. Je me demande d'ailleurs si les hommes célèbres de mon époque auraient partagé vos envolées spirituelles et intellectuelles. Est-ce que le goût a changé ? En tous cas, les exigences des hommes envers les femmes se sont modifiées. Au cours du troisième Reich, vous auriez été contrainte d'émigrer à cause de vos idées socialistes. Peut-être seriez-vous allée jusqu'aux États-Unis d'Amérique, pays salvateur ; si je ne m'abuse, la libre Amérique est un des buts de votre vie, que vous n'avez pas atteint. Dans notre siècle, vous n'auriez pas eu besoin de ménager les sentiments de vos parents. Je peux vous l'assurer. Peut-être auriez-vous vécu dans le voisinage de Thomas Mann, avec vue sur le Pacifique. Il n'aurait pas manqué de noter dans son journal, avec une aimable causticité, ses impressions sur l'idéaliste M. v. M..

J'essaie de m'imaginer le grand nombre de conversa-

tions sur l'essence des choses que vous auriez eues au téléphone avec Heinrich Böll et la façon dont vous lui auriez ôté une partie du poids qu'involontairement il doit porter en tant que conscience de la nation. Vous qui, dans votre siècle, avez participé aux événements de 48, je suppose que vous auriez fait partie, dans notre siècle, des sympathisants de ceux de 68, mêlée à ces jeunes étudiants rebelles. Vous aussi vous étiez pleine d'impatience, vous vouliez réaliser vos buts trop rapidement. Une perquisition à votre domicile, comme celle qui a eu lieu avant votre fuite de Berlin, ne serait pas non plus tout à fait exclue de nos jours.

L'une de vos grandes idées me plaît, sans que je puisse jamais oser la formuler. Vous teniez pour concevable et raisonnable que la propriété cesse avec la mort de celui qui l'a acquise. Chaque individu serait obligé d'avoir recours au travail. On préviendrait ainsi de nombreux vices, conséquences de la paresse que permet la richesse reçue en héritage. C'est une idée qui paraît évidente mais je ne pense pas qu'elle soit réalisable. Aujourd'hui encore, il n'y a que ceux à qui profiterait le partage de la propriété qui veulent partager et non pas ceux qui possèdent quelque chose.

Mon prosaïsme vous tape sur les nerfs, Chère Sœur ? Votre idéalisme sans faille me fait le même effet. Vous plaidez, par exemple, pour l'accomplissement supérieur de l'être humain grâce à l'art. Les plus nobles produits de l'art devraient — d'après vos conceptions — être proposés à des prix si abordables que les déshérités eux-mêmes pourraient en avoir leur part et devenir ainsi civilisés. C'est en cela que consisterait vraiment la tâche civilisatrice des gouvernements. Vous pensez que le grand art est plus efficace contre la barbarie et le crime

que les prisons et les pénitenciers. Comment vous expliquer les choses, chère Mademoiselle de Meysenbug ? La procédure pénale est certes devenue plus humaine, mais on ne peut quand même pas envoyer les détenus des établissements pénitentiaires à Bayreuth ou à Salzbourg. A cause du cadre relativement restreint, seul un petit cercle de privilégiés peut prendre part au festival de Bayreuth. Sans aucun doute, le besoin de jouir de l'art sous cette forme existe bien et cette manifestation artistique représente un grand événement mondain, mais le prix des places est trop élevé pour ceux auxquels vous aviez la bonté de penser de temps en temps, vous qui pouviez assister aux Premières aux côtés du Maître.

Je me permets de vous désigner comme étant l'amie d'hommes importants. Vous avez préféré l'amitié de beaucoup d'hommes à l'amour d'un seul. Chère Malvida ! Vous commencez à m'inquiéter. Comment avez-vous fait pour admirer toujours ces hommes ? Ne pouviez-vous conserver ces amitiés que par une admiration sans relâche ? Je me suis donné un jour la peine de rassembler les qualificatifs que les biographes de ces grands hommes vous ont attribués. L'intelligente Malvida. L'amie pleine de compréhension. La conseillère avisée. L'amie la plus fidèle, la plus serviable. La médiatrice en cas de désaccords et de différends. On vante votre influence apaisante. Vous avez assisté Richard Wagner mourant, et la princesse Wittgenstein. Vous avez dû être une femme intègre. Votre conduite n'a donné lieu à aucun ragot. Étiez-vous peut-être un peu prude à la façon victorienne ? Votre premier amour étant resté inassouvi, êtes-vous devenue ensuite un être de plus en plus asexué ? Selon vous, l'amour d'un

homme et même l'amour d'un enfant fait de la femme une esclave. Vous écrivez : les joies du sexe doivent être tout simplement odieuses dans la vieillesse parce que leur but, la perpétuation de l'espèce, ne peut plus être atteint. Ce qui compense la vieillesse, c'est l'absence de sexe, le silence du désir, le cheminement vers une existence de pur esprit, la seconde virginité de l'âme. Je suis d'un autre avis, Chère Consœur, je suis pour l'amour ! Vous étiez transportée à la lecture de Schopenhauer. J'ai fait un essai et j'ai lu quelques pages de son œuvre « Le monde comme volonté et comme représentation ». Je n'ai pas ressenti de transports comparables.

Lorsqu'à Hambourg et, plus tard, à Londres surtout, vous avez vu des prostituées, vous avez été profondément affectée et indignée. Ces infortunées étaient tenues de payer à l'État une taxe pour pouvoir exercer leur abominable fonction. Dans ce domaine beaucoup de choses ont changé. Il est rare qu'on voie encore ces pauvres créatures dans la rue, et à vrai dire ce ne sont pas non plus de pauvres créatures, leurs revenus sont plutôt bons, voire même très bons. La plupart du temps, ces femmes ont des appartements, leur publicité se fait, comme n'importe quelle autre publicité, dans le journal où il est fait mention de quelques renseignements : prénom, couleur de la peau, tour de poitrine. Quant à l'intéressement fiscal de l'État aux revenus de ce commerce, il n'a pas encore été résolu de façon satisfaisante par le législateur.

Donner au corps le droit à la joie signifie priver l'esprit de la joie ! Est-ce vraiment là votre opinion, Chère Collègue ? Une enquête a montré récemment que le sexe procure les plus grandes joies de l'existence. Une enquête concernant les joies de l'esprit n'a pas eu

lieu jusqu'à présent. Un récent sondage parmi les étudiants a révélé que ceux qui étaient satisfaits sexuellement avaient un meilleur rendement intellectuel. On dirait donc qu'il s'agit chez vous d'un refoulement. Des refoulements, il y en a toujours eu, aujourd'hui ce sont les idéaux qui sont refoulés. Nous utilisons le mot idéal dans un autre sens. Nous parlons, par exemple, d'un corps idéal. On accorde une prime à la beauté masculine et féminine.

Vous vous plaigniez de devoir emporter dans la tombe votre espérance de voir un jour la femme cesser d'être une idole, une poupée ou une esclave pour l'homme, de la voir travailler tel un être conscient et libre, en collaboration avec l'homme, au perfectionnement de la vie familiale, sociale, étatique, scientifique et artistique ainsi qu'à la réalisation de l'idéal de vie de l'humanité. Chère Collègue, cette espérance — qui est aussi la mienne, bien que je la formule de façon différente — je présume que je l'emporterai également dans la tombe. Un coup d'œil sur les photos de couvertures dans un kiosque à journaux vous ferait rougir, ou plutôt pâlir peut-être ? Vous n'avez jamais parlé des réactions de votre corps. Les hommes riches continuent à s'offrir encore des femmes jeunes et belles comme s'il s'agissait de bijoux. Les femmes se servent de leurs corps dénudés comme de colonnes Morris, à des fins publicitaires, ce qui en dit long sur cette liberté qu'elles ont acquise de fraîche date. De nos jours, on parle très librement de la sexualité. C'est un thème fondamental pour les écrivains des deux sexes, ainsi que pour leurs lecteurs naturellement. Toutes les couches de la population partagent le même grand intérêt pour ce thème. Dans votre siècle aussi la sexualité a existé, on en a la

preuve ; biologiquement l'homme ne s'est pas, depuis lors, fondamentalement transformé ni perfectionné. Les transformations qui ont eu lieu relèvent du domaine social. De nombreux couples vivent en union libre, sans papier officiel. Je présume qu'un lien de ce genre, reposant sur l'indépendance et l'autonomie, vous plairait. Malheureusement, même cette forme de vie commune n'est pas une garantie de bonheur ; la règle veut que ce soient les considérations matérielles, et non pas spirituelles, qui soient déterminantes.

A différentes reprises, Chère Sœur, vous avez exprimé l'opinion que la femme ne doit pas devenir pareille à l'homme, qu'elle ne doit pas copier sa brutalité, mais l'aider au contraire à se libérer de tout ce qui est mauvais en lui pour la grande œuvre civilisatrice de l'humanité. Vous vouliez faire acquérir plus de dignité aux femmes et aux mères par le développement de leurs capacités intellectuelles, afin qu'elles puissent devenir non seulement les mères génitrices mais en outre les éducatrices spirituelles de la jeunesse. Comment dois-je entendre cela ? Pas de carrière personnelle pour la femme ? Que doit faire cette femme parfaitement cultivée lorsque ses enfants sont élevés et qu'ils ont quitté la maison familiale ? S'occuper exclusivement de dégrossir son mari ? Travailler gratuitement à perfectionner l'humanité ? Renoncer à un revenu personnel ? A une voiture personnelle ? Un compte en banque personnel ? Aux séjours à l'étranger ? Votre bilan n'est pas juste. Je suis obligée à nouveau de mettre de l'eau dans votre vin. L'indépendance financière de la femme, vous l'avez pourtant vantée souvent. En ce qui concerne le côté financier, nous avons beaucoup progressé.

Vous vouliez réfréner le brutal instinct de reproduc-

tion de l'homme, comme vous appelez cela, en lui donnant accès à un niveau plus élevé de formation et en l'ouvrant à la création intellectuelle, afin de produire des exemplaires du genre humain moins nombreux mais plus nobles et plus perfectionnés. Il faudrait réunir les types les plus parfaits. Arrivée là, j'ai interrompu ma lecture. Ecoutez, Chère Mademoiselle de Meysenbug ! Vos conceptions sont élitistes ! Ce que vous préconisez là, c'est de la sélection méthodique ! Vous cherchez à vous justifier par une référence aux dieux grecs qui auraient recherché le commerce des humains les plus nobles. On s'est inspiré de votre façon de penser au cours du soi-disant Règne Millénaire qui n'a duré, en fait, que douze ans. C'est de l'inspiration nietzschéenne ! Ce genre d'établissements de sélection pour les gens de haute valeur raciale a existé. Je me permets de douter que les résultats eussent satisfait à vos exigences. Et maintenant, en ce qui concerne le brutal instinct de reproduction, il a été mis sous contrôle, de nos jours et dans notre pays, c'est ce qu'on appelle le contrôle des naissances.

Je connais vos contre-arguments ! Que la nature elle-même est aristocratique. Qu'elle est avare d'organismes supérieurs dans le règne animal et végétal aussi bien que de grands aventuriers de l'esprit parmi les humains. Qu'elle est en revanche prodigue de la masse comme s'il lui était égal que des milliers de gens succombent sans avoir eu un instant, même une seule fois, le sentiment d'être faits à l'image de Dieu. Et malgré cela, ma Chère, vous ne démordez pas de l'idée de progrès pour tous ?

De nos jours, on a opté contre le principe aristocratique des dons privilégiés, et pour le principe démo-

cratique : chacun est poussé, qu'il le veuille ou non. Nous offrons aux jeunes gens des deux sexes l'égalité des chances et essayons ainsi de compenser amplement les injustices de la nature et de la naissance. Chacun peut avoir des exigences, envers ses parents, l'école, les églises, l'État. Tout le monde a tous les droits ! Avez-vous vraiment admis que l'individu doive en tout premier lieu être exigeant envers lui-même ? Que l'on doive avant tout se soucier de devoirs et ensuite seulement de droits ?

Vous êtes une utopiste invétérée ! Laissez-moi vous le dire, moi qui suis l'une de ces sœurs relativement heureuses, et une utopiste également.

Pas de monument pour Gudrun Ensslin

Discours aux murs de la cellule de Stammheim.

Je parlerai quand je voudrai parler et pas quand vous le voudrez, sales cons ! Même si je parle aux murs ! Tout le monde ne fait jamais que parler aux murs !

Pourquoi je marche en chaussettes ? Parce que je ne supporte plus d'entendre mes pas : tapp-tapp, tapp-tapp. Comme un chat je m'approche furtivement, puis je bondis.

Je bondis !

Des fauves indomptés derrière des grilles. Nous mordons et griffons et nous vous emmerdons. Le grand numéro des fauves de Stammheim, chaque soir sur les trois programmes de la Télévision Allemande. Il ne manque plus que la grille d'amenée des fauves. Pourquoi ne pas prélever un droit d'entrée ? Tout le monde s'engraisse sur notre dos, les gardiens de la prison et les juges et les journalistes et les photographes. Le public surtout. Nous ne recevons même pas de gages. Depuis des années, nous remplissons chaque jour vos journaux. Nous rapportons plus que ce que nous coûtions, Monsieur Springer ! Douze millions de marks pour la construction du pénitencier de Stammheim ! Et combien rapporte la une du journal « Bild » ? Vous nous emmurez, mais vous ne parvenez pas à nous écarter du public. Si nous ne pouvons plus frapper autour de nous, nous frappons quand même l'opinion grâce aux journaux : la RFA est gouvernée à partir de Stammheim !

« La démarche feutrée aux pas souples et longs » —
Ce n'est pas « longs », Gudrun, concentre-toi ! Rainer

Maria Rilke, « la panthère ». « Il lui semble que le monde est fait de milliers de barreaux et au-delà des milliers de barreaux » — merde ! Vous les salauds, je ne vous parle pas. Je ne parle plus à personne. Les murs de la cellule valent encore mieux que vos oreilles. Ne pas parler et ne pas manger, ne plus rien prendre, ne plus rien donner de soi, cesser de pisser et de chier. Le refus total. J'ai voulu tout retenir en moi et j'ai eu des crampes à la vessie. « Gudrun, va aux toilettes avant de sortir » ! Je ne suis plus rien ! Je n'entends plus de voix. Je les fais tous défiler devant moi, père — mère — sœurs — frères — Assez ! si je m'enfonce l'aiguille du tourne-disques dans le bras, il n'en sort plus de sang. Je pourrais même me produire dans un cirque et me faire scier en deux morceaux.

Enfermer quelqu'un dans son illusion, c'est l'assassiner. Illusion — Isolation, i-so-la-tion, il faut que tu mettes de l'ordre dans tes pensées, dans tes mots, tes derniers mots, « les belles choses ». Chose maudite ! Je crois à la révolution — il faut bien avoir une dernière parole. Que quelqu'un l'entende ou non ! « Le père qui est au ciel entend tout, mon enfant ! » Oui, papa ! Vous m'aurez sur votre conscience repue. Vous êtes responsables de ma mort. Ce que vous faites, c'est du massacre. La masse assassine l'individu ! Mais je respire encore. Je souffle et je crache. Respirer — expirer — ne pas respirer. D'un mur à l'autre, cinq aspirations, avec trois cela va aussi, et avec deux courants d'air. Les yeux me brûlent à cause de la lumière du néon. Comme si j'avais pleuré. « Même tes larmes sont sèches », pourquoi est-ce que je n'oublie pas tes phrases idiotes, Vesper ? Ici aussi, je souligne mes paupières d'épais traits noirs. Mon visage m'appartient. Vous ne m'aurez pas autrement,

comme ces dames de la noblesse devant la guillotine. « La dernière sur l'échafaud », Gertrud von Le Fort, un exemple classique de nouvelle allemande. Comparez la Milly des « Jours heureux » de Beckett avec « La dernière sur l'échafaud » ! D'abord elles se maquillent, puis elles se fourrent des grenades dans les poches. Et alors ? A qui cela ne convient-il pas, Monsieur Springer ? Notre look de terroristes n'est pas à votre goût ? Vous voulez toutes nous affubler d'uniformes et de robes ? C'est vrai qu'on peut prendre en pitié les surveillantes : Stammheim à perpétuité, et chaque jour entrer dans cette tôle, sortir de cette tôle. Gudrun, la pitié c'est un mot que tu peux rayer de ton vocabulaire. Tu n'as pas les moyens de te l'offrir. Le premier jour, j'aurais aimé mordre dans la chair blanche de vos bras, mais je n'ai fait que vous montrer les dents pour que vous soyez prudentes. Winnie — elle s'appelle Winnie et pas Milly ! Winnie et Willie dans la poussière des atomes, Adam et Eve à la fin des temps. Mon beau-père : le remarquable poète de langue allemande, Will Vesper ! Will, pas Willie ! « Patrie sacrée, dans le danger / tes fils se rassemblent autour de toi » — et qu'est-ce que tu penses des filles de la patrie sacrée, cochon de nazi ! Tu as rendu les gens bêtes et stupides avec tes poésies. La question du bonheur ne s'est jamais posée à moi. Espèces d'enculés !

Oui, je suce mon bras, maman, même si tu me l'as interdit mille fois. Je me fais des suçons toute seule. Je ne suis plus une personne responsable. Je ne suis plus la fille du pasteur Cannstatt, je ne suis plus la sœur de mes frères et sœurs, je n'ai jamais été l'épouse de l'écrivain talentueux Bernard Vesper, je ne suis pas professeur et je ne suis pas mère d'un enfant ! Si seulement

vous vouliez enfin comprendre cela ! Qu'est-ce que cela peut vous foutre de savoir quelles sont mes relations avec Andreas Baader ? Quand je suis morte, quand je serai morte — décline les verbes correctement, Gudrun ! — vous pourrez porter le deuil de votre enfant égarée et prier pour la morte afin que Dieu lui accorde sa grâce. Amen. « On peut échapper à la justice humaine, mais pas à la grâce de Dieu ». Pourquoi ne suis-je pas capable de m'ôter de la tête les phrases de mon père comme des touffes de mauvaises herbes ? « Que le Seigneur t'éclaire de sa présence et t'accorde sa grâce ». C'est la lumière du néon qui éclaire ta fille, papa ! Je n'ai pas besoin de votre grâce ! Tous ces mots, d'abord ceux de la chaire ecclésiastique, puis ceux de la chaire universitaire — je crache dessus, et merde ! Cela ne me fait plus rien de dire merde, mais cela ne m'apporte plus aucune satisfaction non plus. Tu es contente, maman ? Quels espoirs nourrissiez-vous donc en fabriquant tout ce troupeau d'enfants de pasteur ? « Nourrir », c'est tout ce que vous avez fait d'ailleurs. Rien que des enfants de Dieu ? Mais mon enfant, comment aurais-je pu le protéger du monde ? Comment fait-on pour protéger les enfants ? Ne valait-il pas mieux, pour mon enfant comme pour tous les enfants à venir, changer le monde ? La conception, la grossesse, la naissance et l'allaitement ont été importants pour me trouver moi-même ! « Gudrun, emploie moins de points d'exclamation dans tes dissertations ». Nom de l'enfant : Félix. Profession du père : intellectuel flippé, mort par pendaison. Profession de la mère : terroriste, meurtrière, incendiaire, actuellement à Stammheim.

Je ne réagis plus. Aucun mot d'ordre ne me touche. Je ne sens rien. Pourquoi mon instinct maternel ne se

manifeste-t-il pas ? Je suis comme de glace. Il faudra me congeler pour que dans cent ans je voie — je puisse voir — ce qu'est devenu notre mouvement étudiant. Un chiffre de l'histoire, un nom, la sainte Gudrun et la sainte Ulrike et le saint Andreas. Tous les saints de Stammheim. Vesper et son complexe du père, moi et mon complexe du père, Félix et son complexe du père et de la mère, il y a vraiment de quoi devenir fou. « Il n'y a qu'une mince cloison entre folie et raison ». Il paraît que j'ai la politique dans le ventre ? Tu as quelque chose contre ? Et toi, qu'est-ce que tu as dans la tête ? Tu répands ta bave sur le papier, espèce de pisseux littéraire ! Tu as été le géniteur d'un enfant, pas un père, et moi j'ai mis au monde un enfant sans être une mère. Ton éternel : il faut que j'écrive ! Ta dialectique de merde, faire un trip — partir — arriver — décoller — atterrir — rêver — flipper — flipper à mort - faire un flipper, espèce de fumier flippé ! Et c'est pour toi que j'ai allumé des cierges noirs ! Ce dont tu avais besoin, c'était d'une minette à baiser. I hate ! I hate ! Tout ce que tu savais faire, c'était haïr. Ton père et la patrie et les gens, que tu appelais « vegetables » parce qu'en anglais, c'est encore plus méprisant. N'aimer personne toi-même, mais vouloir être aimé, et moi comme une idiote, je suis tombée dans le panneau. Tu m'aimes ? Tu m'aimes pour toujours et à-jamais ? Cette maudite façon de se réconcilier en baisant. Un enfant m'a fait un enfant, je me suis trouvée emportée sur la grande roue de la maternité et elle tourne et elle tourne ! « Gudrun, évite les phrases dans lesquelles des mots aux mêmes consonances se suivent directement ». Maintenant je vois tout avec beaucoup de lucidité. L'enfant devait s'appeler Félix pour que les « vegetables » remar-

quent comme cet enfant qui grandissait dans un monde changé radicalement, et non progressivement, par ses parents était heureux. Mais il a eu encore plus de poisse avec ses parents que ses parents avec leurs parents et avec les parents de leurs parents. Tu n'aurais pas pu t'occuper de l'enfant quand les flics m'ont pincée ? Vous avez affaire à des intellectuels, Votre Honneur, épargnez-nous les commentaires ! Je ne pouvais pas emmener l'enfant avec moi en prison ni dans ma fuite. Dans mon cas particulier, Hérode a attenté aux jours de la mère et non pas à ceux de l'enfant, papa ! Pourquoi m'envoyer ces maudites photos ? Je ne veux plus en voir ! Ce bavardage larmoyant : tu te souviens, notre premier été ? Rappelle-toi le banc du parc de Tübingen ! Comme si le Neckar avait quelque chose à voir dans cette histoire. Tu n'as rien compris. Distribuer quelques tracts. C'était tout. Du papier. On aurait aussi bien pu faire voler des cerfs-volants. Il doit pourtant exister d'autres possibilités de communication que le papier et les bombes. Comprenez donc qu'il faut prendre ou détruire ce à quoi les gens tiennent, leur pouvoir ou leur argent ! « Il est plus facile d'être destructif que constructif ».

Je ne veux pas penser à ce que va devenir l'enfant. J'ai sacrifié mon enfant à une grande idée. On peut le dire ainsi, j'accepte cette phrase. Le mouvement étudiant. La vague de politisation, il en est sorti un orage qui s'est étendu à l'ensemble du monde occidental. « Écoute, mon enfant, écoute souffler le vent de l'orage » ! Je ne veux pas nager dans votre fleuve, je ne veux pas nager contre le fleuve, je suis un barrage dans le fleuve du temps ! — Ce pathos répugnant, je le tiens de toi, papa. Il me vient toujours à l'esprit des phrases

entières, comme des produits finis. Des phrases d'exercices. Le professeur-né, formez le féminin de « un propriétaire, un squatter, un politicien, un capitaliste ». Une féministe, une fanatique, une terroriste. « D'où vient la forte proportion des femmes parmi les terroristes » ? Comme si cela jouait encore un rôle maintenant. Les hommes — les femmes. Nous sommes des êtres sans sexe, traqués, toujours sur le point d'être pris au piège ou bien déjà tombés dans le piège, avec seulement encore dans la tête des plans de fuite et des projets de libération. Dans le ventre, plus rien. « On ne peut plus tout faire avec les femmes, mais les femmes peuvent tout faire ». Compris ? Nous nous révoltons comme les hommes et nous lançons des bombes comme les hommes, nous sommes plus stériles qu'eux, nous n'avons rien à perdre. « Les policiers sont des porcs sur lesquels on a le droit de tirer ». Bien, Ulrike ! Cette phrase a fait la une des journaux ! Ils se sont jetés dessus comme des vautours, c'était un festin tout trouvé. Sur les vautours aussi, on a le droit de tirer. Il suffit de commencer et il n'y a plus personne sur qui on n'ait le droit de tirer. « Chez les femmes, le besoin de se défendre est devenu obsédant au cours des siècles ». Votre ordre capitaliste ne peut plus se maintenir que par la violence. Des enfants sont battus à mort par leurs parents. De mauvaises prévisions techniques sont responsables de centaines de milliers de morts sur les routes. De mauvaises conditions de vie sociale sont responsables de morts par l'alcool, de mort par la drogue et de morts par suicide. Parce qu'on ne peut pas vivre ainsi, compris ?

Pourquoi crier comme cela, accusée Ensslin ! Pour-

quoi hurler aux murs vos slogans ? Nos punaises ne sont pas dures d'oreille.

Je crierai jusqu'à ce que je n'aie plus de dents dans la bouche ! Nous nous sommes jetés dans les roues de l'histoire et nous nous sommes retrouvés dans ses rayons. Merde ! Ce radotage en images et comparaisons. Comme une fille de pasteur souabe. Le visage jeune et expressif de Gudrun Ensslin ! Tous ces lisses visages de jeunes filles sur les avis de recherche ! Et puis ? Qu'est-ce qu'il y a ? Les poursuivants, les accusateurs, les défenseurs — rien que des hommes qui font la chasse à quelques femmes. « Nous sommes les martyres d'un grand mouvement intellectuel ! La peur devant les bombes, on ne peut la surmonter qu'en lançant soi-même des bombes ». Pas mal, Gudrun ! Dans les abris anti-aériens, il paraît que je criais toujours « Bombe » avec enthousiasme. Bombe ! Bombe !

Trois fois à perpétuité. En commun, sournoisement. Quelque chose encore — encore quelque chose ? Meurtres et tentatives de meurtres pour de piètres mobiles. Espèces de cons, de sales cons ! Nous ne sommes pas des criminels. Nous faisons de la politique avec d'autres moyens : pour les mêmes motifs, vous faites des guerres. Vous pouvez faire notre procès et vous pouvez nous condamner mais vous ne pouvez pas laisser de côté la politique. Notre criminalité est politique et votre politique est criminelle. Nous étions plus forts que la police. Les terroristes d'aujourd'hui sont les politiciens de demain. La politique s'exerce aussi dans la salle du tribunal. La politique s'exerce partout, au lit et au jardin d'enfants et à l'école. Partout on opprime et on torture et on exerce un pouvoir. Terror ! Gudrun, traduit le mot latin terrere ! Terrere est l'équivalent de faire

peur, effrayer ; terroriser est l'équivalent d'exercer la terreur, répandre l'effroi, opprimer, exercer une violence morale.

Et pourtant, nous n'avons fait qu'engager le combat contre la prédominance du profit. C'est cet impératif qui a inspiré notre action. Encore une fois : nous sommes des prisonniers politiques ! Nous ne sommes pas des criminels ! Compris ? Je vous demande, Monsieur le Président de la Haute Cour de Justice, combien de temps représente la perpétuité pour quelqu'un en train de mourir de faim ? Mais que vous pouvez nourrir de force à chaque instant ? Et que ferez-vous si je me pendis ? Vous voulez me tuer trois fois ? L'isolation, c'est la torture ! Je déterminerai la date de ma mort moi-même. Vous n'avez pas de pouvoir sur nous. L'alimentation de force ? Nourrissez d'abord ceux qui veulent manger. Des millions de gens meurent de faim. Tout ce que vous voulez avec notre procès, c'est détourner l'opinion publique de ces fusées nucléaires avec lesquelles vous pouvez exterminer tout le monde — tout le monde - tout le monde ! Et vous nous reprochez quelques morts. Vous ne savez pas compter.

Si nous avons le droit d'écouter des disques et de lire des livres dans nos cellules, pourquoi ne pas m'avoir apporté « Un artiste de la faim » de Kafka ? Pourquoi l'artiste de la faim meurt-il chez kafka ? Voilà un sujet de dissertation pour la classe de première. Nuit et jour sur le trapèze, sic. Pourquoi Gudrun Ensslin meurt-elle de faim ? Elle ne peut plus manger, elle ne peut plus ouvrir les mâchoires, elle serre et grince des dents. Au Biafra, les enfants meurent de faim parce qu'ils ont faim. Je meurs de faim, tu meurs de faim, il / elle meurt de faim. « Nous avons faim et soif de ta justice ». On a

élevé l'enfant avec cette haute exigence envers son propre accomplissement. Des politiciens connus fréquentaient la maison de ses parents. Après quarante jours, l'opinion publique se désintéresse de l'artiste de la faim et se tourne vers d'autres événements. Ou bien était-ce quatorze jours ?

Et si on nous oublie maintenant ? Si personne ne vient plus dans notre bâtiment ? Et que même les vautours se désintéressent de nous ? C'est seulement lorsqu'un silence de mort pèsera sur nous que nous serons vraiment morts. Combien de temps encore saura-t-on qui était Gudrun Ensslin ? La Rosa Luxemburg des années soixante ? Quand on a tout atteint, l'ultime conséquence est le suicide. Quand on a rien atteint, l'ultime et unique conséquence est le suicide. « Si deux termes sont égaux à un troisième, ils sont aussi égaux entre eux » ! Les théorèmes mathématiques. La vie, un curriculum.

Reconnaissez donc que vous avez peur de nous ! Que vous voulez nous détruire, nous brûler comme les sorcières. Tous les saints de Stammheim, soyez à mes côtés ! « Des phrases explosives au lieu de phrases d'exercices » — la biographie d'un professeur, en exclusivité pour le journal Stern. Que paierez-vous alors, espèces de porcs ? Énumérez les mots préférés de votre professeur : maintenant — vite — en avant — en route — tout de suite — changer — spontané — aujourd'hui — radical. Qui de vous en connaît d'autres ?

« La mort comme dernier fanal ». Gudrun Ensslin à la une. Le dernier message de la cellule de mort. Vous avez besoin d'autres sous-titres ? Son dernier souhait eut trait au rimmel. Formez des phrases complètes avec des auxiliaires et des verbes et des points d'exclamation ! Qui parle n'est pas mort. Je vis encore ! Et personne

n'entend mes mots, personne mes pas. Dormez ! Dormez du sommeil des justes ! Mais demain matin, c'en sera fini de votre paix, et nous trois nous aurons alors notre paix. Développez le verbe tirer : tirer — tirer sur quelqu'un.

Tout condamné à mort a droit à un dernier souhait. J'aurais pu dévoiler mon dernier souhait à ce religieux qui essaie-pourtant-de-vous-comprendre, mais je n'ai pas réussi à desserrer les dents. Quand je vois ces gens, j'ai un blocage de la mâchoire. Une telle crampe ! Il faut nous coucher dans la même tombe ! Vous entendez ? Espèces de merdeux ! Jetez-nous ensemble dans la même fosse ! Nous ne sortirons plus d'ici. C'est le dernier piège. Maintenant, vous nous avez. Bravo !

Cause de la mort : pendaison. « Il s'est pendu au plafond » ! A la campagne, c'est courant. Je suis une fille de pasteur de campagne. Pas de grange et pas de corde, mais le câble du tourne-disques et la poignée de la fenêtre. Nous nous sommes mis d'accord depuis longtemps. Votre système de contrôle ne fonctionne pas. Notre intelligence est supérieure à la vôtre. Vous ne pouvez pas nous séparer. Il n'y a que la mort pour nous séparer. Et peut-être même pas !

Autrefois je savais pourtant m'imaginer la vraie vie, mais à présent je m'imagine un appartement, pas un abri, et je pense à des virements de salaire mensuels, pas à une attaque de banque. Le réveil sonne et je me lève et prends ma douche et habille Félix et lui fais du cacao et l'emmène à l'école — fais attention en traversant la rue ! — et je fais faire des exercices, je bois un café au foyer des professeurs en parlant de programmes de télévision et de vacances à Sylt. Nous faisons des économies pour acheter une petite maison à la campagne.

Je me sens mal ! Tout me dégoûte, vous me dégoûtez ! La détention en cellule d'isolation est devenue une détention en cellule d'illusion. Pas de monument pour Gudrun Ensslin. Pas une seule ligne dans les livres d'histoire. Ni de mention dans les dictionnaires. « Il n'y a qu'une mince cloison entre folie et raison ».

Je marche pieds nus, maman ! J'ai ôté les chaussettes en laine que tu as tricotées avec amour. Je vais prendre froid à la vessie sur le sol de béton glacé. Je veux avoir de la terre sous les pieds ou de l'herbe, de l'herbe couverte de rosée.

L'amour a un nouveau nom

Le discours de Laure, atteinte de la peste, à Pétrarque enfui

Tu t'es enfui, Francesco ! Tu as quitté la ville quand on a trouvé les rats morts au bord du Rhône. Je sais que tu es un anxieux, tous les poètes sont des anxieux. Tu parles de la mort, mais tu aimes la vie. Même les serviteurs se sont enfuis, sauf Milli. Elle se serait enfuie comme eux, mais Monsieur de Sade a posté devant la maison une sentinelle qui ne laisse entrer ni sortir personne. Milli aussi veut vivre. Moi aussi je veux vivre. Mais je meurs, Francesco, je meurs de la peste et toi tu fuis la peste. Ta belle image de Laure, elle n'est plus. On m'enfermera dans un tonneau pour me jeter dans le fleuve comme les autres morts. Milli fait le signe de croix en pénétrant dans ma chambre. Je suis rongée par la fièvre et les frissons. Milli m'a entourée de couvertures, elle a glissé des briques tièdes sous mes draps.

C'est une bonne chose que tu ne me voies pas ! Je ne ressemble plus à l'image que tu t'es faite de moi, Francesco. Ce premier regard à l'église Sainte-Claire ! C'était un vendredi saint. Dans l'ombre mortuaire de celui qui avait été auparavant mon époux. Sous mon regard, tu as chancelé, et tu as cherché appui contre une colonne jusqu'à ce que je détourne les yeux de toi. Un sourire en te reconnaissant pour la seconde fois, le matin de Pâques. Nos épaules se sont effleurées, sans le vouloir, je suis entrée dans l'église par une porte latérale. C'était hier encore. C'était il y a vingt ans ! Au début, j'aurais donné ma vie pour cet instant-là : sentir, une seule fois, ta main sur ma joue ! Pouvoir, une seule fois, poser mon front contre ton front ! La fièvre me prenait chaque

fois que j'y pensais. C'était une autre fièvre, une jeune fièvre. Tes regards perçaient mon voile et mes paupières que je baissais. Pétrarque ! Tu as transpercé mes paupières, et il ne fit plus jamais nuit !

« Immortelle bien-aimée » ! Mais j'étais mortelle, Francesco ! Je t'aimais à en mourir ! Tu ne t'es jamais inquiété de mes sentiments. Ah, si tu avais pris ma main ! Un mot — je t'aurais suivi. J'avais du courage, mais toi tu disais de la grâce. J'ai appris à maîtriser mes regards et j'ai maîtrisé mes pas. Je tenais la bride serrée à mon cheval. Une fois seulement je le fis boire sans y penser à une source, il hennit alors bruyamment et sortit en faisant jaillir des gerbes d'eau autour de moi. La bête avait plus de raison que sa maîtresse. Il retrouva son écurie, retrouva sa mangeoire, un valet vint le bouchonner et le sécher, et Milli vint, elle, me ramener à ma chambre pour que personne ne puisse voir mes vêtements déchirés. Leur raccomodage nous prit du temps. Milli, l'entremetteuse ! Elle voulait aller chez toi de nuit, voulait te porter des billets. Ce va-et-vient de petites lettres. Elle voulait — de nuit ! — ouvrir pour toi la porte qui mène à la cour, elle voulait faire le guet comme le faisaient d'autres servantes dans d'autres demeures. Puis elle voulait encore me conduire, sans être vue, au palais des Colonnas où tu habitais, où il devait y avoir une porte latérale. Je me bouchais les oreilles mais mes mains devenaient coquillages et ses mots bruissaient à mes oreilles. Je ne lui ai pas interdit de bavarder comme bavardent les servantes. Ah, Milli ! Rien, je n'ai besoin de rien, Milli, assieds-toi à la fenêtre !

Tes regards posaient des baisers sur mes yeux. Dissimulée derrière mon voile, je voyais tes lèvres former mon nom, le L, le A, le U et R et E. Tu t'es jeté à

genoux — devant le portail de l'église ! En présence de Monsieur de Sade. Je lui ai dit très vite : il a dû trébucher. Connais-tu cet homme ? Mon mari ne t'a jamais pris au sérieux, sinon il aurait dû dégainer son épée, il disait avec mépris : un poète ! Plus tard, lorsque ton nom lui fut connu, lorsqu'il sut que tu vivais comme un fils chez les Colonnas, que tu avais tes entrées à la cour des papes, son ton a changé : un poète !

Je me couvrais le visage de mon voile, tu semblais le souhaiter. Une autre fois, je le repoussais de la main comme si le vent qui souffle autour de l'église s'en était saisi. Tantôt je me faisais passer pour fière, tantôt pour tendre et douce, tantôt dédaigneuse-cruelle, puis à nouveau recueillie-pieuse. Tu m'as attribué une grâce pleine de vertu. De la sauvagerie aussi et aussi de la dureté. Qu'as-tu jamais su de ma sauvagerie ? M'as-tu vue éperonner mon cheval ? Traverser d'un seul bond le ruisseau ? Je n'étais pas un être céleste, je n'étais pas un ange. Je pensais avoir largement le temps, plus tard, pour cela. Mais comment aurais-je pu te le dire ? Tu ne percevais aucun de mes signes.

J'allais toujours à la même heure dans cette église. Et je ne t'y voyais nulle part, Francesco ! Je faisais demi-tour, puis y retournais une seconde fois, comme si je n'avais pas encore assez prié. Je demandais à mon époux : que dit-on de ce monsieur italien, comment s'appelle-t-il déjà, n'est-ce pas quelque chose comme Pétrarque ? Il me donnait des informations. Il écrit des lettres aux rois, disait-il, la voix pleine de respect. Il séjourne à leurs cours ! Je répétais : Pétrarque écrit des lettres ? Est-ce bien une activité pour un homme ? Je me suis moquée de toi devant lui rien que pour pou-

voir prononcer ton nom. Ses parents sont de Florence, continuait-il, ils ont été obligés de fuir. Plus tard, il a terminé ses études à Bologne. Il vit chez les Colonnas, pas comme un ami, non, comme un frère, comme un fils. Je disais : voyez-vous cela ! Et : vraiment ? Je mangeais à petites bouchées, demandais à mon mari un second verre de vin afin qu'il continue à parler de toi, alors que je savais bien sûr tout cela depuis longtemps par Milli. Ils n'y a qu'une seule phrase que je n'avais pas encore entendue, mon époux la répéta avec respect. Elle est de Pétrarque, dit-il, une phrase courageuse pour un poète. « Dieu a ordonné au pape, notre Saint Père, de nourrir et pas de tondre ses agnelets ». Je ne pus m'empêcher de rire ! Dans notre assiette, nous avions de la viande d'agneau. J'en pris un morceau, le portai à ses lèvres en riant, j'avais bien appris la manière dont il faut traiter son seigneur. Mais cette fois, ce n'était pas la bonne, il me considéra d'un air sévère, repoussa ma main en disant : je parle d'un poète ! Je parle du pape, de Dieu ! Je ris malgré tout. Ce jour-là, j'étais exubérante, je voulais bavarder. L'agneau vient du Lubéron, Milli l'a préparé avec une sauce à la menthe fraîche. Il réprouva mon attitude, vida son verre, repoussa sa chaise et quitta la pièce. Mais il revint sur ses pas. Pour dire seulement : ce serait bien si ce Pétrarque, qui semble t'apprécier, pouvait m'obtenir l'accès de la maison des Colonnas. Je souris, haussai les épaules, embarrassée. Qu'est-ce que cela pouvait bien me faire que Monsieur de Sade aille là-bas ou non ? Si nous avions été riches et que nous ayons possédé un domaine aux portes de la ville, tu aurais fréquenté notre maison, Francesco ! Nous nous serions assis sur la terrasse de notre palais et nous aurions bavardé. Mais qu'aurions-nous

eu à nous dire ? Parler, c'est autre chose qu'écrire. L'un vaut pour le moment présent, l'autre pour toujours.

Et puis, un jour, en revenant du marché, Milli sortit un billet de son corsage. Il contenait un vers que nous n'étions pas capables de lire, je découvris seulement le nom de Laure, trois fois ! Et en haut du billet : « Madonna Laura ». Carlo, un Italien qui travaille aux cuisines du pape, lui dit ce qu'il y avait dans le billet. A partir de ce jour-là, elle trouva des billets au marché, ou sur le pont. Tu semblais les éparpiller négligemment comme si personne dans la ville n'était capable de lire l'italien. Avant que j'apprenne le contenu des billets, ils étaient lus tant bien que mal par Carlo qui les traduisait pour Milli. Elle apprit l'italien, et moi aussi, un italien de cuisine. Pourquoi ne m'avoir jamais écrit dans ma langue qui est si belle ? Tu écrivais amore, et nous disons amour.

« Une femme qui était plus belle que le soleil, plus resplendissante encore et d'âge égal au sien ». Que veux-tu dire par là ? Le jeune soleil ? N'était-il pas déjà midi ?

Mon monsieur de Sade ! On lui rapporta ce qui se passait. On parlait de canzoniere, pas de chansons. Il me fit la lecture de l'un de tes vers. « Sa démarche n'est point celle d'une mortelle, mais d'une créature angélique ; et ses paroles résonnent autrement que la voix humaine ». Tu as fait de Laure une sainte : Madonna Laura. « Tu lui as parlé » ? demanda-t-il. Je haussai les épaules et lui dit que non. C'était la vérité. Aucun de tes billets ne contenait une phrase que mon confesseur n'aurait pu lire ! Tu aimais ma vertu. Tu voulais conserver ma vertu. C'était ce qu'il y avait de plus précieux en moi. En fin d'après-midi, lorsque les rues étaient un

peu plus fraîches et que je faisais ma petite promenade, les gens s'arrêtaient, me montraient du doigt en disant : voilà Dame Laure, celle que Pétrarque aime. « Toi, tendre source des joies » ! disait-on derrière moi. Et tantôt : « Jamais plus joli pied n'a foulé la terre » ! et tous regardaient mes pieds. Mon monsieur ? Il balançait entre jalousie et orgueil et espoir de relations avec le palais des papes. Il me regardait avec des yeux neufs, avec tes yeux à toi.

Sur les portes de notre demeure, des enfants peignaient mon visage à leur manière enfantine : des traits et des cercles, au-dessous desquels ils écrivaient « Madonna Laura ». Je portais une coiffe qui cachait mes cheveux, mais les gens savaient : « ses cheveux d'or flottaient au vent ». Lorsque j'allais à Sainte-Claire, des jeunes filles s'agenouillaient, soupiraient et murmuraient : « Madonna Laura » ! Tout Avignon me surveillait. Et, en premier lieu, mon mari. Un poète vantait la beauté de sa femme et vantait sa vertu ! Il me regardait comme si j'étais l'une des statues du portail de l'église. J'avais deux admirateurs, mais plus d'époux et pas d'amant !

J'ai la fièvre, Milli !

Dans tes écrits, tu parlais de larmes. Mes larmes à moi coulaient. Toi, tu as conservé les tiennes dans les poches que tu as sous les yeux. Pour qui ? Entretiens nous sommes devenus vieux, Francesco. Tu apercevais mon visage dans tous les nuages, dans les branches des arbres, dans la brume, Laure était partout présente. Et tu t'éloignais au galop de ton cheval. Je le savais par Carlo, celui qui fait la cuisine pour les papes. Tu étais à Rome, on parlait de lauriers pour le poète. Habitant ton cœur, j'étais à Rome aussi. Et cependant j'enviais à Milli son

cuisinier ! J'aurais dû lui interdire de raconter ce qu'elle racontait. Qu'elle le voyait en cachette dans les buissons au bord du fleuve, sous les coupoles du palais des papes. Ses vêtements étaient couverts de farine. Elle me rapportait des amarettis douces-amères, du nougat et des fruits confits, ces messieurs les cardinaux aimaient les sucreries. Nous grignotions en faisant des messes basses.

Milli ! Tu dors ? Apporte-moi un peu de nougat ! Tu m'entends, Milli ? Ne meurs pas avant moi ! Ah, le jus des oranges amères ! Bois, bois-en aussi, Milli, bois dans le même verre ! Tu veux donc continuer à vivre, vivre plus longtemps que ta maîtresse ? Personne ne te prendra, tu es à moitié sourde. Nous avons eu du bon temps, nous étions souvent gaies. Je te regardais balayer les marches. Je te félicitais même. Tu m'as servi fidèlement, garde le verre ! Essuie la sueur de mon corps, apporte-moi des draps frais ! Pourquoi n'ouvres-tu pas la fenêtre ?

Où en étais-je de mes pensées ? Nous grignotions des amarettis, de petits gateaux sucrés au miel et des amandes concassées. A table, on me servait peu à manger. Mon époux était d'avis qu'il ne convenait pas que je boive du vin ni que j'apprécie les mets qui ornaient copieusement la table. Il fallait que je reste pure et sobre. Monsieur de Sade déterminait ce qui était convenable. En vérité, rien qu'avec des mots, c'était Pétrarque qui traçait mon destin. Il disait : « son front est pur » ! Et il était pur. Il disait : « ses cheveux sont d'or » et ils étaient d'or. Dans tes écrits, tu as parlé « des liens coriaces du mariage ». Que savais-tu du mariage ? D'un côté, le pur amour et de l'autre, le désir de la femme. L'Autre

se faisait voir effrontément à la porte de notre maison ! Elle marchait pieds nus dans de larges robes, la poitrine rebondie. Elle donnait le sein à ton enfant sous le portail de notre maison, tout en riant, en se riant de moi à mon passage. Je gardais les yeux baissés mais je voyais tout ! Mes yeux ne se fermaient plus complètement, tu les avais transpercés. On disait que tu vivais avec elle à Vaucluse, près d'une source que tu appelles « la reine des ruisseaux ». Il me fallait subir sa raillerie. Il me fallait partager avec elle. La part que je possédais de toi n'était rien à ses yeux. Mes seins, qu'aucun homme ne voyait, se ratatinaient parce qu'il n'y avait personne pour les couvrir de caresses. Milli mettait de petits mouchoirs de soie dans mon corsage. Tu m'as nourrie de belles paroles. Tes mots, je les portais sur moi, où que j'aie, où que je sois. Tu cueillais les fleurs et les herbes qu'avait foulées mon pas. Tu chantais la branche à laquelle je m'étais appuyée, le pré fleuri dans lequel je m'étais reposée, les fleurs qui tombaient sur mes cheveux, et tu écrivais qu'elles « brillaient comme des perles et comme l'or ». Où était ce pré fleuri ? Où cet arbre ? Tu rêvais, Pétrarque, et tu m'apprenais à rêver de même. Je demandai à mon époux de la soie de Lyon, je lui demandai du fil et du filé. Je lui décrivis les couleurs dont j'avais besoin, vert olive, bleu lavande, jaune orangé et rose aussi. Puis je mis à broder.

Que fait Madonna Laura ?

Elle brode !

Je brodais le tapis de ma vie. Toute une année durant, je ne brodais rien que de la lavande. Une autre année un pin. Et cet été où j'ai brodé le genêt jaune ! Mais l'oranger de mon tapis ne porte pas de fruits. Ils sont dans l'herbe, sous l'arbre, comme si le vent en avait

fait la récolte. Sur l'olivier, que je brodais en premier, il n'y a pas de fruits non plus, il sont tous dans l'herbe. Même chose pour le figuier et rien de ce qui a un jour porté des fruits n'est plus en fleurs. Qui est capable de lire le tapis ? Mon époux, en rentrant de voyage, me rapportait des fils entrelacés d'or, je le remerciais. Lui non plus ne connaît pas mon tapis, il n'a jamais demandé à le voir. Il faisait tout ce qu'il faut pour que je ne manque pas de filé, que je demeure dans ma chambre, occupée à broder, et que je ne remarque rien de la vie dissolue d'Avignon. Il m'accompagnait à l'église et attendait tandis que je me confessais. Mais qu'aurais-je eu à confesser ? Mon front était pur et plus tard, mes pensées aussi. J'étais devenue ce que Pétrarque avait prévu : pure. Durant deux ans, j'ai brodé un moulin. Il avait des ailes blanches et des murs solides. Il m'a fallu la moitié d'une année pour ôter les ailes, retirer les fils. Les ailes blanches n'allaient pas avec l'ensemble de l'image. Tu assemblais des mots en phrases, des phrases en sonnets. Je prenais des fils. Là où tu mettais un point, je faisais un nœud. Personne ne s'apercevait que j'ai dissimulé ton image dans un laurier. Le front droit, le nez hardi, le menton vigoureux.

Après ce premier regard à Sainte-Claire, nous n'osions plus nous dévisager. Je détournais la tête pour que tu puisses m'observer et tu faisais la même chose. Dans mon tapis, j'ai disposé les branches du laurier de telle sorte que l'une d'elles couronne ton front. Cette année-là, tu étais parti à Rome, là-bas d'autres que moi t'ont couronné. Le plus grand au royaume des poètes ! Tu écrivais : « Ah, tu es partout » ! et tu t'éloignais en m'emportant, mais moi je restais pourtant ici à la fenêtre et je brodais. Tu écrivais des poèmes qui étaient comme

des murmures à mon oreille. Tu étais si proche ! Je sentais ton souffle. Ta main reposait sur le papier comme sur ma joue. D'un trait de plume, tu écartais montagnes et mers. Qui sait lire peut lire ce que tu écris. Personne ne pénétrait jamais dans ma chambre à part Milli, et elle répétait : Madonna Laura brode en ce moment un bouquet de lauriers ! Lorsqu'accompagnée de Monsieur, je me promenais l'après-midi à l'ombre des platanes, on murmurait : elle brode en ce moment un bouquet de lauriers ! Cela flattait Monsieur de Sade. Il se dédommageait dans une autre maison.

Quand Milli voulait me parler de son cuisinier, je lui intimais le silence. Je disais : Tais-toi ! Tu blesses mon oreille ! Alors elle repoussait ma coiffe, observait mon oreille en disant : elle est si joliment rose, tout comme Pétrarque le dit. Je disais : ne touche pas à ma coiffe ! Lorsqu'elle voulait me laver les cheveux, je disais : ce n'est pas la peine, j'ai fait une petite promenade sous la pluie aujourd'hui. La vérité est que je me suis arraché les cheveux un par un, j'ai brodé ta tête avec mes cheveux. Ma tête est chauve.

Rapproche-toi, Milli ! Ecoute ! Il faudra que tu m'enveloppes dans mon tapis avant qu'on ne me mette dans l'un de ces tonneaux. Monsieur de Sade s'est-il déjà procuré un tonneau ? Attache bien mon menton avec mon voile pour que la pièce d'or ne tombe pas de ma bouche. Pourquoi pleurer, Milli ? N'a-t-on pas pleuré assez dans cette maison ? Donne-moi du vin ! Tout s'embrouille en moi.

Alors que mon époux me faisait face à table, tout en buvant son vin pendant que je buvais de l'eau, il m'a

dit : « A Venise, on parle de Dante et de Béatrice, mais à Avignon et bientôt dans tout le pays, on parlera de Pétrarque et de Laure ! L'amour a un nouveau nom, il s'appelle Dame Laure » ! Il était ivre, mais pas seulement de vin, il était ivre de vanité. Lui qui ne s'est pas souvent entretenu avec moi a parlé de ce que je savais, de ce que tout le monde sait. Il a parlé de vie active, de vie de jouissance et de contemplation, en prenant pour exemple le célèbre Pétrarque. Il observe le cours du monde, il médite, il écrit. J'ai souri. Cela lui a suffi comme réponse. Je n'ai pas demandé dans quelle catégorie il range sa propre vie. Ni à quoi bon la mienne.

Tu ne cueilles pas la figue, Pétrarque, tu te contentes de la contempler, tu y penses, tu vantes sa douceur et sa couleur bleutée. Etais-je la figue qui a mûri sur l'arbre et maintenant pourrit et tombe ?

On dit que tu es atteint d'une profonde nostalgie, Francesco, d'une profonde mélancolie. Toi, tu souffres du monde, moi je meurs de la peste ! J'ai voulu aller une dernière fois à Sainte-Claire, pour ces quelques pas j'aurais pu prendre appui aux murs des maisons. Là-bas, on prie pour les malades. Mais on garde ma porte. Je m'étais évanouie. Mon corps est resté étendu devant la porte. C'est Milli qui m'a poussée du pied jusqu'à ma couche. Puis elle a fait le signe de croix et m'a soulevée. Elle souffre avec sa maîtresse, mais elle ne veut pas mourir avec elle. Elle frémit d'horreur devant ce corps dont elle a fait autrefois l'éloge parce qu'il était blanc comme le lait. La mort noire. Je sombre dans mes rêves puis je refais surface. Francesco ! Ces cuisses que tu ne connais pas sont couvertes de tumeurs grosses comme des œufs de caille. Du pus suppure sous mes

aisselles. Milli brûle les draps dans la cour, la fumée monte droite comme un cierge, elle est d'un noir profond. Milli fait brûler de l'absinthe dans ma chambre. Lorsque j'étais jeune, elle déposait des branches d'absinthe fraîche sous mes oreillers pour me permettre de mieux supporter les visites nocturnes de Monsieur de Sade. Pour que j'éprouve de la passion. Et plus tard, quand il n'est plus venu, mon époux, elle m'a préparé une tisane d'absinthe mélangée à du pavot. Je buvais la tisane et m'assoupissais. Lorsque les nuits étaient chaudes, elle m'apportait des draps frais et propres et elle fermait les volets pour que la lune ne me trouble pas.

Ma langue s'empâte, je bafouille. Mets le feu à la maison, Milli, pour que je brûle !

Ton immortelle bien-aimée se meurt, Pétrarque, ta sainte ! Ah, si seulement tu m'avais aimée à en mourir ! Ton désir était tendu vers ce qui est immortel. Tu ne pleurais pas sur moi, tu pleurais sur ta propre douleur. Tu ne m'aimais pas, tu aimais l'amour que tu éprouvais pour moi. Lorsque je serai morte, tu continueras à me reconnaître dans chaque laurier, dans chaque nuage. Le doux zéphir soufflera à ton oreille nostalgique, avec ma voix, de tendres mots. Ah, j'ai appris à parler à ta façon, à soupirer des soupirs, à souffrir la souffrance et à bien aimer l'amour !

Ai-je vraiment vécu ?

M'as-tu seulement inventée ?

Où as-tu perdu ta langue, Marie ?

La prière de Marie dans le désert de Judée

Notre Père, Toi qui es aux cieux ! Ton fils, qui était mon fils aussi, est resté seul quarante jours et quarante nuits dans le désert. Je ne pourrai pas rester aussi longtemps. Je suis vieille. Il faut que je Te parle. Peut-être m'enverras-Tu encore une fois Ton ange pour que je comprenne ce que je ne suis pas capable de comprendre. J'ai transgressé Ton commandement. Je n'aurais pas dû quitter Jérusalem. Il faut sanctifier le jour du sabbat. Mais il faut que je Te parle, Seigneur, et où pourrais-je le faire ailleurs ? Je ne sais plus où j'en suis. J'ai franchi la porte de la ville sans être remarquée, les rues semblaient vides, les hommes étaient au temple et les femmes dans leurs maisons.

Je T'en prie, Seigneur, écoute-moi ! Aujourd'hui, je ne parle pas dans le cœur des disciples, je suis seule à Te parler, mon Dieu. Pardonne-moi si je dis « mon Dieu » et pas « notre Père » comme Ton fils nous l'a appris.

Il a dit qu'il fallait haïr père et mère et frère et sœur et jusqu'à soi-même pour avoir le droit d'être son disciple. Pourquoi faut-il haïr quand il nous est facile d'aimer ? Faut-il diviser notre amour et le répartir de sorte qu'il y en ait assez pour ceux qui ne sont pas aimés ?

Ils se disent les uns aux autres : « Jésus parle », voilà ce qu'ils disent et non pas : « Il parlait ». C'est parce qu'il est toujours présent parmi nous. De Jean, ils disent « le disciple que Jésus aimait ». Lui aussi en a aimé un davantage et l'autre moins ! Et moi j'aime Jean comme

une mère aime son fils, bien qu'il ne soit pas de ma chair. Jésus, sur la croix, fixa les yeux sur moi et me reconnut. Et il reconnut Jean et lui dit : « Vois, ceci est ta mère » ! Et il me dit : « Femme, vois, ceci est ton fils » ! Il ne m'a pas appelée Mère. A cette époque-là, j'avais déjà cessé de penser : mon fils. Je pensais à lui comme à Ton fils. Il m'avait déjà appelée « femme » une fois auparavant, c'était à Cana, là où les noces devaient être célébrées. Je dis à Jésus qui se trouvait là aussi : « Ils n'ont pas de vin pour tout le monde » ! Il me repoussa en disant : « Femme, qu'ai-je à faire de toi » ? Et il dit que son heure n'était pas encore venue, moi je ne savais pas de quelle heure il voulait parler, mais il fit le premier miracle en ma présence ! Devais-je penser, Seigneur, que c'était arrivé aussi à cause de moi ? Afin que je m'aperçoive qu'il était cet autre tout différent avec lequel je n'avais rien à voir ? En était-il ainsi ?

Où es-tu, Dieu ? On dit que Tu sièges sur un trône. Es-Tu en mouvement, comme tout est en mouvement, le soleil, la lune, les étoiles, l'ombre qui fait cercle autour de moi ? Ou bien es-Tu le pôle immobile ? Tout tourne-t-il autour de Toi ? Jésus est-il vraiment assis à Ta droite ? Qui est assis à Ta gauche ? Enverras-Tu encore une fois un fils pour nous sauver ? Celui-là siègera-t-il alors à Ta gauche ? Beaucoup de gens se font maintenant enterrer dans la vallée de Kidron. A l'heure du Jugement, lorsque les tombeaux s'ouvriront, ils veulent être tout près de l'endroit où l'ange fit basculer la pierre tombale. Nombreux sont ceux qui font poser de petites pierres devant leur tombe comme s'ils ne se fiaient pas à la force d'un ange. Il nous jugera, disent-ils, et la crainte les envahit. Ils craignent Ton jugement !

Ils luttent contre la crainte à coup de prières et de chants. Père, Toi qui es aux cieus ! Notre vie n'est pas facile. Nous avons peur sur la terre. Faut-il craindre le ciel aussi ?

Les disciples du Seigneur m'ont recueillie après sa mort. J'ai fermé ma maison en y laissant la clef et je suis partie avec eux. Etait-ce Ta volonté ? Nous prions « accorde-nous notre pain quotidien ». J'ai appris à dire « notre » alors que je disais autrefois « mon ». J'ai prié les disciples de m'appeler à nouveau Miriam, comme autrefois lorsque j'étais une enfant. Ils ont vite oublié que j'ai été cette Marie qui a donné naissance au fils de Dieu. Le fils de Dieu qui est maintenant auprès de Toi et siège à Ta droite, d'où il était venu, qui était sa place, d'où il reviendra. Miriam, cela veut dire : la rebelle. Tu le sais, j'étais rebelle ! Je voulais être comme les autres femmes ! Personne ne m'avait demandé si je voulais être élue. Joseph m'observait avec timidité et souvent avec crainte. A lui non plus, on n'avait rien demandé. Mon ange m'a nommée « pleine de grâce » et « bénie ». Il a dit « n'aie pas peur ». Mais j'ai eu peur. Je ne me suis pas seulement étonnée comme on s'étonne d'un miracle. J'ai interrogé mon ange et il m'a répondu. Il a dit qu'Elisabeth, mon amie qui était déjà âgée, mettrait aussi un enfant au monde, que rien n'est impossible à Dieu. J'avais confiance en elle comme en une mère. J'ai traversé les montagnes pour aller la trouver, nous nous sommes regardées et enlacées et nous nous sommes dit ce que nous savions. Nous nous sommes confié nos secrets. Nous sommes restées de nombreuses semaines ensemble. Là où nous marchions, les fleurs se mettaient à éclore, hibiscus, jasmin, rose et pavot. Nous marchions sur des tapis de fleurs, et les fruits

mûrissaient en notre présence. Il nous suffisait de saisir les branches et nous avions des grenades et des figues bleues dans la main ! Nos corps étaient bénis. Laisse-moi en parler encore une fois, Seigneur ! Avec qui d'autre pourrais-je parler de cela ? A cette époque-là, je n'avais pas besoin d'ange. Mais plus tard, après la naissance, j'ai été une cosse dont on a retiré le fruit et qui se dessèche.

Ne fallait-il pas s'occuper de lui quand nous l'avons emmené avec nous pour la première fois au Temple de Jérusalem ? Ce n'était encore qu'un enfant de douze ans ! Nous l'avons cherché pendant deux jours ! Lorsque nous l'avons enfin retrouvé dans le temple, parmi les docteurs de la Loi, je l'ai grondé comme on gronde un enfant désobéissant, et il m'a envoyée promener d'une seule phrase comme s'il ne m'appartenait pas de parler avec lui dans le temple, avec lui, le fils de Dieu. Et il ne m'a pas parlé comme un fils doit parler à sa mère. A partir de cette heure-là, je me suis tue, mais j'ai conservé ses mots dans mon cœur pour y réfléchir, j'ai fait mon travail et j'ai été une femme parmi les autres femmes de Nazareth, qui tient sa maison, qui lave le linge, qui prépare les repas. A la fontaine, elles me racontaient ce que ce Jésus avait accompli comme miracles, elles s'étonnaient et n'y croyaient pas. Je me taisais et ne m'étonnais pas, car je croyais. Mais c'est difficile, Seigneur, de croire qu'un enfant qu'on a mis soi-même au monde, à qui on a donné le sein et qu'on a bercé, doit être tout à la fois un être humain et un fils de Dieu. Qui aurais-je pu interroger ? Qui en savait plus que moi ? Les prêtres et les docteurs de la Loi ? Ou bien Joseph ? A lui non plus, l'ange n'est plus jamais apparu. Lorsque je me levais la nuit pour aller m'agenouiller

dans notre petite cour, sous le figuier, et appeler mon ange, Joseph venait en disant : « Avec qui parles-tu ? » Mais je ne lui répondais pas, je le suivais dans la maison. Mon ange m'est seulement apparu le temps que j'ai porté Ton fils. Mais mes yeux l'ont vu, mes oreilles l'ont entendu. A Joseph, l'ange n'est apparu qu'en rêve. Joseph ! Il lisait souvent les Saintes Ecritures. Ce faisant, il remuait les lèvres, et moi je lisais sur ses lèvres ce que Tu nous as annoncé par les prophètes. Les femmes écoutent et ne lisent pas. Elles ne parlent pas non plus autant que les hommes. elles ont toujours à faire. Pourtant Tu nous as aussi donné une langue et des lèvres pour former des mots, et dans nos têtes il y a des pensées qui se bousculent pour sortir. J'ai presque étouffé dans ce silence que Tu m'as imposé !

Notre Père, Toi qui es aux cieux ! Les disciples du Seigneur me prient ! Tout à coup, ils me disent : « Mère de Dieu ». Mais Marie, qui prie-t-elle ? Faut-il que je redevienne Marie, celle qui est bénie entre toutes les femmes ? J'ai peur, Seigneur ! Pourquoi ne m'envoies-tu pas mon ange ? Ne me laisse pas seule !

Tu sais que j'ai eu peur quand nous sommes revenus d'Egypte avec l'enfant ! Hérode était mort, tous ceux qui avaient voulu attenter aux jours de l'enfant étaient morts, malgré tout j'avais peur. On allait nous reconnaître ! Les femmes de Bethléhem n'allaient-elles pas se venger ? Mais elles n'ont pas touché à mon enfant qui était cause de la mort de leurs enfants. Comme si elles ne connaissaient rien à la vengeance. Le jour où Ton fils a parcouru le chemin de croix, je me trouvais dans la foule, j'ai chancelé et une femme m'a soutenue. Elle m'a consolée en disant : celui-là a pu vivre trente ans. Mon fils n'a vécu que deux ans, le roi Hérode l'a

fait tuer. Elle ne savait pas qui était ce Jésus, mais elle savait que j'étais sa mère, et elle voyait qu'il ne pouvait pas être un malfaiteur comme ceux qui allaient être crucifiés avec lui. Elle a pleuré une fois encore sur son enfant, et ses larmes m'ont consolée.

Les ombres s'allongent. Le jour décline. On ne va pas me trouver, on va m'appeler. Miriam ! Où est Marie ? Que va-t-elle manger ? Que va-t-elle boire ? A-t-elle perdu la tête ? Cela fait du bien de savoir qu'on manque à quelqu'un. Le vent caresse le désert ! Le rossignol s'est tu. Dans le lointain, j'entends l'appel des bergers. Bientôt, ils vont allumer leur feu. C'est la même région, mais ce sont d'autres bergers qui ne sont au courant de rien, à qui jamais un ange n'est apparu. Seigneur ! J'ai les pieds blessés. Nulle part une eau où je pourrais les rafraîchir. Personne pour me les oindre. J'ai soif ! La journée a été longue et chaude. Mes cheveux sont pleins de sable et les yeux me brûlent. Sur le chemin de l'Égypte, nous avons trouvé une fleur qu'on appelle la rose de Jéricho. Là où elle pousse, il y a de l'eau. Lorsque l'eau est tarie, elle retire ses racines, le vent du désert la balaie alors au loin, de son souffle. Elle se serre comme un poing et s'ouvre comme une main quand elle retrouve de l'eau, et elle étire à nouveau ses racines. Seigneur, transforme-moi ! Fais-moi devenir une plante !

Le soleil est couché. Es-Tu le soleil, Seigneur ? Ta lumière m'abandonne-t-elle ? Jésus a passé quarante jours et quarante nuits seul dans le désert, et moi je perds courage à la fin du premier jour. Le sabbat est fini. Les rues de Jérusalem se remplissent de monde à présent. Je me languis de mes frères et sœurs. Je suis séparée d'eux depuis toute une journée déjà, depuis une éter-

nité. Je pense à eux comme à un lointain passé. Voilà des années que nous vivions ensemble. Nous avions le cœur gai ! Tous les repas étaient pour nous des agapes. Nous chantions tout en nous occupant de nos menus travaux. Tout le monde s'aimait. Personne ne voulait garder quelque chose pour soi. Prends ! disions-nous. Et personne ne disait : cela m'appartient ! Mes propres enfants ne m'appelaient plus mère, ils disaient Miriam ou même sœur. Lorsque nous parlions de Jésus, ce que nous faisons constamment, nous l'appelions le « ressuscité », nous levions les yeux au ciel, vers lui, le jour nos regards écartaient les nuages et la nuit les constellations. Qui était malade, était soigné. Nous veillions sur les vieux, nous les soutenions, aucun n'est devenu une charge pour nous, personne ne demandait : qui en est responsable ? qui doit s'occuper de lui ? à qui appartient-il ? Celui qui possédait deux chemises en donnait une à celui qui n'en possédait pas. Les hommes, par leurs paroles, et nous les femmes par nos chants, nous avons proclamé la louange de notre Seigneur. Nous n'avons pas accompli de miracles comme le firent les disciples afin qu'on les croie. Les femmes n'ont pas besoin de miracle. Pour nous, le miracle, c'est que le soleil se lève, que les fleurs deviennent des fruits. Que d'une graine pousse un arbre et que de la semence d'un homme pousse en nous un être humain. Auparavant, nous étions restées à la maison, mais à présent nous étions libres comme les hommes l'étaient. Nous allions d'un endroit à l'autre, on nous accueillait, peu nombreux étaient ceux qui nous fermaient leurs portes.

« Heureux ceux qui vivent en paix » ! disions-nous et « Heureux ceux dont le cœur est pur » ! Heureux — mon Dieu, oui, c'étaient des temps heureux ! Nous

n'avions besoin que de prononcer le nom de Jésus et il était parmi nous. « Vous rappelez-vous » ? disait Jacob et il racontait ce qui s'était passé à Capernaüm. Nous parlions d'Emmaüs comme si c'était la veille que Jésus nous y était apparu. Et André racontait la pêche miraculeuse du lac Génésareth. Nous séjournons souvent au bord de ses rives. Parfois quelqu'un se lève d'un bond en s'écriant : je vais marcher sur le lac comme l'a fait notre Maître ! Nous le retenons en lui assurant que nous le croyons, il se laisse alors retomber dans l'herbe, épuisé comme s'il avait marché des heures sur l'eau. Quelquefois nous nous prenons par la main pour danser. On nous tient pour ivres, on pense que nous n'avons pas toute notre raison, et nous n'avons pas non plus toute notre raison au sens où les autres l'entendent. Souvent, nous ne savons pas ce que nous faisons ou disons. Lorsque nous sommes à Jérusalem, nous allons le soir dans le jardin de Gethsémani et nous nous asseyons sous un olivier pour attendre la nuit. Jérusalem repose dans l'obscurité mais nous, nous veillons. Nous veillons tous les uns sur les autres pour ne pas nous endormir. Nous nous saisissons par l'épaule. Réveille-toi ! crions-nous, le coq va bientôt chanter ! Nous entendons les oiseaux de nuit et les oiseaux qui annoncent le matin. Aux premières lueurs de l'aube, nous allons à la source remplir nos cruches. Nous nous versons à boire et chacun donne son verre à celui qui se trouve à ses côtés, le reste de l'eau, nous le faisons couler sur notre visage, nous le versons sur nos mains. Ressourcés, nous commençons cette nouvelle journée comme si nous avions dormi longtemps. Nous nous lavons mutuellement les pieds et nous nous les oignons. C'est plus facile de laver les pieds des autres que les siens. De même qu'il est plus

facile de retirer une épine du pied d'une autre personne que du sien. Nous rompons le pain pour les autres. Pour les autres, on coupe de plus gros morceaux que pour soi-même.

Mon Père, Toi qui es aux cieux ! La nuit a fondu sur moi. Mais maintenant, je n'ai plus peur. Je n'ai plus peur de la morsure du serpent non plus. Autrefois, il fallait que Joseph frappe de son bâton l'herbe sèche pour chasser les vipères. Les constellations passent au-dessus de moi. Où vont-elles ? d'où viennent-elles ? Les mages qui sont venus de l'est pour prier l'enfant ont raconté qu'ils avaient vu Ton étoile. Laquelle est Ton étoile ? Toutes les étoiles ne sont-elles pas Tes étoiles ? N'y a-t-il pas un ciel partout ? Partout où il n'y a pas la terre ? Ils nous appellent les « disciples du Seigneur ». Et c'est également ainsi qu'on se moque de nous. Oui, Seigneur, ils se moquent de nous en Ton nom, parce que nous nous nommons Chrétiens en souvenir de Ton fils Jésus-Christ.

Que faut-il faire ? Ils nous lancent des insultes. Parfois même aussi des pierres. C'est parce que nous sommes un vivant scandale, parce que nous nous contentons du strict nécessaire et que nous ne nous livrons à aucun travail régulier. André, qui rapièce nos sandales, ne fabrique pas de souliers pour les vendre en échange d'argent. Hannah reprise nos vêtements mais elle n'en coud pas de nouveaux. Nos habits ont des pièces, nous avons l'air de loqueteux. Cela n'a pas d'importance pour nous. Ce qui nous importe, c'est de prier et de faire Ta louange. Les gens ne savent pas qu'il est très fatigant de veiller et de prier. Nous sommes souvent harassés. Pour nous reposer, nous n'avons que la terre, à moins que nous ne nous étendions sur la paille.

Les hommes laissent pousser leurs cheveux et leurs barbes, les femmes se mettent dans les cheveux les fleurs bleues du volubilis pour plaire au Seigneur. Nous ne possédons ni champs ni jardins qu'il nous faudrait cultiver et moissonner. Nous n'avons pas d'animaux qu'il nous faudrait nourrir, traire et abattre. C'est pourquoi nous allons d'un lieu à l'autre. Nous sommes souvent obligés de mendier notre pain quotidien. Nous demandons la charité et nous remercions pour les dons que l'on nous fait en Ton nom. Nous vivons des poissons du Jourdain et du lac de Génésareth. Nous prenons des fruits dans les champs, nous cueillons des raisins dans les vignes, mais pas plus qu'il n'est nécessaire à notre faim. Nous attrapons parfois une poule pour faire un festin. Dans ce cas-là aussi, nous Te remercions de ce don qui vient de Toi et que nous avons pris de façon illicite. Ce n'est pas facile de voler. Nous ne sommes pas des voleurs, nous n'avons pas appris ce métier-là. Ce serait plus simple de traire une chèvre ou de tisser un tapis. Quand mes mains, habituées à tenir le fuseau et à filer, deviennent nerveuses, je joue avec des noyaux d'olives que j'ai liés sur un fil. Beaucoup de gens nous considèrent comme des fainéants et des vagabonds. Mais d'autres nous écoutent, attentifs à ce que nous disons, et certains se joignent à nous. La plupart du temps, ce sont des enfants qui se rassemblent autour de nous pour entendre nos récits. En nous voyant, ils s'écrient : Racontez-nous l'histoire de la petite fille de Jaïrus ! Et les vieux aussi s'approchent. Ceux qui ne sont pas encore depuis longtemps sur terre et ceux qui ne vont plus y rester longtemps. Ils sont plus proches de Toi. En est-il ainsi ? Père, Toi qui es aux cieux ! Je parle fort, mes questions me reviennent sous forme d'écho comme

si tu ne m'écoutais pas. D'où venons-nous ? Où allons-nous ? De Toi à Toi ? C'est bien d'être un enfant, et c'est bien d'être vieux.

Les premières années, alors que nous étions encore tout pleins de sa présence et de son esprit, alors que nous n'avions besoin que de prononcer son nom pour qu'il soit parmi nous, mon Dieu, ces années-là furent un long jour heureux. Jusqu'au moment où l'un puis l'autre des disciples ont commencé à dire : il faut transmettre ce qui s'est passé ! Il faut écrire l'histoire de la vie et de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ pour ceux qui viendront après nous ! Ils ont dit : il faut aller à Nazareth et à Cana et à Béthanie pour interroger les voisins ainsi que les gens du temple à Jérusalem. Et tout à coup, tout à coup quelqu'un a dit : mais interrogez donc Marie ! Il a dit Marie et pas Miriam, et tous m'ont regardée en criant : Marie ! Marie ! Ils ont posé des questions pour savoir ce qui s'était passé autrefois. Ils ont posé des questions sur Joseph, mon mari. Pourquoi sur lui ? J'ai raconté ce que je savais, qu'il était de la ville de Nazareth en Galilée, de la famille et de la descendance de David. Et que, lorsque l'empereur romain Auguste — quelqu'un m'a alors interrompue en s'écriant : en ce temps-là, c'est Quirinius qui était gouverneur de Syrie ! J'ai continué à raconter comment on obligea tous les hommes à se faire recenser, chacun dans sa ville, et que ce fut la raison pour laquelle Joseph dut partir à Bethléhem et que, parce que j'étais enceinte, il n'avait pas voulu me laisser seule. Ils ont demandé de quelle famille j'étais issue. Je n'avais pas été recensée, je ne comptais pas, mais maintenant il me fallait conter et je n'étais pas habituée à conter. Ils se sont faits pressants. Ils ont demandé : as-tu couché le fils de Dieu

dans une auge à cochons ? Un autre a demandé : ou bien dans la paille, dans la crèche où mangent les chèvres ? Y avait-il vraiment un bœuf dans l'étable ? Était-il attaché par une corde ? Ils ont voulu savoir combien de bergers sont venus prier l'enfant, trois ou quatre, ou davantage, toi, tu dois bien le savoir ! J'ai dit, tout en pleurant, que j'avais mis un enfant au monde, mon premier, que je n'avais eu d'yeux que pour l'enfant, mais — et je ne pleurais plus — j'ai dit alors : j'ai conservé en mon cœur les mots de l'ange que les bergers m'ont rapportés. Et j'ai récité : « N'ayez pas peur, voyez, je vous annonce la Bonne Nouvelle qui réjouira tout le peuple » ! Mais tu le sais bien, Toi mon Dieu, ce que l'ange a dit. Alors mes frères et sœurs se sont prosternés devant moi, l'un après l'autre, agenouillés dans le sable, et c'était comme s'ils avaient voulu me prier moi et non pas Toi ! Je me suis mise à l'écart. Mais le jour suivant, quelqu'un s'est à nouveau approché avec sa tablette et les autres ont fait cercle autour de lui pour me faire subir un interrogatoire. Ils m'ont demandé : étais-tu innocente, Marie ? Ton mari ne t'avait-il pas encore connue avant que l'Esprit Saint ne descende sur toi ? Tu sais, Dieu, ce qu'il en était, et j'ai dit : mes frères et sœurs, j'avais le cœur pur ! L'ange m'était apparu. Tout ce que nous faisons en son nom n'est-il pas sans péché ! Chaque enfant qui vient au monde n'est-il pas un enfant de Dieu ? C'est pourtant bien ce que nous avons prêché à travers tout le pays ! Et Jésus nous l'a promis.

Quelle agitation ! Ils se sont apostrophés et se sont disputés. Ils ont parlé de péché en nous montrant du doigt, en montrant du doigt ces femmes qui étaient pourtant leurs sœurs. Des années durant, nous avions

affectueusement partagé la même vie. Nous autres femmes, nous nous sommes écartées d'eux. Nous avons honte, Père qui es aux cieux, comme si on nous avait, pour la seconde fois, chassées du paradis. Ce soir-là, nous sommes restées entre nous. Hommes et femmes étaient à nouveau séparés. Nous avons trouvé refuge dans une bergerie. Au cours de la nuit, les hommes ont frappé à la porte en criant nos noms : Hannah ! Rébecca ! Miriam ! Nous sommes devenues nerveuses comme les animaux qui crient au moment du rut.

Et le matin suivant, les hommes m'ont regardée, ils m'ont dévisagée et ont vu en moi une femme qui a mis des enfants au monde, qui est devenue vieille, qui connaît la faim et la soif. Et j'ai senti qu'ils cessaient de croire. Moi, Marie, j'étais un obstacle à leur foi ! Tu ne m'as pas appris à parler. Je suis habituée à écouter et à obéir. Qu'aurais-je pu leur dire d'autre ? Que dois-je faire ? Dois-je retourner auprès d'eux ? Plusieurs fois par jour, nous avons prié ensemble : Seigneur, que Ta volonté soit faite ! Mais maintenant, cela ne leur suffit plus, ils veulent une explication à tout, il faut que Tu leur expliques pourquoi les choses se sont passées ainsi et pas autrement. Ils veulent savoir ! Alors que c'est si simple de croire !

L'horizon s'éclaire. Dès que les rayons du soleil s'élèveront au-dessus des montagnes et que je pourrai reconnaître le sentier par lequel je suis venue, je m'en retournerai. Tu ne m'as pas donné d'autre réponse. Le vent caresse mon visage comme si c'était Ta main et il écarte le voile qui couvrait mes yeux. Je vois Ta splendeur à la face du soleil. C'est muette que je vais m'en retourner. Ils me demanderont : où as-tu perdu ta langue, Marie ? Il faut que tu parles et témoignes. Mais je ne

répondrai pas. J'ai tout dit, et Tu m'as entendue.

Nous avons souvent parlé du retour de notre Seigneur. Sans cesse, il faudra que tu envoies Ton fils sur la terre pour qu'il nous soit donné de voir de nos propres yeux ce que nous devons croire. C'est une autre femme que le mettra au monde, c'est dans un autre lieu qu'il fera d'autres miracles afin que nous reconnaissons à quel point Tu es puissant. Ce ne sont pas les Juifs qui le persécuteront alors et le crucifieront, mais d'autres qu'eux le feront. Ta servante est fatiguée, fatiguée à en mourir. A Toi qui sais tout, j'ai parlé de ce que Tu sais, mais je ne parle pas aux gens de ce qu'ils veulent savoir et de ce que je crois. Je parle comme un ruisseau qui a été longtemps endigué. Les mots jaillissent comme d'une source. Fais de moi une rose de Jéricho qui se dessèche dans le désert, que le vent emporte au-dessus du sable et qui prend racine là où il y a de l'eau.

Es-tu plus heureux mort, Agamemnon ?

*Clytemnestre auprès du catafalque du roi de Mycènes
— un discours perdu pour la postérité*

Laissez-moi seule avec lui ! C'était mon mari, que craignez-vous pour un mort ? Que je le tue une seconde fois ? Il l'aurait bien mérité.

Tu as dit, Agamemnon, que tout ce qui existe chez les Atrides, c'est tuer ou être tué. J'ai dit : Bien, alors tue-moi ! Mais je fais de toi un meurtrier ! Et c'est le contraire qui est arrivé.

Tu as dit aussi : Ne nomme personne heureux aussi longtemps qu'il n'est pas mort. Es-tu heureux à présent ? Quel beau matin, Agamemnon ! T'es-tu jamais rendu compte qu'un matin peut être beau ? Connais-tu l'ombre de l'olivier à l'heure de midi ? Tes hérauts lèvent le bras pour te saluer, tu leur fais crier sans cesse de nouveaux mots : salut au roi ! victoire au roi ! Et : Zeus Agamemnon ! Pourquoi ne te saluent-ils pas avec : bonjour ? C'est déjà beaucoup si le jour devient bon. Je n'ai pas vécu beaucoup de bons jours, Agamemnon. J'ai été obligée de chercher mon bonheur au-delà des murs de Mycènes.

Je n'éprouve aucune pitié pour toi, Agamemnon. Ton chien est mort, aucun chien ne vit si longtemps. Je ne suis plus la femme qui attendait autrefois debout sur le rocher. Je déteste la mer ! Je déteste me tenir sur la rive à suivre des yeux les bateaux qui s'éloignent et ne reviennent pas. Et lorsqu'ils reviennent — dix ans plus tard, c'est dix ans trop tard. Je me tenais le dos tourné à la mer quand on a annoncé le retour de tes vaisseaux et voici ce que je voyais : Mycènes en ruines, ta porte

des Lions brisée et sur ton tombeau poussaient des char-
dons. Je détestais la mer et c'est pourquoi je t'ai noyé
dans ton bain. Ton élément est le feu, le mien, c'est
l'eau, tu incendies et moi je noie. Je voyais la lueur des
torches. La lande brûlait sur l'Arachnéion que l'on
appelle la montagne des araignées, le sais-tu ? Que sais-
tu donc de ton Argolide ? Du mont Ida en Crète au
rocher d'Hermès à Lemnos, et jusqu'au mont Athos
— cet échange de saluts de feu, cette estafette d'incen-
die de mont en mont. Le feu précédait ta venue. Avec
le feu, on n'annonce pas de joyeuses nouvelles.

Te voilà couché en ton cercueil dans la grande salle
du palais. Tu ne m'as jamais écoutée, eh bien mainte-
nant écoute-moi, écoute-moi bien, Agamemnon, toi qui
es mort ! On va se disputer pour savoir si c'est Egisthe
qui a fait cela, ou si c'est moi. Dans mon cœur, je t'ai
donné mille fois la mort. C'est l'intention qui compte,
l'acte, lui, compte pour rien. Je suis une éponge impré-
gnée de haine, malheur à celui qui presse cette éponge !

Alors que je franchissais la porte des Lions, un de
tes lions, celui de gauche, a grimacé. La pierre avec
laquelle je voulais fendre ta tête de lion s'est fendue,
l'image est restée intacte. Je frissonne, Agamemnon !
Je n'étais pas au nombre de ces femmes qui disent à
leurs maris : « Reviens avec ton bouclier ou couché,
mort, sur le pavois ». J'ai dit à mon fils Oreste : « Jette
ton bouclier dans la bruyère s'il est un obstacle à ta
course ». Oreste dont on dit qu'il ne ferait pas de mal
à une mouche. Pourquoi devrait-il faire du mal à une
mouche ? Ce sont les mouches qui vengeront plus tard
Clytemnestre.

Je t'avais prié de me rapporter de Troie des graines
de fleurs en guise de butin, quelque chose qui pousse.

Pour mes jardins, les jardins de Clytemnestre qui sont
à présent retournés à l'état sauvage. Nos enfants et nos
petits-enfants devaient y jouer. Ces enfants, je n'ai fait
que les concevoir et leur donner naissance, c'est leur
nourrice qui les a nourris et élevés. Ils aimaient leur
nourrice, pas leur mère, de même que j'aimais Myrrha
et non ma mère Lédà. C'est l'hostilité qui règne entre
père et fils, l'hostilité entre mère et fille, comme chez
les dieux. Nous avons élevé des ennemis qui en veu-
lent à notre vie. Les gens pauvres s'occupent de leurs
enfants parce que leurs enfants sont le soutien de leurs
vieux jours. J'ai vu beaucoup de choses, Agamemnon,
dans les ruelles et sur les collines. Comment peux-tu
gouverner ceux que tu ne connais pas ? Dans un État,
il faut que tout le monde se connaisse. De celui qui obéit
à celui qui gouverne. Et il faut être à l'écoute de cha-
que voix. Il y aura toujours quelqu'un pour parler fort,
un autre tout bas et quelqu'un pour se taire. Les hom-
mes se rencontrent sur l'agora dans le seul but de par-
ler. Pour les Grecs, parler c'est comme respirer, qui res-
pire, parle. Veux-tu savoir qui a dit cela ? Tu ne con-
nais pas cet homme, tu n'en connais aucun ! Leurs fem-
mes non plus, tu ne les connais pas. Elles vont à la fon-
taine ou au bord du fleuve. Elles parlent mais, pendant
ce temps, elles lavent aussi leur linge ou vont chercher
de l'eau. Faire et parler sont une même chose. Elles
gazouillent comme les oiseaux. Mais elles font silence
quand le roi arrive.

Mon union avec toi a pris fin à l'instant où tu as sacri-
fié Iphigénie, rien que pour un vent favorable. Pour-
quoi ne pas avoir laissé ma sœur Hélène à Troie ? La
beauté rend-elle innocent ? Tu as porté la guerre, par-
delà les mers, dans une terre lointaine afin que tes

champs ne soient pas dévastés ; ton Argolide est restée intacte.

Tremblements de terre et guerres. Les tremblements de terre ne suffisent-ils pas ? Pas assez de ruines ? Pas assez de morts ? La violence des dieux, la violence des hommes ! Vous voulez rivaliser avec les dieux. La bataille fait honneur aux hommes ! Explique-moi. Agamemnon : qu'y a-t-il d'honorable à ce qu'un homme en tue un autre ? Il outrage la mère qui lui a donné naissance, le père qui l'a conçu, la femme qui l'aime. Qui l'a aimé, Agamemnon ! Je t'ai aimé bien que tu aies tué mon premier époux, mon premier enfant. La faute se paie par la faute. Arrêtez ! Arrêtez le massacre !

Moi, Clytemnestre, sœur de la belle Hélène de Sparte !

Moi, Clytemnestre, mère de trois filles et d'un fils.

Moi, Clytemnestre, amante d'Egisthe.

Je n'ai pas été que la femme d'Agamemnon ! J'ai beaucoup fait pour attacher mon nom à quelque chose de beau. Une constellation. Mes jardins. Une coupe. Mais la coupe est brisée, ses morceaux jetés aux orties. Les averses achèveront de détruire mes jardins, et nul ne regrettera l'absence dans le ciel de la ceinture de Clytemnestre.

Était-il absurde de tuer aussi Cassandra ? Laisse-la vivre, ai-je dit à Egisthe. Peut-être Oreste s'éprendra-t-il de Cassandra, ils ont le même âge. Il m'a dit : tu vieillis, tu arranges des mariages. Peut-être lui plaisait-elle, il a toujours aimé ce que tu aimais. Son amour s'appelle vengeance. Personne ne tuera Glaukos, ni Georgios, ni Pavlos — un pêcheur, un berger, un potier, des personnages indignes de mourir, épargnés par la vengeance des dieux. Le bonheur des pauvres gens s'appelle obscurité.

Il n'est point besoin de s'appeler Cassandra pour pouvoir prédire aux Atrides des malheurs. Enfant, elle aura dormi sous un noisetier, cela donne des rêves prophétiques : j'ai appris cela de Georgios, Myrrha me l'a confirmé. Cassandra est en elle-même le malheur qu'elle prédit. Si seulement tu étais revenu une seule fois sans ramener une esclave ! Pourquoi vous construire des forteresses si vous préférez séjourner dans le ventre sombre des bateaux, si vous préférez vivre sous la tente ? Il te suffit d'une chambre aux trésors pour ton butin. Pourquoi ne pas garder tes esclaves dans ta chambre aux trésors ? Crois-tu que je n'ai rien su de Chrysis, la fille du prêtre troyen ? Rien de l'esclave préférée d'Achille ? Cassandra a été ta dernière maîtresse et c'est la raison pour laquelle nous devons la tuer.

Qui veut savoir à l'avance ce qui va arriver ? Personne ! Tu m'entends ? Je dis : personne ! Cette voleuse de grands chemins ! Elle marmonnait ses imprécations dans les ruelles de Mycènes, elle aurait proféré ses imprécations jusqu'à ce que se produise ce qu'elle avait prédit : Oreste va venger son père, tuer sa mère ! Maudit soit, maudite soit... ! Nous l'avons réduite au silence. L'heure d'avant le lever du soleil. L'heure du meurtre. L'heure à laquelle tu as froid, je sais. Veux-tu une couverture ? L'heure de l'adieu. C'est à cette heure-ci que Glaukos, mon pêcheur, me ramenait à terre.

Tu ne pouvais faire ta guerre que parce que d'autres labouraient tes champs, rentraient ton blé, pressaient ton vin et pêchaient des poissons pour nourrir femmes et enfants. Quoi d'étonnant à ce que d'autres que vous engendrent vos enfants ? Qu'est-ce qui compte, Agamemnon, dis, qu'est-ce qui compte ? Le nombre des morts que tu as laissés derrière toi ou les fils que tu

as engendrés ? Qui possède une lance peut tuer. Tout homme peut procréer.

Myrrha dit que les morts entendent pendant une heure encore ce que disent les vivants. Alors, écoute bien ! Egisthe va marier notre fille Electre à un brave paysan, il est déjà vieux, il n'engendrera plus de descendants, elle n'aura pas de prétentions sur Mycènes. Mais elle a un droit à la vengeance. Iphigénie que tu as sacrifiée et qui a été sauvée par Artémis, est maintenant au service de la déesse. C'était un doux agneau. Mais tu en as fait l'agneau du sacrifice. La tendre Chrysothémis. D'elle, il n'y a rien à craindre, c'est une enfant calme et sereine, tu la connais à peine. Reste Oreste, lui est nerveux. Les gens nerveux sont dangereux. Tu as dit que chez les Atrides, tout ce qui existe, c'est tuer ou être tué ; d'abord une chose puis l'autre. En appelles-tu toujours à la volonté des dieux ? Où est ta fierté, fier roi d'Argos ? Pourquoi ne dis-tu pas : c'était ma volonté ? Je voulais venger. Je voulais conquérir. J'aime combattre. Je voulais voir à mes pieds la fille du roi de Troie ! — Tu as besoin d'esclaves à tes côtés, pas d'une reine. Tout cela serait la volonté des dieux ? Les dieux, cela veut dire les prétextes des rois ! Vous dites, n'est-ce pas, que ce sont les forts et les braves qui tombent au combat ? Où étais-tu donc quand les Troyens ont lancé leurs javelots ? Qui est tombé à ta place ? Comment se fait-il que tu sois rentré ?

Que restera-t-il de toi désormais ? Deux poignées de cendres. Des débris. Ta porte des Lions. Le tombeau d'Agamemnon. Tu veux l'éternité. Mais moi, je veux mourir. Je veux être oubliée. Nul ne doit prononcer le nom de Clytemnestre.

A Argos, on entoure de laurier le front des crimi-

nels une fois qu'on leur a pardonné. Je déposais sur ta couche une branche de laurier ; tu aurais dû savoir que j'étais initiée et que je t'avais pardonné. J'ai épuisé pour toi tout un bosquet de laurier !

Rappelle-toi ! J'avais orné ta lance de fleurs de jasmins pour qu'elle n'étincelle pas au premier rayon du soleil, te réveillant. Tu t'es levé tard ; on a ri en te voyant sortir de ma chambre avec ta baguette de fleurs. On n'a pas ri souvent à Argos. Que dois-je faire ? Qu'exigent tes dieux ? Le suicide ? Le remords ? Pourquoi du remords ? Parce que tu as tué mon premier époux alors que j'étais jeune encore ? Mon premier enfant ? Parce que tu m'as pris Iphigénie ? Parce que tu es parti dix ans ? A quoi t'aurait servi la fidélité d'une femme qui ne t'aime pas ? Nous ne serons pas couchés l'un près de l'autre dans la même tombe. Il faudra qu'on couche Cassandre à tes pieds, la belle proie troyenne.

Voilà ce que tu aimais : les seins petits et fermes, les pieds délicats, les bras bien faits. Mais toi, es-tu beau, vieil Agamemnon ? Ton ventre est affaissé, ta nuque est grasse, tu traînes la jambe, tes bras pendent sans force. Tu portais des jambières parce que tu avais les jambes torsées. Crois-tu que je ne le savais pas ? Je ne l'ai pas vu tout de suite, mais lorsque je l'ai vu, je n'ai pas cessé pour autant d'aimer mon mari, pas encore. Et je demande quelle est l'épouse qui peut dire d'elle-même qu'elle n'a jamais pensé au meurtre, jamais rêvé de meurtre ? Moi je dis qu'elle ment ! Mille fois, j'ai pensé au meurtre avant que tu ne fasses de moi une meurtrière. Tu en portes la faute.

Lorsque j'ai contracté avec toi le mariage, j'ai fait brûler le fiel d'un animal destiné au sacrifice afin que nous

puissions vivre ensemble sans colère. J'ai fait brûler le fuseau avec lequel je jouais en Crète, j'ai fait brûler mes boucles. Mais ma bile s'est à nouveau remplie de colère. Mes boucles ont repoussé ! Mon miroir — c'est moi ! Ce moi qui m'appartient. Tu m'as pris mon miroir en partant pour Troie. Pas de miroir — pas d'amour ? Un autre m'a offert un autre miroir. Mon visage est tu, tu ne m'as jamais vue ainsi. On exige d'une reine qu'elle se maquille, qu'elle ne montre pas son vrai visage. A moins que sa famille ne soit en deuil. Les Atrides sont toujours en deuil. Maintenant, je vais me maquiller, Agamemnon ! Pour montrer que je ne porte pas ton deuil. Je vais nouer sous ma poitrine le ruban qui souligne les seins et choisir la robe que je portais jeune fille, fendue très haut, laissant voir les jambes jusqu'aux genoux. Je suis devenue grasse.

Tu ne m'as jamais vue pleurer, vieil Atride ? Maintenant, tu vois mes larmes. Je pleure sur moi-même. Tu ne peux plus fermer tes yeux tout seul. Regarde ! Un temps viendra où les femmes se soulèveront, où on n'exigera plus d'elles qu'elles restent jeunes et belles. Ce n'est pas une vertu. Ce n'est pas un mérite non plus.

Egisthe aurait dû m'enlever comme Pâris enleva ma sœur Hélène. Est-ce que je n'étais pas assez belle ? Est-ce que je ne valais pas une guerre ? On disait dans le pays « aussi belle qu'Hélène ». Et à présent, Ménélas la reprend ; elle a subi quelques préjudices. Sans elle, j'aurais été la plus belle de Sparte. Egisthe pense à ton pays, il ne pense pas à moi. Il pense à Mycènes, à Tirynthe, à Argos, à tes villes ; il pense à tes forêts de sapins, il a besoin de bois pour de nouveaux bateaux, de nouvelles guerres. Que dois-je faire ? Interroger les dieux ? Mais vous croyez qu'ils ne parlent pas avec les femmes !

J'ai prié pour que les vents tombent, pour que vos vaisseaux n'atteignent pas Troie. Myrrha dit que je n'étais qu'à moitié sincère en ma prière. Dois-je me rendre auprès de Georgios qui fut mon amant ? Dois-je garder les chèvres avec lui ? On ne tarderait pas à me trouver. Ils ont besoin de moi comme témoin.

Agamemnon, le héros glorieux aux yeux de braise ardente ! Qui doit te fermer les paupières ? Cassandra est morte. Ta fille Electre ? Ou moi ? Quand je rêvais de toi, mais si, tu as bien entendu, je rêvais de toi, Agamemnon, tu portais ta lance. Tes deux lances, t'en souviens-tu ? Tu déposais l'une quand tu voulais te servir de l'autre. Une pour le soir, l'autre pour le lendemain matin — mais si, Agamemnon, mais si ! A présent, elles reposent toutes deux.

Il a fallu te noyer afin que tu m'écoutes. Afin que tu aies du temps pour Clytemnestre. Je fais ton oraison funèbre, écoute-moi bien ! C'est Zeus lui-même qui décide de l'issue d'une guerre. As-tu oublié cela, fier roi de Mycènes ? Quelle humiliation pour un homme avide de pouvoir ! Tu n'es qu'un instrument. Alors pourquoi m'accuse-t-on ? Je n'ai fait qu'exécuter la volonté de tes dieux ! Je ne peux pas attendre. Je ne vaudrais rien en veuve. J'ai pleuré ta mort possible jusqu'à ce que mes larmes s'épuisent. Maintenant, tu es un vieil homme. Je n'ai éprouvé aucune pitié en te revoyant. Cassandra était assise à tes pieds, dans le même char que toi, proférant ses anathèmes. Ton lit n'est pas resté vide pendant dix ans. Un autre l'a tenu chaud. Il fait froid dans l'enceinte de Mycènes.

Dès que le soleil s'élèvera au-dessus des collines, on te posera ton masque d'or. Te souviens-tu de l'orfèvre ? Il est resté longtemps assis en face de toi, il lisait en

toi ; il prévoyait. Il t'a rendu visible aux yeux de tous. Il a fallu que je garde pour toi ce masque jusqu'à ton retour, jusqu'à ta mort. Je le tenais souvent sur mes genoux et je te parlais. Comme je te parle à présent. A l'époque, tu ne portais pas encore de barbe. N'y avait-il pas de barbier à Troie ? Voulais-tu plaire à la fille de Priam ? Ne fallait-il pas qu'elle voie ton menton replet ? Tes oreilles sont décollées, cela t'est venu à force d'épier. Qui épie a peur et les oreilles lui poussent, c'est ce que dit Georgios le berger.

Ta tombe est prête, un trou pour géant. Tout ce que vous avez construit était trop grand pour les êtres humains. C'est des murs de Cyclope que vous avez fait élever. Avez-vous conçu les murs de Tirynthe et de Mycènes si épais pour que les cris, mes cris, ne puissent pas les percer ? Le soleil n'éclaire pas les parvis, ni ne les réchauffe. As-tu froid, Agamemnon ? Tu t'es souvent vanté. Je suis d'airain, disais-tu avec ostentation. Eh bien, rouille ! Même la rouille tombe en poussière.

Moi je veux devenir terre. Pas de portrait de Clytemnestre, pas de masque. Rien qu'une rumeur, une ombre qui s'étend sur Mycènes. Tu es petit, Agamemnon, le savais-tu que tu es si petit ? Tu vas avoir peur dans ce tombeau qui ressemble à un phallus. As-tu pensé qu'on ne reconnaîtrait pas le phallus dans lequel tu seras bientôt assis, prisonnier ? Il y a de l'herbe qui pousse sur la colline, j'y suis allée hier encore. Le pavot est en fleurs, la camomille aussi. On marchera sur toi. Les chauves-souris nicheront dans ta tombe. Cassandre ne te l'a pas prédit ? Des souris et des rats ! Plus tard, par temps d'orage, les bergers chercheront refuge dans ta chambre mortuaire. Ils auront peur, mais les moutons

et les chèvres se bousculeront pour entrer et feront reluire les murs en les frottant de leur pelage gras. Ils te couvriront de crottes, Agamemnon ! Les berges allumeront un feu pour lutter contre le froid et l'obscurité. La fumée noircira les pierres. Et parmi la poussière et le fumier, on ne trouvera plus que ton masque.

Quels sont les plans de tes dieux concernant Clytemnestre ? Sera-t-elle précipitée du haut d'un rocher dans la mer ? L'éclair la fauchera-t-il ? Est-ce que ce seront des poissons qui grignoteront ma chair ou des vautours qui déchiquetteront mon corps ? Mes lèvres ? Mes yeux ? Des orvets qui encercleront mes bras ? Lorsque j'étais encore jeune, tu m'as offert un bracelet en forme de serpent aux yeux de rubis rouge. Le bracelet gît au fond de la mer, non loin de ce rocher sur lequel je me suis longtemps tenue à attendre. Le poisson qu'on pêchera là-bas, on ne le mangera pas parce qu'il est empoisonné par la chair de Clytemnestre. Ma haine empoisonne l'Argolide. Des abeilles sauvages défendront-elles l'entrée de mon tombeau ? Arracheront-elles des mains des enfants les rayons de miel : il ne faut pas manger cela, le miel est amer, tu vas mourir, il est empoisonné par la haine de Clytemnestre. Qu'a dit encore Cassandre ? Là où règnent haine et destruction, on parlera de Chaos, ce petit fleuve dont je traversais souvent le lit ; on le comblera. Zeus, de ses éclairs, provoquera la destruction, Poséidon, lui, fera trembler la terre. Mycènes en flammes et en ruines.

Je dirai à Myrrha qu'on me couche le visage contre terre, tourné vers Gaïa, la miséricordieuse mère de la terre. C'est seulement quand nous serons morts tous les deux, Agamemnon, toi l'assassiné et moi la meurtrière, que nous serons quittes.

L'aurore point. Eos, qui annonce le soleil.
Porte ton masque, Agamemnon. Moi, je porte le
mien.

Quelques précisions sur les ci-devant
inconnues qui inspirèrent l'auteur :

Christiane von Goethe, née Vulpius, devint la maîtresse de Goethe en 1788, lui donna un fils, August, en 1789 et l'épousa en 1806.

Desdémone, héroïne de la tragédie de Shakespeare (1564-1616), *Othello*. Objet trop aimé, elle est la victime innocente de la jalousie de son mari, attisée par les calomnies de Iago.

Catherine von Bora, religieuse allemande (1499-1552). Après s'être enfuie de son couvent, elle épousa le Réformateur Luther en 1525 et en eut six enfants.

Sappho, poétesse grecque (VII^e - VI^e siècle) qui célébra la beauté et la grâce féminine.

Lysistrata, héroïne de la Comédie d'Aristophane (4^o). Pour contraindre les Athéniens et les Lacédémoniens à s'entendre, Lysistrata, femme d'Athènes, réunit toutes les femmes de l'Attique et leur fait tenir serment de se refuser à leur mari jusqu'à ce que la paix soit conclue.

Effi Briest, héroïne du roman de Theodor Fontane (1819-1898), qui porte ce titre. Mariée très jeune à un homme qui, après avoir tué son amant en duel, la répudie.

Maldiva von Meysenbug, écrivain allemand progressiste

(1816-1903), elle lutta, entre autres, pour la liberté des femmes. Elle émigra en Angleterre puis vécut à Paris et en Italie.

Gudrun Ensslin, terroriste allemande, un des principaux membres de la « Bande à Baader » pour laquelle on construisit le pénitencier de Stammheim.

Laure, dame provençale (1308-1348) à laquelle est consacrée le *Canzoniere* de Pétrarque, qui la rencontre en l'église d'Avignon le 6 avril 1327.

Clytemnestre, selon la légende grecque, sœur d'Hélène, et épouse d'Agamemnon, roi de Mycènes. Elle prit comme amant Egisthe, avec l'aide duquel elle assassina son mari de retour de Troie.

ACHÈVE D'IMPRIMER LE 23 SEPTEMBRE 1987
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE
IMPRESSION S.A. A ALENÇON (ORNE)
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1987